



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

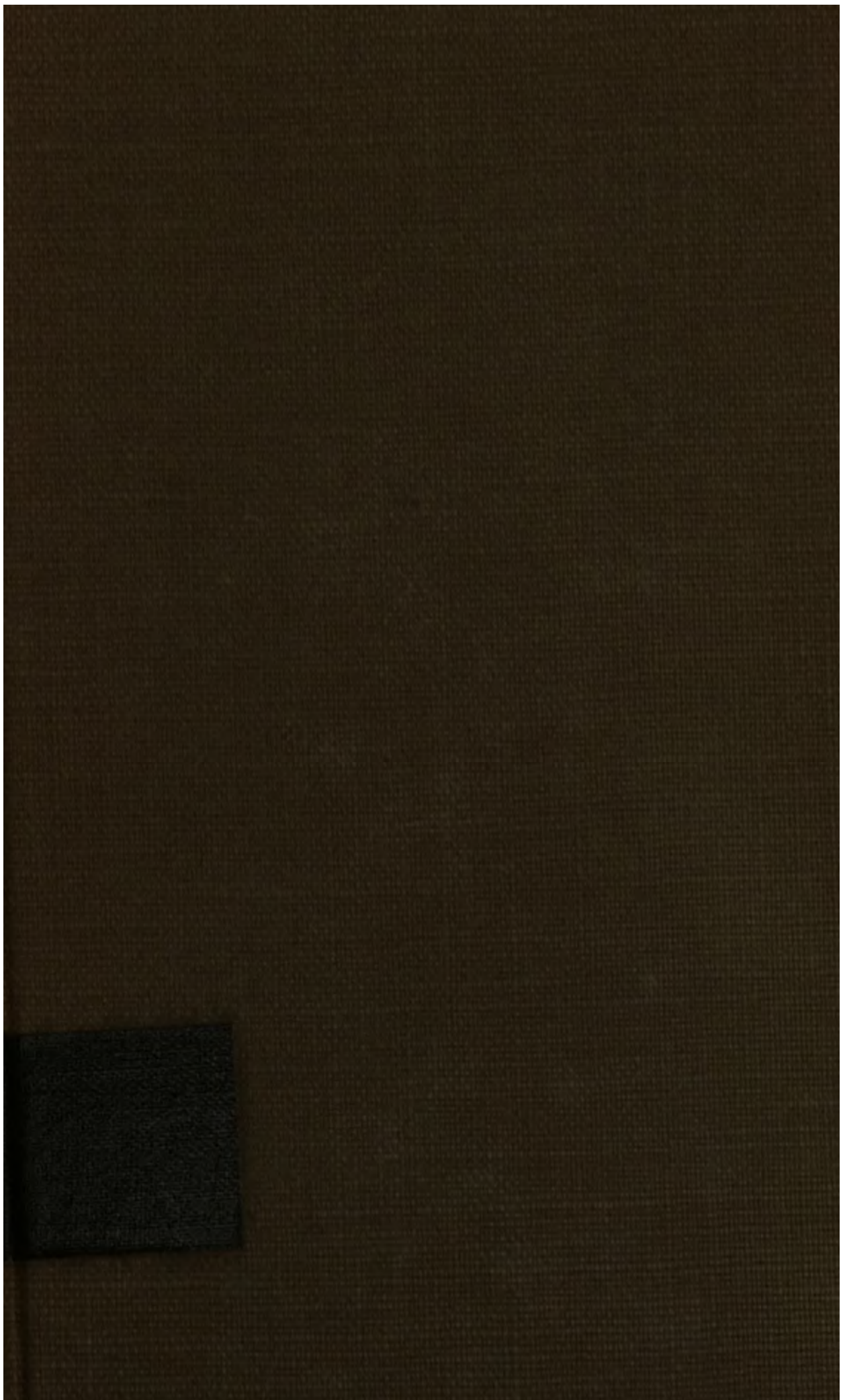
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~A/X 7065 A.1~~

TNR. 6830

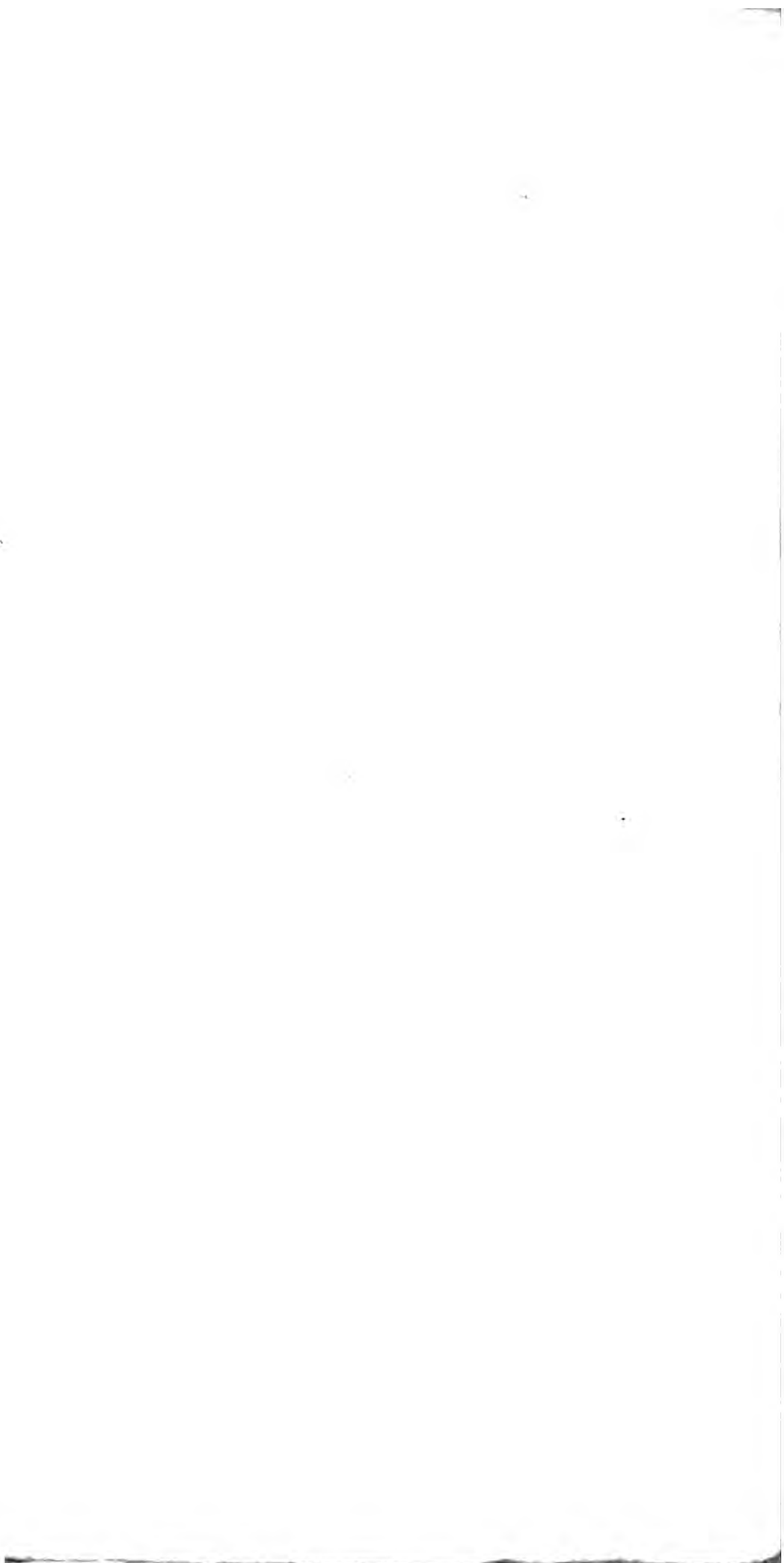


~~NS. 27 c. 30~~





~~NS. 27 a. 30~~



OEUVRES

DE

PIERRE DE CORNU



~~A/x 7065 A. 1~~

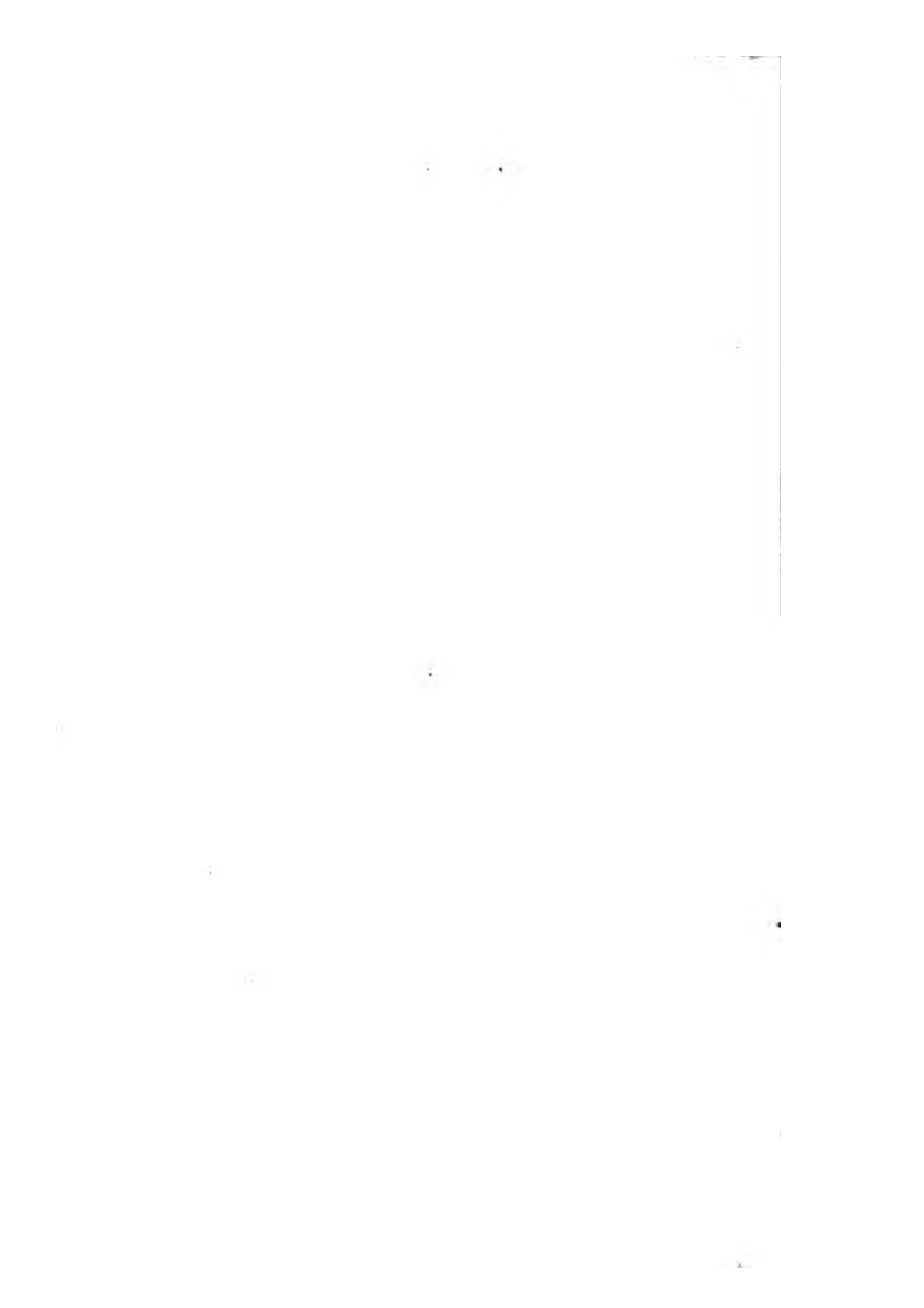
TNR. 6830



~~NS. 27 c. 30~~

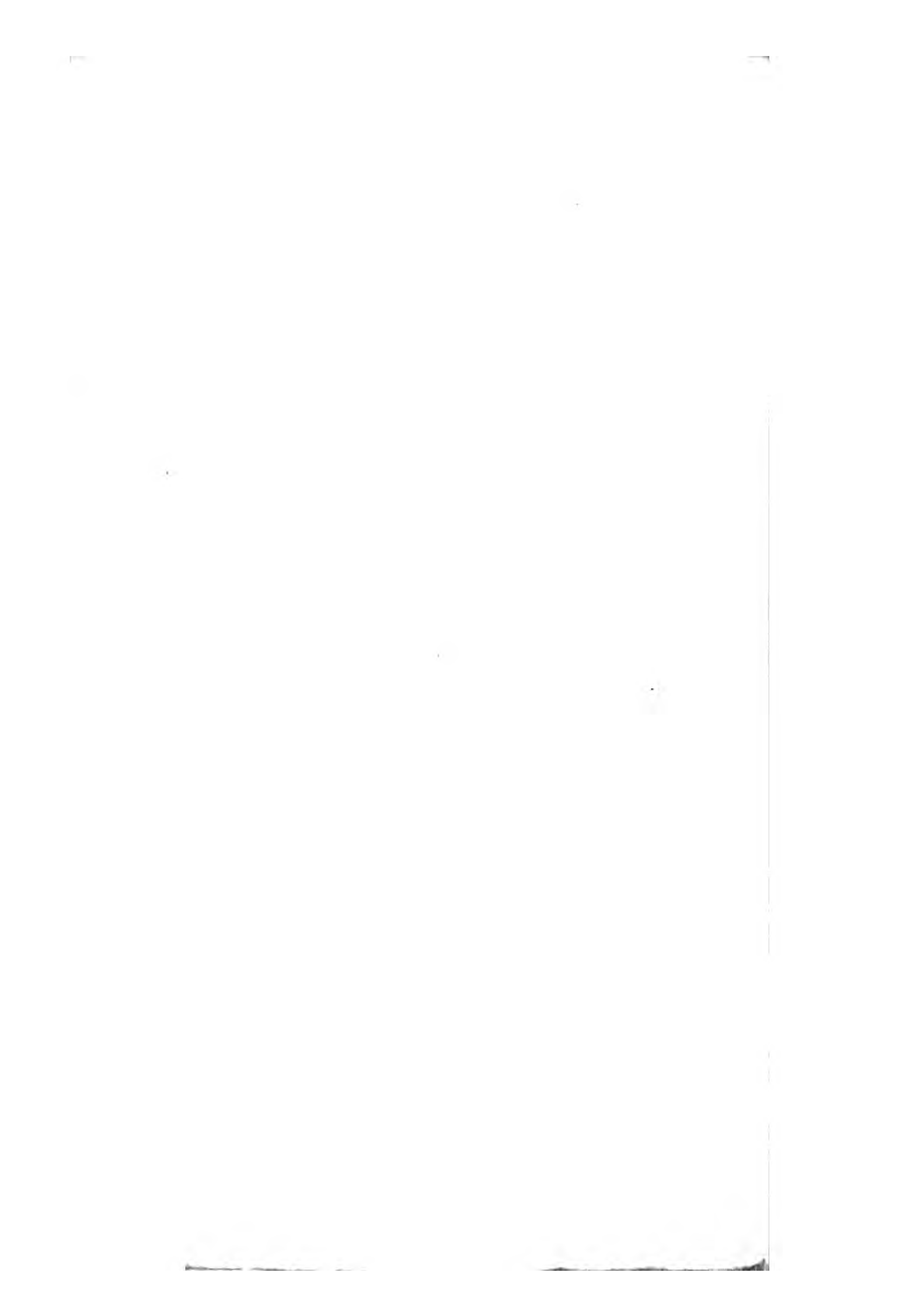






~~NS. 27 a. 30~~

—



OEUVRES

DE

PIERRE DE CORNU

RÉIMPRESSION FAITE A CENT EXEMPLAIRES  
NUMÉROTÉS (96 SUR PAPIER VÉLIN ET 4  
SUR PAPIER DE CHINE); PLUS  
3 EX<sup>RES</sup> PEAU VÉLIN

---

*Exemplaire N<sup>o</sup> 73.*

---

---

VINCENT BONA, Imprimeur de S. M., à Turin.

LES  
OEUVRES POETIQUES  
DE  
**PIERRE DE CORNU**

DAUPHINOIS

PRÉCÉDÉES DE SA VIE PAR GUILLAUME COLLETET

*Avec une Préface et des Notes  
Par un membre de la Société  
des Bibliophiles Gaulois.*



TURIN  
J. GAY ET FILS  
Éditeurs  
Rue Alfieri, 22

GRENOBLE  
A. RAVANAT  
Libraire  
Place de la Halle

—  
1870







## PRÉFACE

---

Pierre de Cornu est un de ces poètes qui ont le privilège de passionner les bibliophiles; ceux qui le possèdent le placent avec orgueil sur leurs rayons; ceux qui le désirent se le disputent, dans les ventes, au poids de l'or(1). Notre édition ne le jettera pas entre les mains de tout le monde; mais elle mettra quelques amateurs de plus à

---

(1) Depuis vingt ans les *Œuvres poétiques de Pierre de Cornu* sont passées quatre fois en vente, et elles ont été adjugées 91 fr. à la vente Viollet-Leduc, 170 fr. à celle de M. Bergeret, 255 fr. à la vente de la bibliothèque du château Saint-Ylie, et 350 fr. à celle de la collection de M. Solar. — Notre réimpression est parfaitement conforme à l'édition originale qu'elle reproduit page pour page.

même de lire un volume, auquel la vivacité de certains détails donne un ragoût et un piquant tout particuliers.

La Croix du Maine est muet sur Pierre de Cornu; Duverdier cite le titre de ses poésies sans les apprécier. Guy Allard et Chalvet, dans la *Bibliothèque du Dauphiné*, en disent quelques mots. Guillaume Colletet, qui s'était brûlé les doigts au *Parnasse satyrique*, parle de lui comme en eût parlé le Père Garasse. Nous avons toutefois reproduit sa notice qui, au mérite d'être inédite, joint celui d'être juste sous certains rapports, en dépit de sa sévérité. — L'abbé Goujet, dans sa *Bibliothèque françoise*, le traite avec ce souverain mépris qu'il a toujours pour les poètes amoureux; Viollet Leduc, dans sa *Bibliothèque poétique* se montre seul plus indulgent:

« P. de Cornu, dit-il, se distingue des poètes *Petrarquisans* de son temps par ses amours positifs et plus qu'érotiques. Peu discret quand il est heureux, il est brutal avec les cruelles; mais il ne manque pas d'une sorte de verve, préférable sans doute en poésie aux plaintes langoureuses de ses rivaux. A ses Sonnets, succèdent quatre Églogues qui présentent les mêmes qualités et les mêmes défauts que ses sonnets, ses stances et ses chansons. Elles sont facilement écrites et ne man-

quent pas de grâce, dans leur simplicité parfois même élégante... »

Mon opinion serait oiseuse, après celle d'un aussi excellent aristarque, dont elle ne ferait d'ailleurs que confirmer le jugement. Il est préférable de laisser la parole à Colletet, en me réservant d'ajouter à sa notice, plus littéraire encore que biographique, certains détails, dont je dois une bonne partie à deux aimables Dauphinois, M. le marquis R. de B. et M. André de la V., avocat à Grenoble. C'est grâce à eux que j'ai pu compléter la vie du poëte, et je les prie d'en agréer mes sincères remerciements.

P. B.





# VIE DE PIERRE DE CORNU

PAR  
GUILLAUME COLLETET

---

Pierre de Cornu naquit en la ville de Grenoble, en Dauphiné, de parens riches & accommodés; son pere se nommoit Pierre Cornu, comme lui, & sa mere Catherine Jabbé, demoiselle de bon lieu, comme je l'apprens de son épitaphe, que ce poëte lui dressa, & qui est imprimée dans ses Œuvres. Il y suivit quelque temps l'exercice du barreau, puis il y traita d'une charge de conseiller au Parlement de sa ville natale; ce que j'apprens des vers que le docte président d'Expilly lui adresse dans ses Œuvres avec ce titre: Au sieur de Cornu, conseiller au Parlement de Grenoble. Comme l'amour est le pere des belles inventions, ce fut son feu plutôt que celui des Muses, qui lui inspira

✕ à present l'oreille trop délicate & trop raffinée, & le goût trop bon pour ne pas juger eux-mêmes de nos

les vers que nous avons de lui. Il le donne assez à connoître dans la Préface de son livre, où il prie le lecteur d'excuser la foiblesse de ses vers, à cause, dit-il, que l'amour lui aiant troublé son esprit & affoibli ses fonctions spirituelles, il n'a sçu produire que des choses conformes au deplorable état où il étoit réduit, joint que sa jeunesse étoit encore si tendre qu'elle n'étoit pas capable de produire quelque chose de mieux concerté. Ce qu'il a dit, peut-être par une fausse humilité, je ne feindrai point de le dire par une vérité connue. Son style est fort lâche, & ce que je trouve encore de pis, c'est qu'il est fort embarrassé. Avec tout cela, jamais homme ne rima si licencieusement. Il y rime d'ordinaire estincelant avec promenant, agitée avec pensée, mesuré avec devoué, infiny avec eblouy, porte avec grotte, vertu avec rendu, et une infinité d'autres, dont il seme toutes les pages de son livre. Encore s'il se soutenoit par quelques nobles pensées, je supporterois aisement ses defauts. Mais ne rien dire qui vaille, & le dire encore de mauvaise grâce, c'est le comble de l'ignorance & de la stupidité. Ce n'est qu'avec douleur que j'enfante ces paroles. Mais voudroit-on qu'en trahissant ma conscience, et cette longue experience que je me suis acquise de l'art dont je parle, je voulusse faire passer un butor pour un epervier & un jars pour un rossignol ou un serin de Canarie? Et puis, à qui est-ce de nos François que je pourrois imposer impunement? Non canimus surdis. Ils ont tous ✕

ouvrages. Louons donc les choses louables, de peur que nous ne soions justement blâmés de la postérité, & blâmons les choses blâmables, afin que nous en soions justement loués.

Ses Œuvres poétiques furent imprimées in-8 à Lyon, l'an 1583 (1). Elles contiennent des sonnets, des chansons, des odes, des discours, des elegies, des eclogues, des stances, des epitaphes & d'autres diverses poesies, sous le titre de Meslanges. Mais, afin que l'on ne croie pas que je l'aie traité avec trop d'aigreur & de severité, voici le 1<sup>er</sup> sonnet du 1<sup>er</sup> livre de ses Amours :

*Muses, sacré troupeau, Castaliennes sœurs,  
Qui prenés vos esbats sur la croupe jumelle,  
Qui dans le clair surjon d'une source immortelle  
Abreuvez les esprits poussez de vos fureurs, etc. (2).*

En voici encore un autre, que je mets ici pour l'avoir cru l'un des meilleurs de son livre. Le lecteur pourra juger du mérite des autres :

*Es-poir, vray soulageur de mortelles pensées,  
Souverain medecin des esprits tourmentés, etc. (3).*

---

(1) Les Œuvres poétiques de Pierre de Cornu, Dauphinois, contenant sonnets, chansons, odes, discours, eclogues, stances, epitaphes, et autres diverses poesies. — Lyon, Huguetan, 1583, avec privilège. Un vol. in-8, contenant 8 feuillets sans chiffres de 223 pages numérotées.

(2) Colletet cite le sonnet tout entier. On le trouvera plus loin page 1.

(3) C'est le sonnet iv du premier livre des Amours, page 3.



N'est-il il pas vrai que ce jeune homme eût beaucoup mieux fait de consulter son code et son digeste, pour se rendre plus digne de s'asseoir un jour sur les fleurs de lys, en qualité de juge, que de nous battre les oreilles de ses dures & mauvaises rimes & nous obliger de porter un jugement si défavorable à sa réputation ?

Ses Odes, ses Elegies & ses Discours sont à peu près d'un même style. Il n'y a que ses Eclogues, où je trouve un peu plus de feu, plus d'esprit & plus de naïveté. Elles sont quatre en nombre, qui ne sont pas tout à fait indignes d'être lues. Il y a des descriptions de choses rustiques qui ne sont pas si rustiquement exprimées que les autres poésies, si bien que je voudrais qu'il eût supprimé toutes ses autres œuvres & qu'il ne nous eût donné que celles-là. Au moins, s'il n'eût pas remporté tant de gloire, il n'eût pas reçu tant de blâme.

Comme ce n'est pas un grand effort d'esprit que de composer une épigramme, & comme je tiens toutes les personnes qui savent un peu la rime & la mesure du vers capables d'en faire, j'en ai rencontré dans son livre quelques-unes de passables. Aussi ceux qui firent autrefois le recueil des vers satiriques du tems ne dédaignèrent pas d'y en insérer quelques-uns de cet auteur, sans le nommer, témoin cette folâtre épigramme qui a couru par tant de mains & dont jusqu'à présent on a ignoré l'auteur :

*De Pillas tu te ris & dis qu'en ton ménage  
Tu as la même joie empreinte sur le front,*

*Bref que tu ne crains point le nom de cocuage,  
Car, dis tu, les cocus sont ceux-là qui les font.  
Hé bien ! tu le feras, mais d'un nom remué,  
Non cocu cocuant, mais cocu cocué (1).*

Comme il avoit consacré les premières forces de son esprit aux louanges d'une belle fille du Dauphiné, sous le nom de Lucrece, il voulut aussi que la postérité sçeut qu'il avoit aimé une dame de la ville d'Avignon nommée de Laurini. Et je m'étonne là-dessus comme dans ses vers il ne s'est point comparé au divin Petrarque & comme il n'a point comparé sa maîtresse à la belle & fameuse Laure. Voici ce que sa passion lui suggera pour cette belle fille, pour l'amour de laquelle il ne mourut pas pourtant, quoiqu'il nous l'ait voulu faire croire, par cette épitaphe qu'il se dressa lui-même en ces quatre vers :

*Passans, si vous usez d'une façon courtoise  
A l'endroit d'un amant, sçachez ce cas nouveau,  
Qu'un dauphinois mourut pour une avignonoise,  
Et qu'encor son esprit erre sous ce tombeau (2).*

Si la maturité de l'âge & la fuite du tems ne lui ont point fait produire de meilleurs vers, comme il le faisoit esperer au lecteur, par la fin de la préface de ses

---

(1) Page 195.

(2) Page 197.

œuvres, ses mânes ne doivent point murmurer contre moy, si je le mets au rang des poètes à simple tonsure & du plus bas étage.

Draude le nomme dans sa Bibliothèque & Antoine Du Verdier dans la sienne. Mais quoi qu'il cite ordinairement quelques échantillons des œuvres des auteurs dont il parle, il s'est bien gardé de citer rien de cet auteur, soit qu'il n'eût pas ses œuvres, soit qu'il les méprisât trop pour en charger les siennes. Claude d'Expilly lui adresse deux sonnets, qui se trouvent imprimés dans le recueil de ses Poésies françoises de l'impression de Grenoble & le loue comme un excellent poète. Juste postérité qui dois examiner les choses sans passion, et qui dispenses le blâme ou la louange selon le mérite, juge qui de nous deux, je veux dire de ce fameux président de Grenoble ou de moy, a prononcé plus équitablement sur le sujet des écrits de ce poète.

(Extrait de l'*Histoire des poètes françois*, par Guillaume Colletet, t. I de l'original et t. II, pages 179-181 de la copie. — Bibliothèque du Louvre, F, 2398).

## APPENDICE

---

La notice qu'on vient de lire ne donne pour ainsi dire aucun détail biographique sur Pierre de Cornu. Cependant il était possible, d'après ses œuvres, de fixer approximativement la date de sa naissance. Le poète dit (page 22):

*Encores mon tendre aage à courses retournées  
Ne commence à compter ses vingt & deux années.*

Plus loin (page 84), dans le sonnet CVII de son premier livre, il déclare qu'il écrivait ses vers amoureux pendant que le duc de Mayenne assiégeait La Mure, c'est-à-dire en 1580. Si de cette date on retranche 21 ans, on trouve que P. de Cornu était né en 1558 environ;

Si Colletet avait écrit la biographie de Claude Expilly, il eût appris par les œuvres de ce dernier que P. de Cornu avait épousé une jeune veuve, Méraude de Baro, née en 1562, et qui mourut en 1619. En effet, les *Amours de Chloride* ont été entièrement composés pour cette dame. C'est Expilly qui nous l'apprend lui-même: « Elle estoit sœur de M. le Conseiller Baro (1),

---

(1) Balthasar Baro, né à Valence en 1600, et mort en 1659, qui publia la 4<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> partie de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé et beaucoup de pièces de théâtre oubliées aujourd'hui, était sans doute de la même famille.

« de Grenoble, veuve d'un avocat nommé M. Chevalet.  
 « Elle estoit très-belle & d'une humeur si douce & si  
 « attrayante, avec un esprit de femme si gentil, que je  
 « l'aimay & la fervis de tout mon cœur durant quatre  
 « ou cinq ans, ayant beaucoup de part en ses grâces.  
 « Enfin elle fut mariée avec M. le Conseiller de Cornu,  
 « sur la fin de l'année 1587, nos ardeurs estant desjà  
 « dissipées par l'absence. Je l'ay tousjours honorée, y  
 « estant obligé par ses faveurs & merites, & tant que  
 « je vivray je feray son serviteur. »

M. Adolphe Rochas, auteur de la *Bibliographie du Dauphiné* (Paris, Charavay, 1856), ajoute que les beaux esprits de Grenoble plaisantèrent fort sur le mariage de Cornu, dont le nom servit de texte à maintes joyeuses épigrammes.

Néanmoins, il fut nommé en 1597 et reçu en 1599 Conseiller au Parlement de Grenoble, en remplacement de Marc Vulson (1). Magistrat, il prit sa charge au sérieux, et renonça pour toujours à la poésie légère. Il composa un *Recueil d'arrêts du Parlement de Grenoble* (2), qui est resté manuscrit et qui est cité plusieurs fois avec éloge dans les Plaidoyers et notables arrêts de Guy Basset.

En 1615, il fit paraître un ouvrage en latin : *Tabulæ historicæ ac triumphales et funerales Henrici IV* (Lug-

---

(1) De cette famille était Marc Vulson de la Colombière, auteur de nombreux ouvrages sur l'art héraldique.

(2) Ce manuscrit était, en 1680, entre les mains de Pierre de Vaux, conseiller à Grenoble (Guy Allard).

duni, Cardon, 1615), in-fol. et in-4° de 88 pages. Ce volume, ainsi que les Œuvres poétiques dont nous donnons une édition nouvelle, se trouve à la Bibliothèque de Grenoble et dans l'importante collection dauphinoise du marquis Raymond de Berenger, au château de Sassenage.

Les *Tabulæ historicæ* auraient été réimprimées en 1654; mais on ne connaît pas d'exemplaire de cette édition. Aucun bibliographe ne paraît non plus avoir signalé les *Quatrains moraux*, dont Colletet lui-même n'avait pas connaissance quand il écrivait la vie de Cornu, et dont il est seul à parler, d'après un souvenir peut-être infidèle. Voici ce qu'on lit, page 190 de son *Discours sur la poésie morale*:

« Ce fut encore à peu près en ce mesme temps (1625)  
 « que Pierre de Cornu, Dauphinois, conseiller au Par-  
 « lement de Grenoble, y publia un juste volume de  
 « *Quatrains moraux*, dont la memoire fut aussi bien-  
 « tost ensevelie. Si on luy fit injure ou justice, c'est sur  
 « quoy je n'ose prononcer à present, qu'il ne me reste  
 « dans l'esprit qu'une idée confuse de ce livre que je  
 « n'ay jamais veu qu'en passant dans la boutique d'un  
 « libraire & qui dès lors s'échappa de mes mains &  
 « enfuit de mon souvenir (1). »

J'estime que c'est à l'année 1623 au plus tard que doit être reportée la date du juste vol. de *Quatrains*,

---

(1) L'Art poétique du S<sup>r</sup> Colletet, où il est traité de l'Épigramme, etc.; Paris, Sommaville, 1658, in-12. Un vol. contenant six parties avec pagination séparée.

vu par Guillaume Colletet; car l'inventaire des Archives du Parlement de Grenoble fixe à 1623 la mort de Pierre de Cornu et son remplacement par Pierre Françon.

Colomb de Bâtines, dans son Catalogue des Dauphinois dignes de mémoire, et d'autres historiens font vivre notre poète jusqu'en 1651. Il aurait eu alors 93 ans, ce qui n'est pas impossible; mais cette assertion, contredite par les archives du Parlement, est évidemment erronée.

On ne connaît aucun portrait de Pierre de Cornu. — Les armes de sa famille sont de gueules, au lion d'or, tenant de sa patte dextre (alias de chaque patte) un serpent entortillé de sinople.

PR. BN.





## NOTES

---

Page préf. VI. Gabriel de Lers, ami intime de l'auteur.

— On trouve dans La Croix du Maine un Gabriel de Lerm, sieur de Barjac, gentilhomme du Languedoc, maître des requêtes de la Reine de Navarre, qui a traduit en latin la Semaine de Du Bartas. Je pense que c'est le même. Plusieurs pièces de vers lui sont adressées, notamment aux pages 7, 21, 25, 30, 64, 71, 80, 116, 120, 190, 191.

Page préf. VII. Claude Expilly, chevalier, seigneur de la Poëpe, poète et magistrat né en 1561 à Voiron, près Grenoble, mort en 1636, a publié des poésies qui ont été réunies sous ce titre : *Les Poèmes de Messire Cl. Expilly*. Grenoble, Pierre Verdier, 1624, grand in-4°. — Il était président au parlement de Grenoble et a donné un recueil de ses plaidoyers et arrêts (Paris, 1612) qui a eu six éditions.

Page VII. Le poète veut parler de l'Isère, rivière qui



nait au pied du mont Iseran dans le Valais, passe à Moutiers en Tarentaise, Montmeillan, Grenoble, et se jette dans le Rhône à deux lieues au dessous de Valence en Dauphiné.

Page 14. Aimar était un peintre Dauphinois. Le comte de Meffray possédait un portrait peint par Aimar. Il a été compris dans la vente de la maison de Meglan, occupée aujourd'hui par l'ordre des Capucins. On n'a pas d'autres renseignements sur cet artiste.

Page 24. V. 7. La coqueluche, comme maladie contagieuse et maligne, régna en France au XVI<sup>e</sup> siècle, notamment en 1510, 1558 et 1577. Elle fit mourir beaucoup de monde. — Mezeray en parle comme ayant déjà paru en 1414 et ayant attaqué tant de monde que le barreau et le collège en furent muets. Ceux qui en étaient atteints portaient un capuchon, ou *coqueluche*, d'où vint à ce qu'il paraît le nom de la maladie.

Page 27. — 1. Il est impossible de découvrir même quelles sont les lettres qui composent l'anagramme, l'auteur ne les ayant pas distinguées par des caractères spéciaux.

Page 27. V. 16. *Crottons*: Cachots; le mot vient de Crypta, Grotte. A Chartres, la N. D. de la Crypte est appelée aussi N. D. du Croton.

Page 32. V. 25. *Lune*, du verbe *luner*, courber en forme de croissant.

Page 43. V. 15. *Ourse* signifie ici *étoile polaire* au figuré.

Page 52. V. 5. Encore le verbe *luner* !

Page 59. V. 1. Ce sonnet est joli, mais il est entièrement imité d'un autre de Ronsard au 1<sup>er</sup> livre de ses Amours : *Ciel, aer et vents*, etc.

Page 61. V. 28. Le *flus* qui dit la *capsade* fait suivre. Le flux est une suite de cartes de la même couleur, un beau jeu. — La Capsade ou cassade est l'action de renchérir sur ses adversaires, quoiqu'on ait mauvais jeu, afin de les faire quitter.

Page 62. V. 20-21. Le Tuscan: Petrarque. Terpan-dre: Ronsard.

Page 78. V. 1. L'éd. originale n'indique point que ce sonnet soit d'Expilly; mais le sonnet suivant qui lui sert de réponse le fait bien voir.

Page 84. V. 8. Le siège de La Mure en Dauphiné (Arrond<sup>t</sup> de Grenoble, Isère) eut lieu pendant l'année 1580. Cette ville défendue par les Huguenots fut prise, après une longue résistance, par le duc de Mayenne qui y fit son entrée le 1<sup>er</sup> novembre 1580.

Page 91. V. 24. Élocher: ébranler une chose qui tient par les racines. Élocher un arbre.

Page 91. Le sonnet 13 et les suivants jusqu'au 28<sup>e</sup> inclusivement sont mis dans la bouche de Lucrece.

Page 99. V. 5. L'original porte: *Droit au lieux*. Ne croyant pas que le déduit amoureux ait une vertu laxative, j'ai corrigé ainsi: *Droit aux cieux*. J'ai rétabli quelques autres passages altérés; puissé-je ne pas les avoir compensés par des fautes non moins graves!

Page 101. V. 6. Les typographes ont mis: Sans plus *veser* de feintise. MM. les suppôts de la Coquille l'ont certainement fait exprès!

Page 115. V. 15. Clément Marot a une pièce sur le jour des Innocents, que celle-ci rappelle. C'est la 135<sup>e</sup> de ses épigrammes, où il dit:

*Très-chere sœur, si je sçavois où couche  
Vostre personne au jour des Innocens,  
De bon matin irois à vostre couche  
Veoir ce gent corps que j'aime entre cinq cens...  
Et si quelqu'un survenoit d'aventure,  
Semblant ferois de rous innocenter.*

Sur quoy Lenglet Dufresnoy remarque que « les jeunes personnes que l'on pouvoit surprendre au lit le jour des Innocens recevoient sur le derrière quelques claques et quelquefois un peu plus quand le sujet en valoit la peine. » C'était ce qu'on appelait *innocenter*. Comme tous les bons usages, celui-là s'est perdu.

Page 124. V. 2. Le bonheur qui *féa* ta naissance: qui consacra ta naissance sous les mains des fées.

Page 124. V. 11. Veut-il dire que celle qu'il aime a été chantée par Ronsard sous le nom de Cassandre, ou bien que sous ce nom celui-ci a figuré le type idéal de la beauté? Cassandre était, en 1580, une vénérable matrone d'au moins 50 ans.

Page 127. Les éclogues de P. de Cornu sont comme de raison imitées de Théocrite, Bion, Moschus et Virgile.

Page 134. V. 15. Deux siècles plus tard, inspiré par la même pensée, Boufflers l'exprimait d'une manière plus délicate quand il disait dans une de ses chansons :

*Vous étiez alors tout fatin....  
Au réveil j'ai trouvé la tache;  
Mais j'ai cherché l'étoffe en vain.*

Page 141. Ligne 19. Perrot est *Pierre* de Cornu, et Lermot, Gabriel de *Lers*; ce qui me ferait d'autant mieux croire que ce de *Lers* est le même que de *Lerm*, comme je l'ai dit dans la note sur la page VI.

Page 145. V. 13. L'auteur dit plus loin que le nom de sa maîtresse est *Laurini*.

Page 146. V. 1. Palès était la Déesse des Bergers. Au jour de sa fête on allumait de grands feux autour desquels on promenait les troupeaux. — Dans certaines provinces de France les paysans font traverser à leur bétail les cendres du feu de la St-Jean. Est-ce un souvenir des antiques *Palilia* ?

Page 146. V. 13. Probablement de *Lers* chantait une dame qui portait le nom de Claude.

Page 165. V. 5. Ici, contre sa coutume, de Cornu manque à la régulière alternance des rimes masculines et féminines.

Page 170. V. 10. *Anneau de jonc*. Ce n'est point une bague tressée avec du jonc; mais un anneau uni partout et qui n'a point de chaton.

- Page 172. V. 21. *L'isot* est la seule des plantes nommées dans cette énumération qui me soit inconnue. C'est peut-être *l'hysope*.
- Page 177. V. 4. *Suseau*: sureau, on disoit autrefois: seu, sù, sue et sulz; ce dernier est dans Rabelais. A Bourges la rue des *Sues* tire son nom des sureaux qui la bordaient: On dit *un seu* à Grenoble.
- Page 189. V. 1. Garnier de Monfuron (Jean-Nicolas), né à Aix et mort dans la même ville en 1640. Le recueil de ses vers a été imprimé à Aix en 1632; il était ami de Claude Expilly. Quoiqu'il dût être bien jeune en 1583, il est possible que les vers de Cornu s'adressent à lui. — Ils pourraient encore avoir pour objet Claude Garnier, commentateur des discours de Ronsard, qui publia ses poésies en 1609.
- Page 190. V. 15. Charles de Lorraine, duc de Mayenne, second fils de François de Lorraine duc de Guise, né le 26 mars 1554, mort à Soissons le 3 octobre 1611, reprit le Dauphiné sur les Huguenots, dans les années 1580 et 1581, à la tête d'une armée de sept mille fantassins et mille chevaux levés dans son gouvernement de Bourgogne. Son entrée à Grenoble eut lieu le 15 novembre 1580.
- Page 194. V. 7. Je croyais trouver, dans l'énigme de P. de Cornu, comme dans celles du Capitaine Laspriise, quelque mot bien innocent dissimulé sous des apparences licencieuses. Je n'y trouve que le *Barbatum virginis antrum*, du poète latin.

Page 194. V. 22 et 23. J'ai complété ces deux vers qui dans l'édition originale, ne sont pas sur leurs pieds. Ils avaient été imprimés ainsi :

*Dans taillis ni bocage ombrageux,  
Ni qu'à tous desirs brusquement envieux.*

La fin de ce sonnet contient une allusion assez libre. *Connin*, qui signifiait lapin, avait un double sens, comme le mot latin *cuniculus*.

Page 197. V. 9. Dans cette épitaphe de Jean Truchon, premier président en la Cour de Parlement de Dauphiné, l'auteur ne dit rien qui puisse nous éclairer au sujet de ce magistrat, sinon qu'il a vécu longtemps. J'apprends par M. le marquis Raymond de Berenger, si savant dans l'histoire du Dauphiné, que Jean Truchon, second Président au Parlement de Savoie, fut nommé premier Président au Parlement de Grenoble en 1544 et fut reçu en 1555. Son prédécesseur était Claude de Bellièvre.

Jean Truchon, après sa mort, fut remplacé par Jean de Bellièvre le 23 novembre 1578.

Page 198. V. 17. Fleau était alors monosyllabe, on prononçait *flais* en Normandie. Au vers 26 de la même page on trouve *meurdrier* de deux syllabes; je ne sais comment au XVI<sup>e</sup> siècle on prononçait ces mots, ainsi que sanglier, bouclier et beaucoup d'autres du même genre, où la terminaison *ier* ne formait qu'une syllabe.



LES  
OEUVRES  
POETIQUES

DE  
PIERRE DE CORNŨ

DAUPHINOIS

*Contenant Sonnets, Chanſons, Odes, Diſcours,  
Eclogues, Stances, Epitaphes  
& autres diverſes poeſies*



A LYON  
POUR IEAN HUGVETAN

—  
M.D.LXXXIII

AVEC PRIVILEGE DV ROY







## ADVERTISSEMENT

### AV LECTEUR

---

Ami lecteur, pour ce que par la publication de mon livre, je me suis dressé un chemin sur lequel gisent plusieurs serpens difficiles à adoucir, mais trop plus enclins à mordre, je t'ay bien voulu donner ce petit Advertissement, à fin que immoderement & à la volée, tu ne viennes à faire jugement de mes escrits, les trouvant peut-estre rudes & mal polis, & avec si peu d'entregent, qu'il est impossible de moins. Car à la verité si tu consideres de quel vent j'ay esté poussé, lorsque j'ay prins la plume pour leur donner naissance & les faire participans de la lumiere du jour, tu trouveras que j'ay esté tellement esgaré d'esprit & d'entendement que bonnement j'estois en peine de me recognoistre, sentant & éprouvant tous les jours une infinité de traverses amou-

reuses, & voguant en telle mer qu'à la verité je ne pouvois eschapper heure, sans estre poursuivi & tourmenté à la merci de plusieurs tempestes & dangers, si bien que m'estant trouvé si troublé & denué de mes forces spirituelles, tu ne trouveras point estrange si de mesme j'ay mis en avant des choses de semblable estoffe & si j'ay produit des fruits un peu aigres & mal plaisans à goustier, & ressentant aussi la trop verte & non affaïsonnée nature de mon âge, lequel, estant en sa tendre jeunesse, ne peut estaler autre marchandise que sa capacité le requiert, qui pourroit estre la seule cause de donner occasion à tous ceux qui par trop accrestés medifans, tascheroient à me bleffer du venin de leurs langues mordantes & pessiferes, de ne s'esbaïr si je ne puis suivre que de bien loin ces excellens esprits, qui n'ayant autre but que la poésie taschent par le continuel labour de leurs plumes à s'acquérir un immortel renom par toute la France. Mais, pour te monstrier que je ne me soucie pas beaucoup des abois de l'ignorance populaire & de tous ceux qui, aians les yeux fillés du peu de sçavoir duquel ils sont enrichis, ne font point de scrupule de mesurer autrui à l'imbecillité de leur force; je ne veux obmettre de te dire que je ne suis pas gueres délibéré à leur siringuer ces considerations dans le cerveau, me contentant de les payer de ceste monnoie, qu'aujourd'huy ceux qui font profession du sçavoir, sont ceux qui sont le plus souvent blasms, & que par ainsi s'effaians de me pincer par leurs injures plusost procedantes d'envie que d'autre chose, maugré leur volonté ils me donnent louange, & me honorent grandement

(si toutefois quelque honneur peut partir d'eux); je ne veux point aussi oublier que si le dessein, ou plusloft la volonté de mes parens ne m'eust employé à autre profession que ceste-cy & que je n'eusse esté contraint de dérober ceste science d'un plus serieux estude, que, sans user d'arrogance aucune, je me fusse acquitté tellement de mon devoir que peut-estre j'eusse eu de quoy paier & de quoy tenir quelque rang avec ceux qui ont quelque marque d'estre versez à la diversité des bonnes sciences. Or si je cognoy que ce premier coup d'essay te soit tant soit peu agreable, je ne suis point tant detourné ni empesché que pour te contenter d'une plus heureuse fin que le commencement, à la derobée je ne m'essaie de choisir quelque sujet plus grave, lequel conduit en la France par le vol de mes vers & ressentant plus de sa maturité, soit digne d'estre présenté devant des esprits doués de tant de vertu que de gentillesse.

Adieu.

Au Sieur de Cornu

sur son

Livre d'Amours

---

*Ce morne feu, qui couvoit sous la presse  
D'un jeune cœur aux Muses asservi,  
Faisans pleuvoir leurs graces à l'envi  
Sur la verdure de ta tendre jeunesse,  
Print flamme lorsqu'une belle Lucreffe  
Ouvrit sur toy cet œil, qui fut suivi  
De mille esclairs, & ton esprit ravi  
Era querant la source de Permesse.  
Heureuse erreur ! heureux les doux appas  
Qui te guidant fourvoyerent tes pas  
Du trac commun, & te menerent boire  
Dans le surjeon où les neuf saintes Sœurs,  
Filles du Ciel, espoux de la Memoire,  
Avoient trempé leurs plus rares douceurs.*

Gabriel de Lers.

Au Sieur de Cornu

sur son

Livre d'Amours

---

*Cornu, le cours enflé d'une grosse riviere  
Ne peut estre bridé par l'hiver nuageux,  
Comme l'est un ruisseau qui par les prés herbeux  
Quitte son onde lente aux glaces prisonniere.  
De mesme tes beaux vers, qui s'en vont en lumiere,  
Ne craignent la rigueur des censeurs envieux,  
Ni qu'un frileux hiver, chargé de blancs cheveux,  
Puisse borner le train de leur belle carriere.  
Le petit Dieu d'Isere apparut dessus l'eau,  
Ayant le chef couvert de canne & de roseau,  
Quand tu chantois, Cornu, ces flammes amoureuses,  
Qui brava de ces mots: Mon gentil nourriſſon  
Verra sa lyre esgalle à celle dont le son  
Rend du Loir Vandomois les undes glorieuses.*

Claude Expilly.

L'Auteur

à

son Livre

---

L'AU. *Hé! quoy donc, mon Livret, tu ne veux pas sortir  
Pour joyeux te monstret à la troupe amoureuse?  
Que feras-tu caché dans l'estude ennuyeuse,  
Si tu ne veux bien-tost hastet ton despartir?*

LE LIV. *Hélas! j'avois bien eu quelquefois ce desir,  
Mais je crains de plusieurs la langue venimeuse.*

L'AU. *Quittes-tu pour cela la louange fameuse  
Que tu pourrois enfin des Muses acquerir?*

LE LIV. *Aujourd'huy, quoyque l'art de la troupe chérie  
Ait inspiré l'accent d'une docte poésie,  
Si est-ce toutefois qu'on blasme les escritz.*

L'AU. *Courage, mon Livret, esleve en l'air ton œsle.  
Sçais-tu pas qu'on ne peut fuir la dent cruelle,  
Et qu'on mesdit tousjours des plus rares espritz?*

A la Dame

---

*Ainsi qu'un marinier qui, après avoir fait  
Sur les flots de la mer un perilleux naufrage,  
Trace dans un tableau les horreurs de l'orage  
Lorsqu'un vent sereneux du danger l'a distrait,  
De mesme moy, poussé d'un amoureux attrait,  
Qui bannit de mes sens la bouillonnante rage,  
J'ay descrit dans ces vers l'effort de mon dommage,  
Qui du fond de mon cœur le repos m'a soustrait.  
Et comme quand il voit que de sa pourtraiture  
Les craions sont ornez d'une vive peinture,  
Il choisit quelque Sainct pour lui en faire honneur,  
De mesme, ayant depeint les perils de ma vie,  
Dans ces tristes discours tesmoins de ma douleur,  
Je vous eslis pour saincte à qui je les dedie.*



## EXTRAICT DU PRIVILEGE

DU ROY

---

Par grace & privilege du Roy est permis à Jean Huguetan, marchand libraire de Lyon, d'imprimer ou faire imprimer & exposer en vente un livre intitulé: *Les Œuvres poetiques de Pierre de Cornu Dauphinois*, & ce jusques au temps & terme de dix ans, à compter du jour qu'il sera parachevé d'imprimer, sans que pendant ledict temps il soit loisible à autres libraires, imprimeurs ou autres de l'imprimer ou exposer en vente; ny autre que celuy qu'aura fait imprimer ledict Huguetan; sur peine aux contrevenans d'amende arbitraire & confiscation des dicts livres & de tous despens, dommages & interests. Et veut ledict Seigneur, que faisant mettre au commencement ou à la fin du dict livre l'extraict du present privilege, il soit tenu pour deurement notifié à tous; car tel est son bon plaisir, nonobstant oppositions ou appellations quelconques; comme plus à plein est contenu és lettres patentes du dict privilege. Donné à Paris, le 19<sup>e</sup> jour de fevrier, l'an de grace mil cinq cens quatre vingts et trois, & de nostre regne le neuvieme.

*Par le Conseil*

DE L'ESTOILLE.



LE PREMIER LIVRE

DES AMOIRS

DE PIERRE DE CORNŸ

*Dauphinois*

—

SONNETZ

I.

*Muses, sacré troupeau, Castaliennes Seurs,  
Qui prenez vos esbats sur la croupe jumelle,  
Qui, dans le clair surjeon d'une source immortelle,  
Abbrevez les esprits poussez de vos fureurs;  
Maintenant que je veux, par vos saintes douceurs,  
Descouvrir les brandons de ma flamme nouvelle,  
Espurés mon esprit & faites que mon œsle  
Me guinde sur le clos de vos douces erreurs.  
Maintenant que veincu d'un petit Dieu volage  
J'entreprens de tramer un amoureux ouvrage,  
Esclaircissant le feu qui me tient allumé,  
Promenez mon cerveau sur le sacré Parnasse  
Et de vos chants divins donnez moy cette grace,  
Qui rend à la parfin le poete estimé.*

## II.

*Lucrece, je ne suis ce Romain insensé  
 Qui, ravi des attraits de ta belle excellence,  
 Tasche par mes efforts à prendre jouissance  
 Pour finir maugré toy mon amour commancé.  
 D'un brandon chaleureux mon esprit eslançé  
 N'essaye d'amoindrir l'heur de ton esperance,  
 Ni contre ta foiblesse exercer sa puissance,  
 Après t'avoir longtemps doucement pourchassé.  
 Helas! je suis celui qui porte en la poitrine  
 Le poison recelé d'une flamme divine,  
 Non pour chercher repos contre ta volonté;  
 Ains pour te dedier, d'un humble sacrifice,  
 Le sincere devoir du fidelle service,  
 Que j'appens à l'autel de ta chaste beauté.*

## III.

*Mon cœur, mes yeux, mon corps, preparez vous pour estre  
 Le sujet du malheur qui vous va poursuivant;  
 La peine & la rigueur se vont entresuivant,  
 Pour vous priver du tout de vostre premier estre.  
 Vous viviez bien joyeux; mais il vous faut renaiître  
 Pour endurer l'aigreur d'un rude chastiment;  
 Jaçoit que vous n'aiez merité ce tourment,  
 Toutesfois il vous faut douloureux apparoiître.  
 Les appas doucereux d'un visage charmeur  
 Vous ayant fait le but d'un trait envenimeur,  
 Vous ont engarrotté d'une mordante chaine;  
 Tellement qu'aujourd'hui, comme ayant merité  
 De souffrir l'aiguillon d'une aspre cruauté,  
 Vous ferez tous les jours à l'essay d'une geine.*

## IV.

*Es-poir, vrai soulageur des mortelles pensées,  
 Souverain medecin des esprits tourmentez,  
 Qui dechassez le mal dont ils sont agitez,  
 Par l'appast enchanteur d'un million d'idées,  
 Maintenant que je sens mes veines oppressées,  
 A cause des malheurs qui s'y sont arrestez,  
 Apaise la rigueur de mes calamitez  
 Et sequestre de moi leurs forces indontées. ›  
 Pour le moins si privé de ma saine raison,  
 Je couve dans mon cœur une amere poison,  
 Qui d'un cruel venin me ronge & me tourmente,  
 Que je sois allegé d'un heureux reconfort  
 Qui bannissant l'effait de mon triste remord,  
 Siringue dedans moy quelque joyeuse attente.*

## V.

*Les cheveux ondelez de ta tresse crespée,  
 L'yvoire blanchissant de ton front spatieux,  
 Les cercles ebenins qui voysinent tes yeux  
 Et le beau vermeillon de ta joue pourprée,  
 Le corail respirant de ta bouche sucrée,  
 L'albâtre contourné de ton col doucereux,  
 Les coustaux eslevez de tes tetins neigeux,  
 Qui rendent proprement ta poitrine voutée,  
 Ont appasté mon cœur d'une telle façon,  
 Que plustost je perdrai ma rime & ma chanson  
 Et le souffle sacré de ma fureur divine,  
 Que je mette en oubli ton front & tes cheveux,  
 Ta joue, ton menton, tes sourcils & tes yeux,  
 Ta bouche, tes tetins, ton col & ta poitrine,*

## VI.

*Celle qui dans ses yeux porte ma liberté,  
 Pour signe de triomphe & de magnificence,  
 Un jour de carnaval compassoit une dance,  
 Au son des instrumens, montrant sa gravité.  
 Or ainsi qu'attentif je m'estois arresté,  
 Contemplant ses beautez où gist mon esperance,  
 Baissant sa blanche main d'un pas elle s'avance,  
 Pour me faire esprouver telle joyeuseté.  
 Aussitost, regardant ma face soucieuse  
 Se figurer le teint d'une couleur honteuse,  
 Elle s'enquiert soudain d'où vient ce changement.  
 Madame (dis-je alors), c'est le cœur qui trop aise  
 Sent à l'entour de soi une si chaude braise,  
 Qui fait que le visage en a le sentiment.*

## VII.

*Combien que ta beauté m'ait captivé le cœur,  
 M'attirant sous le joug d'une prison nouvelle  
 Et joignant sur mes bras l'amoureuse cordelle,  
 Qui bannit de mes sens la premiere vigueur,  
 Si est-ce toutefois qu'esmeu de la douceur  
 Que je pense estre empreinte au fond de ta moëlle,  
 Je me suis empestré d'un volontaire zele,  
 Dans les retz deceveurs d'un petit Dieu veinqueur.  
 Affin donc de respondre à la si douce attente  
 Qui jà de mes esprits la chaude humeur contente,  
 Sous ombre d'un espoir qui va guidant mes pas,  
 Maistresse, je te pry, ne me sois point si fiere,  
 Que pour me garantir des peines d'un trespas,  
 Je ne jouisse enfin d'une faveur entiere.*

## VIII.

*Phœbus aiant guidé son char parmi les cieux  
 S'estoit allé loger chés l'humide Nerée,  
 Phœbé lui foit desjà dans la voute azurée,  
 Recevant les appas d'un baiser gracieux,  
 Quand couché dans mon liçt & le somme otieux  
 Ayant versé sur moy sa liqueur desirée,  
 Un petit archerot enfant de Citherée  
 Environné de traits se presente à mes yeux.  
 Je suis (dit-il alors) ceste ardante furie  
 Qui tourmente les cœurs d'une triste manie  
 Les aians appastez du miel de mes douceurs.  
 Helas (dis-je aussi-tost) si ta loy trop severe  
 Me vient darder le fleau d'une rigueur amere,  
 Fais au moins qu'en parlant je monstre mes douleurs.*

## IX.

*Madame, en descouvrant l'amoureuse estincelle,  
 Qui depuis si longtems me deseiche le cœur,  
 Vous opposez tousjours une fiere rigueur  
 Au recit que je fais de ma peine immortelle.  
 Vous dites que ce n'est qu'une fine cautelle,  
 Qui me fait desbonder ceste chaude fureur ;  
 Car à voir mon visage & ma bonne couleur  
 Il semble que le mal ne ronge ma moëlle.  
 Quant à moy, je suis tel que l'homme terrassé,  
 A qui le rude effort d'un esclat elancé  
 Sans brusler le chapeau a foudroyé la teste ;  
 Car l'arc amadoueur du petit Delien  
 M'a tellement blessé de son dard Paphien,  
 Que seulement au cœur j'esprouve sa tempeste.*

## X.

*Ma langue, tu as tort de t'estre décalée  
 Devant les yeux bruslans d'une telle beauté;  
 Elle n'avoit encor qu'un peu de cruauté,  
 Mais ores sa rigueur se rend démesurée.  
 Elle me regardoit d'une face asseurée,  
 N'usant en mon endroit de telle nouveauté;  
 Mais ayant descouvert ma ferme loyauté,  
 Ce bonheur m'a esté de bien peu de durée.  
 Quand on veut reveler quelque caché secret,  
 Duquel après depend un tragique regret,  
 On doit prevoir la fin de ceste decouverte.  
 Ainsi tu ne devois esclaircir la douleur,  
 Qui se tenoit cachée au profond de mon cœur,  
 Que je n'eusse preveu le futur de ma perte.*

## XI.

*Tout ainsi qu'aux rayons de l'ardente chandelle,  
 Qui par le ciel astré ses feux va promenant,  
 L'œil, pour trop œillader un rond estincelant,  
 D'un bandeau sommeilleux offusque sa prunelle.  
 De mesme aux rais mignars de ta beauté plus belle,  
 Qui va de ses esclairs toute autre surpassant,  
 Mon esprit, envieux de choisir argument,  
 Estouffe tout à plein sa raison naturelle.  
 Auffitost que je veux, esmeu de passions,  
 Esbaucher le renom de tes perfections,  
 Un confus tremblement rend ma plume agitée;  
 Mais d'autant que l'effect ne suit la volonté,  
 Au moins l'impression que conçoit ma pensée  
 De son rare subject contente ta beauté.*

## XII.

*Mon esprit, te voilà chetif & languissant,  
 En extrefme douleur tout le temps de ma vie,  
 Les dards trop acerez d'une despote envie  
 Me vont de mille coups nuit & jour meurtrissant.  
 L'employable rigueur d'un Dieu trop punissant  
 Esprouve deffus toy sa fureur ennemie,  
 La beauté que tu fers se feignant ton amie  
 Se va de plus en plus tous les jours aigrissant.  
 Helas ! que feras-tu si ceci persevere  
 Et si la cruauté se monstre tant amere,  
 Si non que regretter le sort de tes malheurs ?  
 Doncques pour tesmoigner ton tourment & ta rage,  
 Siringue par mes yeux de l'eau sur mon visage  
 Afin que ton tourment se juge par les pleurs.*

## XIII.

*De Lers, si les appas d'une charmeuse dame  
 Ne m'avoient sous le joug d'un service arresté,  
 Par ces vers louangeurs, seul tu jerois chanté  
 Comme le plus parfait que cherisse mon âme ;  
 Mais d'autant que l'ardeur d'une amoureuse flamme  
 A ravi de mon cœur la libre volonté,  
 Esperdu de mon sens & du tout enchanté,  
 Il faut que je souspire un malheur qui m'entame.  
 J'ay perdu ma raison, je n'ay plus de souhait,  
 Si non en tant qu'il faut honorer le pourtrait,  
 Qui bride à tous les coups le vol de mon courage.  
 Excuse-moy, de Lers, un temps plus opportun,  
 Devoyant les assauts de mon mal importun,  
 Me donrra le loisir de faire un autre ouvrage.*



## XIV.

Quand je voy de ton front l'yvoire bosselé  
 Et les poils annelez de ta crespine tresse,  
 Ces sourcils recourbez & cest œil qui me blesse,  
 Ce bel astre beffon clairement estoilé;  
 Quand je voy de ton col l'albastre potelé  
 Et les bords coralins de ceste parleresse,  
 Ce fosselu menton & la verte jeunesse  
 De l'arrondi contour de ton sein pommelé;  
 Quand\* je regarde aussi ton marcher de pucelle  
 A qui le ciel depart une grace tant belle  
 Et tout le plus parfait de ses dons precieux,  
 Helas! je suis ravi & je sens en mon âme,  
 Fremissant tout d'un coup une cuisante flamme,  
 Qui de trop de chaleur fait esblouir mes yeux.

## XV.

Phœbus, ce grand courrier, qui redore les cieux  
 Des flambeaux argentins de sa perruque blonde,  
 Pour cognoistre la chose en blancheur plus feconde,  
 Fit assembler en un ce qui blanchit le mieux.  
 Alors le lys ouvert & le lait spongieux,  
 Le marbre, le porphire & la perle bien ronde  
 Et le cigne chantant sur le repli de l'onde  
 Vindrent pour recevoir le loyer precieux.  
 Ma maistresse, voiant ceste troupe divine,  
 Pour descouvrir à plein le blanc de sa poitrine,  
 Osta lors son collet & monstra ses tetins.  
 Aussitost ce devin qui parle sans feintise,  
 Esmerveillé de voir ces tertres yvoirins,  
 Leur donna le loier d'une blancheur exquise.

## XVI.

*L'Amour & la Fortune, ennemis de mon bien,  
Trament à tous momens le filet de ma peste.  
Pauvre moi ! je ne puis d'une heureuse conquête  
Depestrer tant soit peu mes bras de leur lien.  
J'ay bien voulu souvent de mon mal ancien  
Adoucir la fureur par une humble requeste ;  
Mais, cuidant serener l'effroy de la tempeste,  
Avec tous mes efforts encor je ne puis rien.  
Helas ! au moins Amour, & vous, dure Fortune,  
Soulagez mes esprits d'une joye opportune  
Et ne me poursuivez d'un si rude tourment ;  
Ou si vous ne voulez quitter vostre furie  
Bourrelez tout d'un coup ma languissante vie,  
Afin que bienheureux je meure en bien aimant.*

## XVII.

*Je n'ose plus loger en ma triste pensée  
Le subject que j'avois ci-devant désiré ;  
Sans plus ores je suis de ce desesperé,  
Que je pouvois souvent figurer en idée.  
Je sens une chaleur roidement eslançée,  
Qui rend de mes esprits l'ordre démesuré ;  
Je voy de mon cerveau le conseil separé  
Et de mes sens troublez la raison egarée.  
Helas ! je ne suis plus pourveu de jugement,  
Si ce n'est pour juger la rigueur du tourment  
Qui seme dans mon cœur une puissante rage.  
Amans, prenez esgard à mon mal douloureux,  
Afin qu'une beauté ne vous rende amoureux,  
Bridant d'un tel lien vostre libre courage !*

## XVIII.

*Que le ciel obscurci d'une humeur survenue  
 Cache tant qu'il voudra son visage voûté  
 Et, pour anéantir du soleil la clarté,  
 Desbonde les arrefts de l'espais de la nue;  
 Pourveu que ma maistresse allant parmi la rue  
 Descouvre les rayons de sa vive beauté,  
 Auffitost ses esclairs chassant l'humidité  
 Serenent les brouillars d'une douce venue.  
 S'il y a tant soit peu de beau temps desiré,  
 Qui glisse lentement par le ciel azuré,  
 Cela vient des soleils qui luisent en sa face.  
 Grenoble bienheureux qui jouis d'un tel heur  
 Lequel peut garantir d'injure ta rondeur  
 Lorsqu'un air assoupi de pluie te menace.*

## XIX.

*Comme quand le Soleil, en sa saison premiere,  
 Darde ses clairs raions sur les champs vigoureux,  
 Les arbres, pour monstres leurs efforts plantureux,  
 Produisent les effects d'une humeur nourriciere;  
 Ainsi lorsqu'il te plaist d'une œillade non fiere  
 Attiser dans mon cœur un flambeau chaleureux,  
 Au mesme instant je sens mes esprits desireux  
 D'exciter les efforts d'une vigueur entiere.  
 Comme aussi quand l'hiver aux cheveux herissez  
 Estouffe la chaleur des raions esclancez,  
 La terre de ses biens demeure despouillée:  
 Ainsi lorsqu'un desdain fierement obstiné  
 Fait que de vos beaux yeux je suis abandonné,  
 Je sens tous mes plaisirs bannis de ma pensée.*

## XX.

*A qui desirez vous que je voue mon cœur,  
Choisissant inconstant une beauté nouvelle,  
Si nulle autre que vous en ce monde n'est belle  
Et si vous surpassez les autres en valeur ?  
Le ciel vous a doué de grâce & de bonheur,  
Nature vous a fait en beauté naturelle,  
Dieu vous a parsemé d'une gloire immortelle,  
Voulant que vous fussiez d'une beauté l'honneur.  
Vous avez des douceurs & vertus à largesse,  
Vous avez de tous biens une heureuse richesse,  
Bref on ne voit en vous qu'une divinité.  
A qui voulez-vous donc que je fasse requeste,  
Pour faire de l'amour une heureuse conquête,  
Si nulle autre que vous n'est parfaite en beauté ?*

## XXI.

*Si j'avois en mes mains quelque anneau précieux,  
Quelque pierre qui fust parfaite en excellence,  
Quelque riche carquan qui de son apparence  
Contentast vos esprits doucement gracieux,  
Si j'avois un thresor en argent copieux  
Lequel vous peust servir d'une magnificence,  
Je vous en ferois offre en signe d'esperance  
Que j'aurois d'adorer la beauté de vos yeux.  
Mais, las ! depuis qu'un Dieu seducteur de nature  
M'a garrotté les bras dans sa prison obscure,  
Je ne puis dispenser si non ce que je tiens.  
Recevez donc en gré cet amoureux partage,  
Le prisonnier ne peut donner que du cordage,  
Ainsi je ne vous puis offrir que des liens.*

## XXII.

*D'un pied leger je ne cours après toy,  
 Pour te ravir d'une façon cruelle;  
 Ains seulement esmeu d'une estincelle,  
 Je veux tafcher de te mettre en esmoy.  
 Je ne suis point, t'ayant promis la foy,  
 Un serviteur qui te soit infidelle,  
 Ny qui saisi d'une humeur trop nouvelle  
 Vueille troubler nostre amoureuse loy.  
 Non ! j'aime mieux sentir en ma poitrine  
 Les eguillons d'une flamme divine  
 Et les assauts d'une aspre cruauté,  
 Que tout à coup, d'une bruslante rage,  
 Jouir du bien contre ta volonté,  
 Qui peut bannir l'ennui de mon courage.*

## XXIII.

*Ma maistresse en beauté surpasse toute image;  
 Elle a la grâce douce, un regard gracieux,  
 Un teint frais & vermeil, & l'esclair de ses yeux  
 Rend illustre & parfait le blanc de son visage.  
 Tu n'as rien fait (Soleil) pensant laisser ombrage  
 Et rien qu'obscurité souz la voute des cieux,  
 Te cachant dans la mer, jaloux & envieux;  
 Car ses beaux yeux luisans esclairent davantage.  
 Mon cœur estant saisi de flammeches nouvelles  
 Est à bon droit ravi de tant de choses belles,  
 Et prend un grand plaisir en son nouveau tourment.  
 Heureux, heureux qui souffre en leur obeissance,  
 Puis au moins que le mal est douce recompense  
 Et la douleur que j'ay vaut tout contentement.*

## Madrâgal.

*Lorsque de vos beaux yeux mon cœur n'estoit espris,  
Un souci paresseux logeoit en ma pensée ;  
Couard je ne pouvois que d'une voix cassée  
Rendre clair le sujet de mes mornes esprits.  
Estant en cest estat je m'avois à mespris,  
Soit que j'eusse souvent la poitrine embrasée,  
Seulement je pouvois d'une prose abaissee,  
Evaporer l'esclair du feu qui m'avoit pris.  
Dès lors aussi que l'heur d'une homicide lame  
Eust, pour l'amour de vous, espouvanté mon âme  
La muse vint soudain qui m'avoit delaiissé.  
Auffitost l'escadron de la troupe chérie,  
Vouant à mes desirs sa sainte poésie,  
Repeut d'un doux nectar mon gosier harassé.  
Je prens doncques de vous, ma gentille maistresse,  
Non d'ailleurs si je suis tellement caressé,  
Imaginant que c'est par vostre seule adresse.*

---

## XXIV.

*Beauté exquise empreinte dans ma Dame,  
 Un doux parler, un attrait gracieux,  
 Un ris plaisant & nom délicieux,  
 Un chaste sein plein d'un odorant bame;  
 Un entregent qui mes esprits enflamme,  
 En son beau corps seul espoir de mon mieux,  
 Un sage esprit qui est venu des cieux,  
 Une douceur engravée en son ame,  
 Et ces deux yeux qui me vont consommant  
 Un doux grief feu dans mon cœur allumant  
 Aiant gagné le fort de mon courage;  
 Ce sont ceux là qui, me rendant esprits,  
 Tout en un coup ravirent mes esprits  
 Lorsque j'étois en l'amoureux passage.*

---

## A Aimar

peintre

*Aimar, puisque tu veux peindre sur un tableau  
 Les attrait gracieux des beautés de m'amie,  
 Je te pri' seulement sans autre farderie  
 Selon leur naturel de guider ton pinceau.*

*Comme envieux d'avoir son pourtrait desguisé,  
 Je ne veux t'exhorter de la faire plus belle;  
 Je suis assez content qu'on la contemple telle  
 Qu'elle est, sans que tu l'ais en rien favorisé.*

*Seulement si tu peux (comme tu es sçavant  
Et versé dextrement en l'art de peinture)  
La rendre d'un souris proprement enrichie,  
Ce sera bien assez sans la feindre autrement.*

*Or sus, commence donc & d'un poil ombrageux  
Frize mignardement sa perruque tressée  
Et l'ayant sur le front gentement redressée,  
Retrouffe sur l'aureille un monceau de cheveux.*

*Que de son large front l'espace mesuré  
Soit couvert nettement d'une neige polie  
Et qu'un moindre feillon de sa blancheur unie  
Ne cave tant soit peu le marbre eslabouré.*

*Qu'au dessous soyent posez d'ebene noircissant  
Deux sourcils façonnez d'une voute courbée  
Et ressemblans à l'arc du fils de Cithérée,  
Lorsque dedans nos cœurs il tire roidement.*

*Après fais lui les yeux clairement estoilez  
Et garnis à l'entour d'une belle paupiere  
Qui comme deux soleils dardent une lumiere  
Sans qu'ils soyent au dedans d'un nuage voilez.*

*Comme un lis fleurissant, tasche à représenter  
Le contour arrondi de ses blanches oreilles,  
Et pour les colorer & les rendre vermeilles  
Un petit de rougeur essaye d'ajouster.*



*Mais en vain tu aurois fait ce commencement,  
Si tu ne depeignois le reste de sa face.  
Fais luy le nez traitif qui en beauté surpasse  
Voire le plus parfait qu'on voie maintenant.*

*Ainsi qu'un lait caillé peins luy au naturel  
L'yvoire delicat de sa popine jouë  
Et fais qu'un vermeillon dessus sa blancheur nouë  
Qui soit ne plus ne moins à la rose pareil.*

*Mais, Aimar, il ne faut oublier le plus beau;  
C'est de tracer au vif une ronde fossette  
Qui gisant au milieu ressemble une cachette  
Pour cacher les appas de son ris damoiseau.*

*Après, mais garde toy de destourner ta main,  
Car ce feroit gaster le bon de ton ouvrage,  
Un peintre ne doit point divaguer son courage,  
Autrement son labeur se reduiroit en vain,*

*Fais luy un beau corail proprement relevé,  
Les tendrons rougissans de sa levre jumelle,  
Et si tu peux aussi, fais qu'au dedans d'icelle  
On voye un double rang de perles eslevé.*

*Je te pryerois bien d'y ajouster l'odeur  
Et la senteur qui sort de sa bouche sucrée;  
Mais d'autant que je sçay qu'elle t'est recelée,  
Je ne veux point tenir en suspens ton honneur.*

*Pourtrais un peu plus bas un yvoire poli  
De son menton neigeux la rondeur pommelée,  
Qui soit par le milieu si gentement trouée  
Qu'il semble qu'on en ait du tout rien demoli.*

*Encor plus blanc que lait fais après, si tu peux,  
De son col arrondi la neige blanchissante,  
Qui montre les raions d'une clarté luisante  
Entournée à l'entour d'un carquan précieux.*

*Helas, Aimar, je n'ay le souffle ni la voix,  
Pour dire les beautéz de sa tendre poitrine ;  
Il te faudroit avoir la main toute divine,  
Pour la représenter ainsi que je voudrois.*

*Mais pour ne delaisser imparfait ton tableau,  
Je te declarerai comme il te la faut faire ;  
Fais la large, polie & tasche à la pourtraire  
Si bien qu'il n'y ait rien qui soit trouvé plus beau.*

*Au deffouç trace moi de son sein nouvelet  
Et de ses blancs tetins l'enfleure potelée,  
Qui finisse sans plus sa voute contournée  
Et sa dure rondeur d'un bouton vermeillet.*

*Si tu n'estois par trop, en ce fait, depeesché  
Tu aurois ruiné du tout ton artifice ;  
Car la moindre couleur qui n'y seroit propice  
L'auroit rendu difforme & du tout entaché.*

*Hé quoy ? tu peins plus bas comme si j'avois veu  
De ses membres couverts la beauté recelée ;  
Oses-tu bien tracer une chose cachée,  
Si pour t'en advertir je ne l'ay aperceu ?*

*Laisse, laisse cela; retire toy d'icy,  
Et garde toy d'entrer dans un tel labyrinthe;  
Il suffit qu'elle soit succinctement depeinte,  
Sans, pour la faire au long, te tourmenter ainsi.*

## XXV.

*A mon depart, ma maistresse a pitié  
Qu'en la laissant je me consume en pleurs,  
Et pour trancher le fil de mes douleurs,  
Elle me monstre un signe d'amitié.  
Lorsqu'elle voit mon visage essuié,  
Elle circuit mon bras de ses cheveux,  
Disant : Ami, ne te captive ailleurs,  
Et souviens-toy de ta chere moitié.  
Plustost, je dis, le perilleux effort  
Du sort fatal peindra sur moy la mort  
Et de ma vie esteindra l'apparance ;  
Plustost l'horreur des manes stigieux  
Viendra filler la paupiere à mes yeux,  
Qu'autre amitié face en moy demeurance !*

## XXVI.

*Les yeux mignars de ma jeune Lucrece  
 Estoient les dards & les traits perilleux  
 Pour me ferir & rendre malheureux  
 Joignant à moy l'amoureuse tristesse.  
 Ses beaux cheveux & ceste belle tresse,  
 Ses petits poils entrefrizez de neuds,  
 Qui jour & nuict me rendent amoureux,  
 Furent les rets tendus en ma detresse.  
 Ses deux tetins en albastre arrondis  
 Estoient l'appast à mes pauvres esprits ;  
 Ses pieds estoient chefs de mon entreprise  
 Et ses propos où gist une grandeur,  
 Servoient de dards à m'outrager le cœur ;  
 Par tel moyen ma liberté fut prise.*

## XXVII.

*Mon Dieu quelle fureur, quelle dure tempeste  
 Horrible contre moy ses efforts outrageux ?  
 Depuis deux mois en ça le tourment impiteux  
 Comme un vieil chassieux me fait baisser la teste.  
 Je sens une rigueur, qui cruelle s'appreste  
 Pour me darder les fleaux de mon bien envieux ;  
 D'autre costé je voy ce petit nain des cieux,  
 Qui triomphe de moy comme de sa conqueste.  
 Hélas ! si pour fuir du tout l'inimitié,  
 J'ai gravé dans mon cœur une sainte amitié,  
 Pensant qu'une beauté me seroit favorable,  
 Que sera-ce à la fin, veu que n'ayant gousté  
 Les appas à demi, je suis si degousté  
 Que je ne trouve rien qui me soit agreable ?*

## XXXII.

Quoy ! m'appeler jaloux, disant que je ne dois  
 Estre envieux du bien qu'un autre amoureux trame,  
 Et qu'en ce l'on connoist la vertu d'une dame,  
 Alors qu'elle a plusieurs serviteurs à son choix ?  
 Ha ! ce n'est pas aimer, c'est avoir mille fois  
 Le cœur plus dur que fer & porter dedans l'ame  
 Non le cuisant brandon d'une amoureuse flamme,  
 Ains un amour fardé, de mesme vostre voix.  
 Si l'archer Delien de sa flefche acérée  
 Vous avoit tant soit peu la poitrine entamée,  
 On ne vous sçauroit voir user d'un tel propos ;  
 Vous me reconnoistriez, & du tout amiable  
 Vous auriez en tout temps mon service agreable  
 Sans essayer ainsi de nuire à mon repos.

## XXXIII.

Jupiter, arme toy pour prendre la vengeance  
 D'un traistre qui de moy va toujours mesdisant,  
 Et si tu as en main quelque horrible tourment,  
 Force de mille maux sa debile puissance.  
 C'est un facheux langard qui, depuis sa naissance,  
 Estant apprins au mal qui le va conduisant,  
 Va le bout importun de sa langue eguisant  
 Pour blasmer d'un aboy ma fidele constance.  
 Donc, voyant qu'il s'effaye à troubler mon repos,  
 Par l'effort mensonger de ses haineux propos,  
 D'un foudre blesmissant accable luy la teste ;  
 Ainsi qu'à celuy là qui par trop glorieux  
 S'estant avantagé de mesdire des Dieux  
 Sur les Thebains rempars esprouva ta tempeste.

## XXXIV.

*Pleurez, mes yeux, accompagnez le cœur,  
 Lequel pour vous voisine la mort blesme!  
 Quand on a fait une faute à soy-mesme,  
 On doit après lamenter son erreur.  
 Par vos conduits la source du malheur,  
 Qui me poursuit d'une pincture extreme,  
 A fait glisser ce beau subject que j'ayme  
 Dans mes espritz oppressez de douleur.  
 Ainsi, voyant la lascheté commise,  
 Pour le regard de vostre convoitise,  
 Repentez-vous d'avoir ainsi mesfait.  
 Vous ne pouvez m'arguer d'injustice,  
 Veu que celuy a jà part au supplice,  
 Qui n'a esté consentant du forfait.*

## XXXV.

*Par le fieleux regard d'une seule beauté  
 J'avois esté neuf mois pressé d'une rudesse;  
 Mais, voyant que mon feu se reschauffoit sans cesse,  
 Je tins ce doux propos à l'Amour indompté:  
 Dieu, qui as prins ton nom de l'immortalité,  
 Regarde la rigueur de ma fiere maistresse,  
 Punis-la, s'il te plaist. Tu es fils de Deesse,  
 Justice ne provient que de la deité!  
 Ah! (dit-il) si tu veux que justice je face,  
 Il faut faire apparoir que les traitz de sa face  
 Sont privez des presens de ma mere Venus;  
 Autrement s'il y a tant soit peu d'apparence,  
 Qu'elle aye sur le front une belle semblance,  
 Tous mes pouvoirs seroient par elle detenus.*

## XXXVI.

*D'un mal continuel fort asprement atteint,*  
*Sans pous, sans sentiment, je gisois dans ma couche,*  
*La fièvre avoit fletri le dehors de ma bouche ;*  
*Bref, à demy la mort ma vie avoit esteint.*  
*D'une pasle couleur mon visage estoit peinct,*  
*Immobile j'estois tout ainsi qu'une souche ;*  
*Encore, outre ces maux, j'avois la coqueluche,*  
*Et plustost que d'un vif, d'un mort j'avois le teinct.*  
*Cependant que j'estois en ceste extremité,*  
*Souspirante & faschée avint ceste beauté,*  
*Qui mon cœur rend espris, & nuit & jour me tue.*  
*Lors je luy dis: M'amour, si la pitié t'atteinct*  
*De me voir si malade, octroye moy ce poinct*  
*Qui faict qu'un languissant tout soudain s'esvertue.*

## XXXVII.

*Avant qu'un petit Dieu, decevant ma pensée,*  
*Eust par divers semblans mon esprit pourchassé,*  
*Et qu'encor je n'avois le cœur interessé*  
*Des yeux de la beauté par moy tant courtisée ;*  
*N'ayant poinct, comme j'ay, la poitrine offensée*  
*Des maux qui loin de moy ont le plaisir chassé,*  
*Je vivois en repos, & mon esprit poussé*  
*De divers mouvemens n'avoit rien en idée.*  
*Maintenant que je sens soubz un monceau d'attraiçz*  
*Les poinçons acerez d'un million de traiçz,*  
*Qui font qu'un mal cuyfant glisse de veine en veine,*  
*J'ay perdu mon deduiçt, je n'ay plus de soulas,*  
*Si non en tant qu'il fault prononcer un hélas,*  
*Qui m'expose aux perils d'une douleur certaine.*

## XXXVIII.

*Le beau regard de tes yeux flamboyans,*  
*Le doux semblant de ta face benigne,*  
*Le ris friant de ta bouche divine*  
*Et tes cheveux sur l'aureille ondoyans,*  
*Tes noirs sourcils sans cesse bruniſſans,*  
*Les longs rameaux de ta main yvoirine*  
*Et les couſtaux de ta blanche poiſtrine*  
*Qui ſont enſlez & toujours ſouſpirans ;*  
*Bref, les attraiſſez de ta mignarde grace,*  
*Voire ton ris qui tout autre ſurpaſſe ,*  
*Par leurs appaſts, encouragent mon cœur.*  
*Ta langue ſeule eſmeuë d'arrogance*  
*Par ſon parler me prive d'eſperance*  
*Et de mes ſens deſeiche la vigueur.*

## XXXIX.

*Mais dis-moy, mon de Lers, d'où procede la flamme*  
*Si ardente en mon cœur dont tu me vois eſpris ?*  
*D'où vient auſſi ce froid qui glace mes eſpritz,*  
*Me rendant ſi tranſi que de froideur je paſme ?*  
*Que veut dire qu'un feu martiriſe mon ame*  
*Sans jamais amoindrir le mal qui m'a ſurpris ?*  
*Et que je ſuis preſſé de tant & tant d'ennuys*  
*Qu'autre plaifir je n'ay qu'à penſer à ma Dame ?*  
*Amour, comme l'on dit, eſt deſcendu des cieux,*  
*Tu ſçais que ſa mere eſt la plus douce des Dieux ;*  
*Comme donc eſt-il plein d'une ire ſi felonne,*  
*Que d'uſer envers nous de telle cruauté ?*  
*Je crois qu'il a ſuccé les flancs d'une Lionne*  
*Et qu'il ne fut jamais de Venus allaité.*



## XL.

*Le poison venimeux qui furette mes os,  
 Penetrant l'espeſſeur de ma tendre mouelle,  
 Attiſe dans mon cœur une telle eſtincelle  
 Que je ne puis avoir une heure de repos.  
 Un malheur, ſans ceſſer, tient mon eſprit encloſ  
 Dans l'eſtouflé circuit d'une ardeur eternelle ;  
 Et qui pis eſt il faut (ô rigueur trop cruelle !)  
 Que je cele mon mal ſans en tenir propos.  
 Au moins ſi je pouvois, en ceſte doleance,  
 Soulager mes ennuis d'une douce eſperance,  
 J'aurois dans mon cerveau quelque contentement ;  
 Mais rien ne m'eſjouit & rien ne m'encourage,  
 Excepté le ſouſpir teſmoin de mon dommage,  
 Qui au lieu de m'aider rengrege mon tourment.*

## XLI.

*De meſme que l'eſprouvé diamant  
 Reſiſte au choc & à la vaine force  
 Du dur marteau, ſemblant qu'il ſe renforce  
 En fermeté, tant il eſt perſiſtant ;  
 Comme un beau pin qui ſes rameaux dreſſant,  
 S'eſleve en haut, reſiſte à la menace  
 D'un roide vent &, quelque effort qu'il face,  
 Ferme planté ſe va toujours monſtrant ;  
 Non autrement, ma felonnie maiſtreſſe,  
 Quoique ſouvent voſtre regard me bleſſe,  
 Mon cœur ſera rempli de fermeté.  
 Pluſtot Amour de ſa fleche divine  
 Deſchirera ma bruſlante poiçtrine,  
 Que je ſois fait ſerf d'une autre beauté.*

## XLII. — Pour une anagramme.

*Madame, il ne fault plus d'une jalouse envie  
 Tascher à destourner mon esprit amoureux  
 Et à rompre le fil d'un bien si desireux,  
 Que jour & nuit je trame en benissant ma vie.  
 Il fault dorenavant user de courtoisie,  
 Adoucissant le fiel de vos yeux rigoureux;  
 Car contre les destins un cerveau genereux  
 Ne se doit opposer d'une jalouse envie.  
 Or les destins sont telz que contournans le nom,  
 Lequel vous fait fleurir d'un eternal renom,  
 J'ay trouvé de l'amour un assure presage.  
 C'est qu'il fault que je sois espris de vos beautez,  
 Et que je porte au cœur, au vif representez,  
 Les yeux, le sein, la bouche & vostre beau visage.*

## XLIII.

*La prison de mon corps receust à ma naissance,  
 Dans ces charnus crottons, ma vie & mes espritz,  
 Mon cœur & mes poulmons, & les rendit appris  
 A recevoir & rendre une pure substance.  
 Ma vie ne me sert que d'extreme souffrance;  
 Mes espritz vont chercher le feu qui me tient pris,  
 Mon cœur leger se rend de deux beaux yeux espris,  
 Et mes poulmons me font la mesme doleance.  
 Je vis desesperé, je cherche mon malheur,  
 J'esprouve tous les jours une amere rigueur,  
 Je souspire, je plains mon mal & ma fortune.  
 Doncques il vaudroit mieux n'avoir poinct dans le corps  
 Espritz, vie, ny cœur, ny poulmons, que dehors  
 Et dedans recevoir la douleur importune.*

## XLIV.

*Ma Lucrece, depuis que ta jeune beauté  
 De libre m'a fait serf, & que le Dieu vainqueur,  
 Armé d'arcz & de traictz, s'est campé dans mon cœur,  
 Decevant mes espritz d'une feinte apparence ;  
 Mes amis desplaisans de cette doleance,  
 Qui deseiche le bon de ma tendre vigueur,  
 Me disent que je suis la proie d'un malheur,  
 Qui me rendra bientôt veuf de toute esperance ;  
 Que tout pensif, baissant & les yeux & le dos,  
 Je n'ay plus que la peau qui me couvre les os  
 Et qu'il ne passe jour que je ne m'amaigrisse.  
 Donc, si tu as soucy d'ainsi me voir languir,  
 Fais-moy tost possesseur de ce sucré plaisir,  
 Que je desire avoir en te faisant service.*

## XLV.

*Si porter dans le cœur une foy non fardée,  
 Si languir doucement en sa captivité,  
 Si soupirer tousjours après une beauté,  
 Et du feu chaleureux avoir l'ame embrasée,  
 Si porter sur le front l'amoureuse pensée,  
 Si estre jour & nuit durement tourmenté,  
 Si aymer plus que foy la mesme cruauté  
 Et avoir dans le cœur la douleur engravée,  
 Si pleurer & gemir un assure malheur,  
 Si mepriser foy-mesme & s'avoir en horreur,  
 Sont cause que je suis à toute heure en tristesse,  
 Madame, je n'en puis, je n'en puis accuser  
 Personne autre que vous, qui daigne m'abuser,  
 Comme vous avez fait, soubz ombre de promesse*

## XLVI.

*Maiſtreſſe, vous ſçavez que je vous ay aymé  
 L'eſpace d'un long temps d'une amitié fervente,  
 Et qu'encor aujourd'huy rien autre je n'attente  
 Qu'à deſcouvrir le feu qui me tient allumé.  
 Je vous ay dans mon cœur tellement imprimé,  
 Qu'autre choſe que vous par mes vers je ne chante;  
 Mais je congnois aſſez que vous eſtes contente,  
 Sans me vouloir aymer, de me voir enflammé.  
 Vous ſçavez (mon ſoulas) quand d'aymer on ſe meſle,  
 L'amitié ne vaut rien ſ'elle n'eſt mutuelle,  
 Et ſi deux cœurs ne ſont d'une meſme union.  
 Doncques, pour accomplir une choſe imparfaicte,  
 Faites qu'à l'avenir noſtre amour ſoit parfaicte  
 Et qu'auffi nous ſoions de meſme affection.*

## XLVII.

*Je ne ſçay ſi je voy ce qui s'offre à mes yeux,  
 Si j'entens le propos qui ſonne à mon oreille,  
 Si je ſens dans mon cœur la douleur nompareille  
 Qui me cauſe le fiel d'un poiſon ſoucieux;  
 Je ne ſçay ſi je ſuis content ou envieux,  
 Si j'ay l'eſprit ouvert ou bien ſi je ſommeille,  
 Si le mal que je ſens eſt digne de merveille  
 On ſi je ſuis rempli d'un repos gratieux.  
 La bouillante fureur d'une ardante manie  
 A tellement troublé ma bruſque fantaſie,  
 Que je demeure veuf de toute volonté;  
 Seulement un eſpoir qui guide ma penſée,  
 S'oppoſant aux effortz dont elle eſt agitée,  
 Soulage mon eſpoir en ſon adverſité.*

## XLVIII.

*Je suis aimant & ne puis attirer  
 Le cœur de fer de ma dure maîtresse;  
 Plus je m'approche & moins elle se laisse  
 Auprès de moy, de peur de me toucher.  
 Si je la veux quelquefois rechercher,  
 Pour amortir l'envie qui me presse,  
 Faisant rampant d'une pronte rudesse  
 Elle me fait aussitôt retirer.  
 De là provient qu'une melancolie  
 Seiche l'humeur à peu près de ma vie,  
 Et que je suis à toute heure en douleurs.  
 Helas, maîtresse ! au moins que la nature,  
 Qui veut qu'un fer me donne nourriture,  
 Sans plus tarder apaise ses rigueurs.*

## XLIX.

*Mon de Lers, je suis mort, c'est fait que de ma vie ;  
 Car un nouveau malheur vient me martyriser.  
 Helas ! à ce matin j'ay voulu regarder  
 Seulement d'un clin d'œil le tetin de ma mie.  
 Je m'estois dernier l'huis, incité d'une envie,  
 Caché pour de ses yeux mes esprits contenter ;  
 Mais, en se mignardant, elle a daigné baisser  
 Le repli qui retient sa poitrine arrondie.  
 Aussitôt que j'ay veu la popine blancheur  
 Qui couvre de son sein la jumelle rondeur,  
 De trop d'aïse ravi j'ay perdu ma lieffe.  
 Mais qui penseroit point que ce fust Cupidon  
 Qui, jaloux de mon bien, m'eust dardé le brandon  
 Qui rend un amoureux tout à coup en tristesse.*

## LX.

*Maistresse, voulez-vous que je sois enchainé  
 Dans le creux importun d'une prison obscure ?  
 Eh bien je le feray, attendant d'heure en heure  
 Les effortz douloureux d'un supplice ordonné.  
 Voulez-vous que je sois estrangement geiné,  
 Esprouvant la rigueur d'une griefve torture ?  
 Eh bien je le feray, afin que plus j'endure,  
 Dilayant le malheur qui me sera donné.  
 Voulez-vous qu'à la fin, pour vous estre agreable,  
 Je finisse mes jours d'une mort miserable ?  
 J'endureray le tout d'un cœur devotieux.  
 Au moins, avant qu'un mal tellement me bourrelle,  
 Delachant dessus moy sa fureur plus cruelle,  
 Accouragez mes sens d'un plaisir gratieux.*

## LXI.

*Ha! que j'ay eu grand tort de croire à la promesse  
 Que souz un sainct parler tu faisois à part toy !  
 Miserable est celuy qui daigne adjouster foy  
 Aux fardés juremens d'une telle maistresse.  
 Je contentois desjà mon cœur d'une allegresse,  
 Pensant que tu aurois quelque pitié de moy,  
 J'accourageois mes sens; mais à ce que je voy  
 Je ne puis esperer qu'une dure tristesse.  
 Amour n'est point voisin de la legereté;  
 Il ne peut prendre lieu dedans une beauté,  
 Si elle est comme toy inconstante & volage.  
 Tu peux bien me promettre & feindre tes propos;  
 Mais d'octroier le bien d'un desiré repos,  
 C'est le moindre sujet qui gise en ton courage.*

## LII.

*Maiſtreſſe, vous voiez la piteuſe façon  
 En laquelle je ſuis pour vous eſtre fidele,  
 Pour vous avoir aimé d'une amour eternelle  
 Et pour vous rechanter toujours une chanſon.  
 Depuis que j'ay gouſté le trompeur hameçon,  
 Un petit archerot me geine & me bourrelle;  
 A peine mon poulmon, qui ſans ceſſe pantelle,  
 Pour me fournir de voix peut eſmouvoir un ſon.  
 Ce corps que vous voyez & ceſte maſſe morte,  
 A laquelle l'eſprit fait encores eſcorte,  
 M'amie, n'eſt plus rien qu'une ordonnance d'os.  
 Donc, ſans me pourchaffer d'une jalouſe envie,  
 Cependant qu'il me reſte encore un peu de vie,  
 Venez moy ſecourir pour me mettre en repos.*

## LIII.

*Solitaire & penſif & veuf de toute joye ,  
 Ainſi que je penſois au fort de mes amours,  
 Je diſois à part moy : Las ! faudra-il tousjours  
 Que pour ſuivre le mal, du bien je me fourvoye ?  
 Faudra-il que tousjours languiffant on me voie  
 Jetter mille ſouſpirs, ſans aide ni ſecours,  
 Et ſans pouvoir trouver un aſſeuré recours,  
 M'eſtant fait ſectateur d'une amoureuſe voye ?  
 Quand voicy le meurtrier qui ſaccage mes os,  
 Decevant mes eſprits d'un façonné propos,  
 Qui lune contre moy ſon arc tire-ſagette :  
 Voilà, dit-il, le bien dont je guerdonne ceux  
 Qui, pour veincre l'effort de mes bras vigoureux,  
 Detestent les horreurs de ma dure tempeſte.*

## LIV.

*Mes yeux, vous vous plaignez d'espandre sur ma face,  
Par vos moittes conduits, ces coulantes liqueurs,  
Lesquelles en yffant d'un grand ruisseau de pleurs,  
Font tant que ma couleur se consomme & s'efface.  
Vous menacez mon cœur d'une triste menace,  
Comme estant le premier auteur de ses malheurs  
Et comme ayant receu les dards enchante-cœurs,  
Opposant contre luy vostre mutine audace.  
Vous sçavez bien, mes yeux, que vous avez tenté  
De vous mirer souvent aux rais d'une beauté,  
Et que vous me causez la douleur que j'endure.  
Ne vous plaignez donc pas, ayant ainsi mesfait,  
Si ce dur chastiment punit vostre forfait  
Et si vous avez part au mal de ma blessure.*

## LV.

*Fils de Cipris, l'amoureuse Deesse,  
Aux blonds cheveux, au regard enfantin,  
Regarde un peu comme par ton destin  
Je suis geiné d'une ardante tristesse.  
Je suis guidé par la voix charmeresse  
D'une beauté qui me tient à desdain.  
Dans mes esprits ce bel astre divin  
Darde le fiel d'une ire vengeresse.  
Par ses appasts, par son ris enchanteur,  
De mille feux elle embrase mon cœur ;  
Elle me paißt de telle nourriture.  
Helas ! Amour, si ta divinité  
Regrette cil qu'elle voit tourmenté,  
Ayez pitié de ce mal que j'endure !*



## LVI.

Quand le soleil a plongé dans les eaux  
 Son front d'argent & sa vive lumière,  
 Et que Phœbé, commençant sa carrière,  
 Lache desjà la bride à ses moreaux,  
 Le laboureur harassé des travaux  
 De ses deux yeux repose la paupière ;  
 Le pastoureau, à l'heure coustumière,  
 Des champs herbus rameine les troupeaux,  
 Et bref chacun, par la nuit favorable,  
 Gouste le miel d'un repos agreable.  
 Moi seul ayant, par le destin des cieux  
 Et par ce Dieu qui trouble ma pensée,  
 Le cœur charmé de l'esclair de deux yeux,  
 Je sens aigrir ma fureur obstinée.

## LVII.

Dans les bois plus touffus d'un verdissant bocage,  
 Languissant, je m'estois loin du peuple escarté,  
 Quand recherchant des fleurs la gaye nouveauté,  
 Je vis un homme assis à l'ombre d'un fueillage.  
 Lors je luy dis : Amy, dis-moi quel bon voyage  
 Souz ces fueillus rameaux te fait estre arresté ?  
 Je suis venu, dit-il, dans ce bois absenté,  
 Pour oublier l'aigreur d'une amoureuse rage.  
 Helas ! dis-je aussitost, je pensois estre seul  
 Qui fust blessé des traits d'un petit Dieu veinqueur ;  
 Mais à ce que je vois, tu cours mesme fortune.  
 Heureux qui peut avoir, en son triste accident,  
 Un compagnon qui soit en semblable tourment,  
 Pour luy faire recit du mal qui l'importune !

## LVIII.

*Poilz herissez de l'ardeur qui me presse,  
 Front palissant tefmoin de mes malheurs,  
 Yeux larmoians qui faites de voz pleurs  
 Un grand ruisseau qui distille sans cesse;  
 Teint blemissant & confit en tristesse,  
 Bouche plombée & pleine de langueurs,  
 Langue qui as un monceau de douleurs,  
 Piedz, bras & mains, qui vivez sans liesse;  
 Puisque le cœur ne peut représenter  
 Le rude effroi, qui me vient tourmenter  
 Devant les yeux de ma fiere ennemie;  
 Poilz, yeux & front, bouche & teint palissant,  
 Piedz, bras & mains & langue, je vous prie,  
 Par signe au moins monstrez luy mon tourment.*

## LIX.

*Mairesse, quand la main de la Parque cruelle,  
 Qui file le seul bien dont mon corps se repait,  
 Lassée du travail, tranchera le filet,  
 Pour me faire esprouver une vie nouvelle,  
 Au moins, pour tesmoigner ceste amitié fidele  
 Que j'emprins dans mon cœur avec vostre pourtrait,  
 Et pour me declarer un amoureux parfait,  
 Ecrivez ces fix vers sur ma tombe mortelle:*

CELUY QUI GIST ICI, POUR AVOIR TROP AIMÉ  
 LA DAME QU'IL AVOIT DANS SON CŒUR IMPRIMÉ,  
 ET POUR LUY AVOIR FAIT UN ASSEURÉ SERVICE,  
 VOYANT QU'IL NE POUVOIT ADOUCIR SA FUREUR,  
 EN MOURANT, DE SON CORPS LUY A FAIT SACRIFICE,  
 POUR VOIR SI PAR LA MORT IL VEINCROIT SA RIGUEUR.

## Chanfon.

*Quand le soleil part de nostre hemisphere,  
Ne lui sant plus aux cieux,  
Le laboureur recherche son repaire  
Pour reposer ses yeux ;  
Le Pastoureau avec la pastourelle,  
Des champs qui sont herbus  
Rameine au parc, d'une vitesse isnelle,  
Tous ses troupeaux camus.  
Le bucheron, d'une main empoullée  
Ayant bien travaillé,  
Se loge au lieu auquel l'autre serée  
Il avoit sommeillé.  
Le travailleur, ayant fendu la terre  
Du soc brise-gueret,  
Pour oublier sa peine trop amere,  
Dans son lit se remet.  
Le matelot, sur la mer poissonneuse  
Conduisant ses vaisseaux,  
Pour reposer, l'ancre mordant encreuse  
Au plus profond des eaux.  
Le mareschal, d'une masse endurcie  
Aiant battu le fer,  
Pour dilater le tourment de sa vie,  
Cesse de travailler.*

*Cil qui combat dans la troupe ennemie,  
D'un bras victorieux,  
Au moins après reçoit la courtoisie  
Du sommeil ocieux ;  
Le pelerin qui d'un vœu charitable  
Son long chemin poursuit,  
Couve en ses yeux la liqueur amiable  
Qu'on desire la nuit ;  
Le moissonneur, qui pille la richesse  
Des épis barbotez,  
Sent sur le soir d'une douce lieffe  
Ses esprits contentez ;  
Bref le forçat, sur la mer azurée,  
Fait cesser ses efforts,  
Et bien qu'il soit tourmenté la journée,  
La nuit il a repos.  
Moy seul je sens ma douleur eternelle,  
Par le destin des cieux ;  
Je me consume, ainsi qu'une chandelle,  
A l'esclair de deux yeux.  
Je sens l'horreur d'une ire vengeresse  
Augmenter son courroux ;  
Un petit Dieu redouble ma tristesse  
De mon bon-heur jaloux.  
De ce cruel, qui m'a dressé la guerre,  
J'éprouve la rigueur ;  
Car de son dard sans cesser il m'enferme  
Et me meurtrit le cœur.  
Chetif, je suis comme une ame damnée  
Exposée aux malheurs ;*

*Le dur tourment vient troubler ma pensée  
D'un monceau de douleurs.  
Tout me desplait, toute chose me fasche,  
Tout me fait despiter ;  
Ce grief malheur, qui n'a jamais relasche,  
Me fait desesperer.  
Tout ainsi que sur la mer ondoyante  
Le marinier a peur,  
Et lorsqu'il voit approcher la tourmente  
Commence à perdre cœur ;  
Non autrement, dans ma prison obscure,  
Me voyant tourmenté,  
A la merci d'une griefve torture,  
Je suis espouventé.  
Ainsi que cil qui sent de son offense  
Le supplice odieux,  
Quand il entend prononcer sa sentence  
Dechire ses cheveux,  
De mesme moy, poussé par la furie  
Qui me tient à tous coups,  
Sur ma poitrine, en despitant ma vie,  
Je donne mille coups.  
Las! qui n'auroit pitié de mon dommage  
Et de mes crevecœurs,  
Quand il verroit pardeffus mon visage  
Ruiffeler tant de pleurs ?  
Tant de sospirs, tant de douleurs cuisantes  
Et tant de passions,  
Tant de regrets, tant de plaintes mordantes  
Sortir de mes poulmons ?*

*De voir ainſi mes jambes garrottées  
De chainons outrageux,  
D'un fort lien mes mains emmanetées  
De mille & mille nœuds?  
Helas! hélas! une fiere lionne,  
Un tigre raviſſant  
Auroit horreur du tourment qu'on me donne  
Et de mon mal cuiſant.  
Donc, mon ſoulas, ma gentille maiſtreſſe,  
Ayez pitié de moy;  
Faites ceſſer ma peine & ma triſteſſe  
Et mon piteux eſmoy.  
Sans plus tarder, d'une douceur benigne  
Venez-moy ſecourir,  
Afin qu'au moins la Parque repentine  
Ne me faſſe mourir.  
Ne permettez qu'une rigueur cruelle  
Me faſſe ſon ſubje&t  
Et dedans vous, veu ma peine immortelle,  
Concevez un regret.  
Adouciſſez voſtre face divine  
Et vos yeux rigoureux;  
Ne trempez plus le miel en aluine,  
Qui m'eſtoit doucereux.  
Tout mon malheur par vous a prins naiſſance  
Au profond de mon cœur;  
Vous pouvez ſeule eſteindre ſa puissance  
Et toute ſa rigueur.*

## LX.

*Je me veux efforcer d'estaindre ceste flame  
 Qui me brusle le cœur, & de briser le trait  
 Qui seul de tous mes sens le repos m'a soustrait,  
 Et qui cruel versa le poison dans mon ame.  
 Je desire oublier les beautez de ma dame  
 Et d'icelle effacer de mon cœur le pourtrait,  
 Veu que, pour un plaisir, de tout autre distrait,  
 Je suis estant atteint de la Ciprine lame.  
 Mais je travaille en vain; car ce malheur m'embraise  
 Si doucement qu'il faut que du tout je m'y plaise,  
 Et qu'en luy seul je prenne & repos & deduit.  
 Mais las! faut-il, De Lers, ne tenant autre voye  
 Et ne prenant ailleurs autre plaisir & joye,  
 Que j'oublie tout bien, pour un bien qui me fuit?*

## LXI.

*Depuis que j'ay, ma gentille maistresse,  
 Autour des bras enlassé vos cheveux,  
 Le mal d'amour m'a rendu si fievreux  
 Que j'ay perdu toute mon allegresse.  
 Car aussi tost que dessus ceste tresse,  
 Pour l'œillader je jette mes deux yeux,  
 Quoyque ce soit un don très-precieux,  
 Je sens au cœur une amere tristesse.  
 Quand je me voy, je fais comparaison  
 De moy à ceux qui sont en garnison,  
 Les bras liez dedans une galere.  
 Ils sont geinez d'un malheur eternal,  
 Et moy je sens un mal continuel,  
 Qui me remplit d'une douleur amere.*

## LXII.

*Je me meurs quand je voy que vostre cruauté  
Exerce contre moy sa fureur ennemie,  
Et que vostre rigueur n'est jamais assouvie  
De me voir en tous lieux durement tourmenté.  
Mais je voy bien que c'est ; j'ai assez lamenté,  
Sans espoir d'avoir mieux tout le temps de ma vie.  
Ce qui vous enrichit à cecy vous convie :  
Rigueur ne loge ailleurs si non dans la beauté.  
Puisque vos deux soleils & vostre belle face  
Sont ornez des attraitz d'une mignarde grace,  
Vous estes le malheur qui me fait despiter.  
Aigrissez donc encor dessus moy vostre rage ;  
J'endureray le tout d'un patient courage :  
Contre un tel accident on ne peut resister.*

---

## Discours I.

*Si quelqu'un s'esbahit de me voir enreté  
Dans les retz amoureux d'une jeune beauté,  
De me voir esprouver au plus profond de l'ame  
Les brandons chaleureux d'une cuisante flamme  
Et le feu Ciprien dont la seiche rigueur  
Consomme peu à peu la force de mon cœur ;  
Qu'il regarde comment la gentille jeunesse  
Ne peut user des mœurs de la froide vieillesse,  
Ne peut de ses esprits hardis & vigoureux,  
Retarder tant soit peu le desir amoureux,*



*Que prompt il ne debonde & delache la rage  
Qui de mille pensers apaste son courage.  
Or je suis en jeunesse & encor mon menton  
Ne cherche le rasoir pour trancher son cotton.  
Encore mon tendre aage, à courses retournées,  
Ne commence à compter ses vingt & deux années.  
Je suis en ma jouvence & rien, fors le desir,  
Ne me peut octroyer une heure de plaisir.  
Je ne puis endurer une melancolie,  
Lorsqu'elle veut saisir ma brusque fantasia.  
Il faut que je courtise & que, d'un brave cœur,  
Devant un beau subject je monstre ma chaleur,  
Que je fasse des vœux & que, par ma priere,  
Je rende prontement mon ame prisonniere;  
Que j'aye une maistresse à qui, de jour en jour,  
Je monstre curieux quelque signe d'amour;  
Que je l'aye en mon cœur & que tousjours l'idée  
De son divin pourtrait me soit representée;  
Que j'adore ses yeux & le teint blanchissant  
Qui se va sur sa joue en rose espanissant,  
Que j'admire sa bouche & que, du tout folastre,  
De ses rares beautez je me rende idolastre.  
Bref, s'il faut dire ainsi, qu'en ce fait trop nouveau  
Je me perce le cœur de mon propre couteau.  
Autrement je serois different en nature  
Et de corps & de sens à toute creature;  
J'aurois dans mon cerveau, privé d'entendement,  
Le fait non animé d'un pierreux sentiment,  
J'aurois un dur acier au fond de ma poitrine,  
Ou le bout raboteux d'une roche marine.*

*J'aurois dedans mon corps un diamant enchassé,  
Ou les nœudx endurcis d'un arbre terrassé.  
En lieu d'une raison, j'aurois une folie  
Et sans aucun plaisir je passerois ma vie.  
Mais je ne suis pas tel ; car le destin des cieux  
M'a donné, pour cognoistre, & du sens & des yeux ;  
Je ne suis composé d'une pierre eslevée,  
Ny du pesant fardeau d'une masse plombée ;  
J'ay le corps fait de chair, de muscles & de nerfs,  
De veines, de tendons, de sang, & je me sers  
De pieds, de bras, de mains & de toute autre chose,  
Que l'on voit aujourd'hui dans nostre corps enclose :  
Du cœur pour respirer un venteux element,  
Des poulmons pour avoir le soufflé entierement ;  
Et, comme un autre humain, je porte pour mon ourse  
Une sainte raison qui va guidant ma course.  
Estant par ce moyen réglé de toutes parts  
Du naturel qui est sur les hommes espars,  
Je ne puis faire moins que de suivre la trace  
Que la nature a fait à nostre humaine race.  
Or, par ce beau moien, poussé des esguillons  
Qui maitrisent noz sens & noz affections,  
Et qui font avorter nostre premiere enfance  
Pour s'engrossir au feu d'une sainte accroissance,  
Siringuant dedans nous une sainte douceur,  
Qui, par divers appasts, embrase nostre cœur  
Et nous fait esprouver, au plus profond de l'âme,  
Le tranchant afile d'une poignante lame ;  
Jay pensé que j'avois atteint l'heure & le jour  
Que je devois entrer en l'escole d'amour,*

Et me devois ranger avec la compagnie,  
 Qui sous un maistre tel demeure assujettie.  
 Si bien que, delaisant mes premiers erremens,  
 J'ay tasché de tracer quelques commancemens,  
 De contenter mes yeux d'une façon nouvelle  
 Et me rendre amoureux de quelque damoiselle,  
 Laquelle seulement d'une douce pitié  
 Receust l'offre courtois de ma sainte amitié,  
 Et prinft en gré l'essai de mon loyal service,  
 Par lequel je ferois un humble sacrifice;  
 De façon qu'ayant eu la mesme volonté  
 L'espace d'un long temps, je me suis arresté.  
 J'ay borné mon desir d'une douce allegresse,  
 Me rendant serviteur d'une belle maistresse,  
 Laquelle, surpassant les autres en effait,  
 De toutes les vertus est un moule parfait.  
 Car de toutes beautez une beauté divine  
 Loge sur la blancheur de sa face poupine;  
 Les flambeaux argentins qui luisent en ses yeux  
 Estouffent les raions de la lampe des cieux,  
 Les cheveux deliés de sa tresse ondoiante  
 Ne cedent aux flocons de la soye luisante,  
 L'yvoire non fardé de son front blanchissant  
 Surpasse la candeur d'un lis espanissant,  
 Le gentil vermeillon de sa joue liffée  
 Fait honte à la couleur d'une rose pourprée,  
 Le fosselu contour de son menton neigeux  
 Est plus blanc que les montz qui voysinent les cieux,  
 Le corail respirant de sa levre jumelle  
 A plus d'odeur en soy que la douce canelle,

*L'albâtre naturel de son col emperlé  
Est beaucoup plus naïf qu'un marbre elabouré,  
Les coustaux eslevez de sa blanche poiçtrine  
Surpassent en rondeur une boule yvoirine,  
Le nacre precieux de son teint argenté  
Est plus beau mille fois que le fard emprunté;  
Bref nature l'a faite en beauté si parfaite  
Qu'on ne sçauroit trouver une chose mieux faite.  
Je l'admire, je l'aime & par trop envieux,  
Comme le papillon je me brusle à ses yeux.  
Je luy dis mon dessein & toute la journée  
Je l'entretiens du mal qui trouble ma pensée,  
Et qui d'un feu caché martelle mes esprits,  
Depuis que j'ay esté de ses beautex esprits.  
Je luy fais apparoir, par preuve suffisante,  
Qu'un regret soucieux sans cesser me tourmente;  
Par les yeux je luy monstre un signal evident  
Qu'un regret sans cesser me va martirizant;  
Par la pasle couleur de ma face blefmie  
Je lui depeins l'horreur qui saccage ma vie,  
Et par tous les moyens je tasche à raconter  
L'extreme passion qui me fait lamenter.  
Et comme ce malheur ne peut par medecine  
Dechasser le venin de sa rigueur maligne,  
Aiant desjà troublé par sa noire poison  
Le meilleur jugement de ma saine raison,  
Qu'elle seule me peut esmouvoir de liesse,  
Serenant les ennuis de ma dure tristesse,  
Et me faire jouir d'un assureté repos  
Pourveu qu'elle s'arreste à mes piteux propos.*

*Il est vrai que souvent, cauteleuse à merveilles,  
 Au son de mes recits elle clost les aureilles  
 Et feint de n'escouter le discours amoureux  
 Qui provient des assauts d'un tourment douloureux;  
 Si bien qu'elle ne fait ni signe ni semblance  
 De croire que je sois en si grande souffrance.  
 Ains me jette un soufris & se moque de moy,  
 Disant qu'à tant de maux elle n'ajouste foy,  
 Que j'en suis inventeur & que, souz ombre d'elle,  
 Je me suis rendu serf d'une autre damoiselle;  
 Que tout ce que je dis est pure fiction  
 Et que je ne luy porte aucune affection.  
 C'est la façon dont use une fine maistresse  
 Lorsque son serviteur raconte sa tristesse  
 Et s'essaye à monstrier la bruslante douleur,  
 Qui d'un feu violent luy saccage le cœur.  
 Aussi ne faut-il pas qu'à la premiere flamme  
 Elle monstre l'amour qui loge dans son ame,  
 Et qu'elle se declare estre en mesme tourment  
 Et en mesme chaleur que sera son amant;  
 Ains il faut qu'elle feigne et que dissimulée  
 Elle fasse semblant de n'estre poinct blessée,  
 Qu'elle fasse la froide & ne croie à demy  
 Les recitz langoureux que luy fait son ami:  
 Autrement ce seroit, au lieu d'une Porcie,  
 Une pure Laïs qui les hommes convie.  
 Quant à moy j'aime mieux un petit de rigueur  
 Que d'avoir tout à coup une courte douceur.  
 J'aime mieux qu'on me fasse un peu de resistance  
 Que si dans un moment j'avois la jouissance;*

*Car après que j'auray longuement courtisé  
 Celle qui m'a le feu dans le corps attisé,  
 Et que sans dilaier mon amitié non feinte  
 J'auray fait mille vœux d'une larmeuse plainte,  
 Au moins enfin l'espoir qui va guidant mes pas,  
 Venant en son effet, chassera mon trespas  
 Et calmera l'effroy d'une mort languissante,  
 Qui d'un fleau rigoureux maintenant me tourmente;  
 Et d'autant que le mal aura saisi mon cœur,  
 Le geinant tous les jours d'une amere rigueur,  
 D'autant plus le plaisir me sera favorable,  
 Lorsque j'auray le bien d'une nuit agreable.*

## LXIII.

*Amour, pour esprouver ma fidele constance,  
 Et pour sonder de près le mal qui me poursuit,  
 D'un songe controuvé, l'espace d'une nuit,  
 Charma de mes esprits la debile esperance.  
 Il me representa d'une maigre apparence  
 Une vieille edentée, à qui la vie nuit,  
 Une chauve ridée & vefve de deduit,  
 Qui consacre à la mort toute son esperance.  
 Pauvre abusé, dit-il, d'icy à peu de temps  
 Ta dame sera telle, & enfin son printemps  
 Perdra son naturel ainsi que ceste image.  
 Ha, dis-je, je ne veux desister de l'aimer !  
 Le temps peut bien flestrir le blanc de son visage;  
 Mais la vertu qu'elle a ne se peut consommer.*

## LXIV.

*Depuis le temps qu'amoureux j'ay esté,  
 Je n'ay rien fait que perdre ma jeunesse;  
 Je n'ay reçu que peine & que tristesse,  
 Pour le guerdon de ma fidelité.  
 Fleur de vertu, fontaine de beauté,  
 Trop rigoureuse & trop fiere maistresse,  
 Ce n'est qu'à toy que ma plainte s'adresse,  
 Qui n'as regret de me voir tourmenté.  
 C'est, c'est par trop faire de resistance,  
 Sans me donner un peu de recompense  
 Et sans avoir pitié de ton amant.  
 Hé! je voudrois au moins sçavoir mon heure  
 Qu'il conviendra qu'ainsi chetif je meure;  
 Car bien heureux qui meurt en bien aimant!*

## LXV.

*Espie qui voudra, d'une secrette œillade,  
 Mes contours soupçonneux & l'ombre qui me suit,  
 Lorsque je fais donner à l'heure de minuit  
 A celle que je fers la gaye serenade.  
 Je ne delaisseray, pour cil qui me regarde  
 D'un œil trop envieux, de prendre mon deduit;  
 Ains d'autant que je sçay que mon amour luy nuit,  
 J'inciteray tant plus la sonnante brigade.  
 Tant plus je le verray, d'un effort outrageux,  
 Tascher à destourner mes esprits amoureux,  
 J'augmenteray le feu qui grossit mon courage;  
 Et pour le forcener d'un renfrongné despit,  
 Je luy tourmenteray & le cœur & l'esprit,  
 Aigrissant le courroux de sa bouillante rage.*

## LXVI.

*Languissant & perclus & plein de maladie,  
 Je gisois dans mon liât, n'ayant aucun repos ;  
 Mon corps n'estoit rien plus qu'une assemblée d'os,  
 Qu'un fantausme saisi d'une fièvre endormie ;  
 Quand Amour & la Mort, d'une pregnante envie,  
 Discouroient sur mon mal de propos en propos.  
 Amour vouloit chasser le malheur de mes os ;  
 Au contraire la Mort vouloit finir ma vie.  
 Lors Amour luy respond : Helas ! puisque tu veux  
 Que le mortel poison de ton dard venimeux  
 Enyvre tous ses sens d'un sommeilleux breuvage,  
 Je te pri, pour le moins, faire que son esprit  
 Vive avec celuy là de celle qui l'éprit,  
 Luy tourmentant le cœur d'une amoureuse rage.*

## LXVII.

*Chere Venus, escumiere Deesse,  
 Mere d'Amour, ornement de beauté,  
 Si tu as soin d'un pauvre tourmenté,  
 Punis l'aigreur de ma dure maistresse !  
 Celle cruelle, enforcelant sans cesse  
 De mille appasts ma douce nouveauté,  
 Trempe le miel de ma felicité  
 Dans le poison d'une amere tristesse.  
 De ses deux yeux m'ayant blessé le cœur,  
 Elle me laisse une extreme douleur,  
 Qui me poursuit pour toute recompense.  
 Voilà que c'est, après l'avoir servi,  
 Je suis au joug tellement asservi  
 Que je ne puis recevoir jouissance.*



## LXVIII.

*Je ne suis jamais las de vous aimer, Madame,  
 Et ne le seray point durant que je vivray;  
 Mais je suis bien lassé de ce tourment que j'ay,  
 Qui me perce le cœur d'une amoureuse lame.  
 Je ne suis jamais las de sentir dans mon ame  
 Le saint feu d'amitié que premier j'attisay;  
 Mais je suis bien lassé du rigoureux essay  
 Que font en moy le pleur, le soupir & la flamme.  
 Ces traistres assaillans m'ont si bien assiégré  
 Que, sans aucun secours, je demeure empiégé  
 Dans le triste crotton d'une prison obscure.  
 Qui pis est, tous les jours je suis si tourmenté  
 Que, perdant le bonheur de ma félicité,  
 J'esprouve la rigueur d'une grieve torture.*

## LXIX.

*Puisque le charme doux de tes yeux rigoureux  
 Et le mielleux parler d'une bouche fardée  
 Ont abattu le fort de ma douce pensée  
 Feignant sous un refus un espoir doucereux,  
 Puisque le fiel sacré d'un regard chaleureux  
 Et l'appast enchanteur d'une langue rusée  
 Ont rendu mon esprit & mon âme abusée  
 Promettant d'accomplir mon desir amoureux;  
 Hélas! je suis perdu; car ma dure maistresse  
 Ayant pris en ses retz ma facile jeunesse  
 Par le trompeur semblant de la langue & des yeux,  
 Elle ne cherche plus obstinée & rebelle  
 Qu'à me voir bourreler d'une façon cruelle  
 Par l'espineux effort d'un mal contagieux.*

## LXX.

*Par le piteux envoi des larmes & des pleurs  
 Que j'ay fait ruiſſeler ſouvent deſſus ma face,  
 J'ay taſché d'apaiser voſtre rude menace,  
 Penſant que vous donriez relasche à mes douleurs;  
 Mais feignant moderer l'effort de vos rigueurs,  
 Vous avez horriblé voſtre mignarde grace  
 Tellement qu'aujourd'huy, pour choſe que je face,  
 Je ne puis echapper l'arreſt de vos fureurs.  
 Mais depuis que l'horreur de mon teint palliſſant  
 Ne peut pas adoucir voſtre fleau puniſſant,  
 Ainçois que vous jetez mes ſouſpirs en arriere,  
 Au moins, en imitant la couſtume des Dieux,  
 Flechiſſez voſtre orgueil par mon humble priere,  
 Et ne me pourchaſſez d'un cœur malicieux.*

## LXXI.

*J'accompare au bois ſec ma nature & mon aage,  
 Qui bruſle au premier feu qui le vient attifer;  
 Car au premier regard qu'il vous plaiſt m'adreſſer,  
 Je ſens diminuer ma force & mon courage.  
 Les ſoleils eſclairans de voſtre beau viſage,  
 Qui font tant de rayons de leur flamme elancer,  
 Me peuvent tellement la poiçtrine embraser,  
 Que mon cœur ſe conſomme eſpoinçonné de rage.  
 Mais las! puisque je ſens une telle chaleur,  
 Pourrois-je point trouver une douce froideur,  
 Veu qu'un contraire peut guerir par ſon contraire.  
 Maiſtreſſe, pour le moins ayez de moy pitié;  
 Refroidiſſez le chaut d'un ſeul trait de pitié,  
 Et vous verrez mon mal de mon corps ſe diſtraire.*

## LXXII.

*Du brandon de tes yeux eschauffe-moy le cœur,  
 M'exposant aux chaleurs d'une amoureuse flamme;  
 Du poli de ton front engrave dans mon ame  
 Le tourment impiteux, la peine & la douleur;  
 De l'arc de tes sourcils lune-moy ce malheur,  
 Qui cruel tout le corps me bourrelle & m'entame;  
 Du fiel de ton parler fais-moy crier alarme,  
 Me dardant un propos d'une fieleuse aigreur;  
 Et bref de tes cheveux & tresses ondoyantes,  
 Qui sont en mille plis de çà de là flottantes,  
 Engarrotte mes bras dans ta noire prison;  
 Si ne pourras-tu point, ma felonne guerriere,  
 Esteindre la chaleur de la flamme premiere,  
 Qui deffouç ta beauté captiva ma raison.*

## LXXIII.

*Le tonnerre pressé d'un brusque tremblement  
 N'eslance pas tousjours sa roideur enflammée;  
 Le navire, sautant sur la mer agitée,  
 N'est tousjours engouffré par le flot ondoyant;  
 Les autans forcenez d'un rude esbranlement  
 N'entremeslent tousjours leur force courroucée;  
 L'hivernale blancheur de la neige glacée  
 Sur les pins eslevez ne va tousjours roulant.  
 Ainsi je ne crois point que l'aigreur soucieuse,  
 Qui seme dans mon cœur une humeur douloureuse,  
 Persevere tousjours à geiner mes esprits.  
 Un temps viendra bientôt qui, vuide de misere,  
 Serenant les efforts de ma tristesse amere,  
 Apaisera l'horreur du mal qui m'a surpris.*

## LXXIV.

*Lucrece, je ne puis d'un œil sec t'exhorter,  
Contemplant la saison de ta verte jeunesse,  
A déchasser bien loin la grossiere rudesse,  
Qui dilaie le bien qui te peut contenter.*

*Helas! ceste beauté, qui me fait contrister  
A cause d'un amour qui chaudement me presse,  
Avant qu'il soit longtemps perdra sa gentillesse  
Et tu ne feras plus si non que lamenter.*

*Maintenant que tu as & la joue lissée,  
Et le teint ressemblant à cil d'une poupée,  
Tu penses que tousjours doit durer ta vigueur;  
Mais tu feras déçue & enfin, soucieuse  
D'avoir perdu le temps sans aucun serviteur,  
Tu plaindras à bon droit ta vie malheureuse.*

## LXXV.

*Après avoir longtemps couvé dedans mon cœur  
Les poignans esguillons d'une amoureuse rage,  
Je despitois mon mal d'un forcené courage,  
Desesperant mes sens d'avoir jamais bonheur,  
Quand Amour, me voyant pressé d'un tel malheur,  
Pour m'estre rendu serf d'une dame volage,  
Me dit tout aussitost: Je veux que mon ravage  
Flechisse les efforts de sa dure rigueur!*

*Helas! dis-je aussi-tost, que ta fleche meurtriere  
Ne tasche à la blesser; car elle m'est si fiere  
Qu'elle feroit rempart de mon cœur chaleureux;  
De façon que pensant me delivrer de peine,  
Et d'adoucir le fiel des horreurs de ma geine,  
Tu me ferois le but d'un fleau plus rigoureux.*

## A Gabriel de Lers

L'un de ses plus grands amis

### Discours II.

*De Lers, mon grand ami, je te veux advertir  
Des efforts douloureux de mon aigre martir,  
Martir, dis-je, d'autant qu'une extreme furie  
Bourrelle incessamment le soustien de ma vie,  
Et me fait endurer, chetif & soucieux,  
La bouillante fureur d'un mal contagieux;  
Qui furetant mes os d'une façon cruelle  
Peu à peu tous les jours defeiche ma moëlle.  
Helas ! si tu sçavois l'horreur de mon tourment  
Et l'extreme douleur qui me va poursuivant,  
Triste, jetant sur moy ton regard amiable  
Tu dirois à bon droit que je suis miserable.  
Jamais, ni quand Phœbus pour commencer son cours  
Rameine de la mer son astre enfante-jours,  
Ny quand ayant parfait sa course & sa carriere  
Il desrobe à nos yeux sa clarté journaliere,  
Je ne suis en repos ; tousjours une chaleur,  
S'estant campée au fond du centre de mon cœur,  
Me geine, me poursuit, m'eschauffe & me cendroie,  
Tout ainsi que les monts qu'un tonnerre foudroye,  
Je suis tousjours en dueil &, sans aucun plaisir,  
Je me pais seulement d'un amoureux desir,  
Qui, comme un papillon m'expose à la chandelle.  
Bien qu'il soit assure de ma peine immortelle,  
Si je veux tant soit peu, d'un parler doucereux,*

*Tascher à resjouir mon esprit amoureux  
Et derompre l'essay de ma dure tristesse,  
Par les allechemens d'une douce allegresse.  
Auffitost j'entrefens dans mon entendement  
Les assauts clandestins d'un rude esclancement,  
Qui, jaloux de mon bien, represente en idée  
Un divers mouvement qui trouble ma pensée,  
Et m'engendre un souhait qui, comme desfireux  
De me ranger au rang des amans bien heureux,  
Par ses enchantemens me rend si detestable  
Que je suis fait le but d'un malheur incroyable.  
Si je veux, par l'effort d'un jeu labourieux,  
Dechasser le souci qui me fille les yeux,  
Ou par le doux essai d'un plaisant exercice  
Apaiser de mon mal l'indontable malice;  
Cuidant que tout le fiel qui gist dedans mon cœur,  
Deracinant sa tige & sa dure vigueur,  
Passe de pore en pore & fasse sa sortie  
Pour bienheurer au moins le reste de ma vie;  
Au mesme instant je voy, comme par vision,  
Un escadron de maux dont la confusion  
Entre si roidement au fond de ma poitrine,  
Qu'à grand peine je puis lamenter ma ruine  
Et sortir un propos de mon triste palais,  
Pour dire que je suis plus navré que jamais;  
Car ce nouveau tourment d'un tel poinçon me presse  
Que ma langueur demeure atteinte de foiblesse,  
Et ne peut prononcer un mot tant seulement,  
Que par l'emotion d'un confus tremblement,  
Qui, depourveu de voix, n'a pas la suffisance*

*De donner d'un tel mal aux humains cognoissance.  
Si je veux quelquefois, racontant mes douleurs,  
Espandre sur ma face un grand ruisseau de pleurs,  
Ou par le soufflement d'une humeur souspirante  
Exciter la rigueur de ma dure tourmente;  
Pensant par ce moien que la moiteur de l'eau,  
Que je fais distiller le long de mon cerveau,  
Esteindra la chaleur de la bruslante flamme  
Qui d'un feu violent martirize mon ame,  
Et que mes longs souspirs conduiront avec soy  
La fievreuse douleur qui me tient en esmoy,  
Et qui par les effets d'un surprenant ravage  
Chasse le naturel de mon tendre courage;  
Incontinent je sens une plus grande ardeur,  
Qui tasche à consommer la force de mon cœur,  
Et fine, cognoissant ma rusée cautelle,  
Me pince plus avant d'une façon cruelle.  
Si je desire enfin, pour experimenter  
Ma douce guerison, de morne m'absenter  
De mes plus grans amis & , plein d'inquietude,  
M'enfermer au profond de ma secrette estude,  
Et que là, feuilletant ou un livre d'amours  
Ou un livre rempli d'un fantasque discours,  
Ou que donnant le vol à ma triste pensée  
Un monceau de pourtraitz je figure en idée,  
Et fasse, soucieux du mal qui m'a surpris,  
Par mille divers lieux voiaeger mes espritz,  
Estimant que mes sens, dont je prens nourriture,  
Occupez au labour d'une telle lecture  
Ou à tant de pensers, oublieront le tourment*

Qui va de jour en jour ma vie defechant ;  
 Auffitost les effortz d'une ire insupportable,  
 Dechassant tout à coup ma joye delectable,  
 Rengregent ma douleur d'un feu si chaleureux  
 Qu'à grand'peine je puis, d'un soufpir languoureux,  
 Pleindre la cruauté de la dure souffrance  
 Qui trahit de mon cœur la gentille esperance ;  
 Voire je ne sçaurois, esmeu de troublement,  
 De mon souffle perdu r'avoir le mouvement.  
 Voilà comme je suis, pour chose que je fasse,  
 Defastré des malheurs d'une rude disgrâce.  
 On dit que plusieurs sont atteints de desespoir  
 Dans les antres obscurs de l'infernal manoir ;  
 L'un, pour avoir ravi d'une main larronneffe  
 Du ciel toujours luisant la flamme charmeresse ;  
 L'un pour avoir tafché, d'un vouloir deshonté,  
 De forcer de Junon la dive chasteté,  
 Et enfin pour avoir, d'une impudique rage,  
 Contenté ses desirs sur une feinte image,  
 Que Jupin avoit fait, pour experimenter  
 Les maux que ce galand effaioit d'attenter ;  
 L'autre pour avoir eu la poitrine si dure  
 Que d'avoir entrepris, envers sa geniture,  
 Un acte de cruel &, d'un bras furieux,  
 Detranché son enfant, pour presenter aux Dieux.  
 Si bien que pour l'aigreur de leur faute execrable,  
 Ils souffrent les horreurs d'une peine incroyable :  
 L'un comme languissant sur un roc attaché,  
 Par un bec ravissant a le cœur arraché,  
 Qui renaiſt toutesfois & qui prend nourriture



*Afin que sans cesser il serve de pasture.  
L'un tourné, châtié d'un tourment bien cruel,  
Sur la roue estendu d'un cours perpetuel  
Et nonobstant les vœux de sa triste priere,  
Endure la rigueur d'une geine meurtriere ;  
L'autre, mourant de soif auprès d'un clair ruisseau,  
Avec tous ses effortz ne peut gouster de l'eau,  
Et jaçoit qu'il soit mis où la liqueur abonde,  
Si est-ce qu'il ne peut humer une seule onde.  
Voilà comme ilz sont faitz, par divers chatimens,  
Le miserable but d'un monde de tourmens.  
Mais encor ce n'est rien ; ce n'est qu'une lieffe  
Ou bien un doux plaisir au prix de ma tristesse.  
Car soit jour ou soit nuit, j'endure une poison  
Qui meurtrissant mon cœur me prive de raison,  
Et comble tellement mon âme de misere,  
Que je sens l'esguillon d'une rigueur amere,  
Qui ravage ma chair & qui ronge mes os,  
Sans que j'aye jamais un desiré repos.  
Qui pis est, si ceux là languissent en souffrance,  
C'est pour punition qu'ils ont de leur offense  
Et du péché commis par le lasche vouloir,  
Qui les a devoiés bien loin de leur devoir.  
Mais quant à moy, je n'ay la tache d'aucun vice,  
Pour estre massacré d'un si cruel supplice,  
Et si je suis ainsi durement tourmenté,  
C'est, de Lers, mon ami, sans l'avoir merité ;  
Si non que, pour aimer les beaux yeux d'une dame,  
Je doive estre puny comme digne de blasme.*

## LXXVI.

*Antres mouffuz, cavernes ombrageufes,  
 Prez arroufés, verdiffans arbriffeaux,  
 Tertres boffus & vous, petits ruiiffeaux,  
 Qui conduifez vos fontaines pleureufes,  
 Bois montagneux, collines fructueufes,  
 Pins eslevez en fourcilleux rameaux,  
 Couftaux vineux qui faites à monceaux  
 Croifire le fruit des vignes raifineufes;  
 Puisque je fuis en ce fort miferable,  
 Que je ne puis, par ma voix lamentable,  
 D'une maifireffe adoucir les rigueurs;  
 Antres, prez, bois, cavernes & fontaines,  
 Pins, arbriffeaux, couftaux, tertres & plaines  
 Et vous, ruiiffeaux, dites luy mes douleurs.*

## LXXVII.

*Deux ans font jà paffez qu'à tort, comme je penfe,  
 (Si l'efclave fe doit de foy rendre innocent)  
 Que d'un fleau rigoureux vous m'allez puniffant,  
 Me faifant le fubjeâ d'une dure fuffrance.  
 Vous m'avez enchainé, fous ombre d'efperance,  
 Dans vos obscurs crottons, où le dard meurtriffant  
 Se va contre mon cœur tous les jours aigriffant,  
 Sans cognoifire ma faute ou bien mon innocence.  
 Quand par le jugement du propre fenateur,  
 On a mis en prifon quelque homme malfaiteur,  
 On le punit après felon fon demerite.  
 Ainfi fi vous voiez qu'eftant emprifonné  
 Je doive efire puni d'un fupplice ordonné,  
 Puniffez mon deliâ felon que je merite.*

## LXXVIII.

Lorsqu'un vent orageux, d'un sifflet irrité,  
 A chassé du soleil la clarté radieuse,  
 Et que de tous costez la voute lumineuse  
 S'entourne d'un manteau couvert d'obscurité;  
 L'air, delaiissant le beau de sa serenité,  
 S'offusque des brouillardz d'une humeur nebuleuse,  
 Et après il consomme en moiteur pluvieuse  
 La gelée froideur de son humidité.  
 Ainsi mon cœur, esmeu d'une humeur souspirante,  
 Qui chasse loin de luy la joye blandissante,  
 Et pressé d'un monceau de souspirs odieux,  
 Est contraint de changer, quoyqu'il n'en ait envie,  
 Le noiratre poison de sa melancolie,  
 En l'eau qui tous les jours distille de mes yeux.

## LXXIX.

Mon esprit, c'est assez, d'un estomac pantois,  
 Lamenté les aigreurs d'une revesche Dame;  
 C'est assez arrousé la chaleur de ta flamme,  
 Souspirant à longs traitz d'une plaintive voix.  
 Les oiseaux passagers qui sont parmi les bois,  
 Sentans dedans le creux du profond de leur ame  
 Les scintillans flambeaux de la Cipride lame,  
 Lamentent, mais en vain, leurs amours plusieurs fois.  
 Toutefois s'estant plaincts & du bec & des aisles,  
 Sans avoir peu gagner le cœur de leurs femelles,  
 Ilz font voile autre part, esperans d'avoir mieux.  
 Ainsi, veu que tu as decouvert ta tristesse  
 Sans pouvoir serener ta superbe mairesse,  
 Sur une autre beauté jette tes tristes yeux.

## LXXX.

*Madame, ce seroit une chose bien dure,  
 Un fait par trop cruel & qu'on n'eust pas pensé  
 Si vostre serviteur n'estoit recompensé  
 Du tourment que pour vous tous les jours il endure.  
 Vous m'avez fait souffrir une mordante injure  
 M'ayant par vos propos fierement amorcé,  
 Vous m'avez jusqu'au cœur rudement offensé  
 Sous ombre d'une belle & douce couverture.  
 Le soldat bataillant pour se rendre vainqueur  
 Et pour servir son Roy, son Prince, son Seigneur,  
 Est guerdonné des maux qu'il reçoit à la guerre.  
 Doncques vous aiant fait cest acte genereux  
 Que d'avoir enduré le combat amoureux,  
 Ne permettez qu'un feu me consume sur terre.*

## LXXXI.

*S'il ne te chaut de mon mal qui s'empire,  
 S'il ne te chaut des tourmens de mon cœur,  
 Si tu ne vois ma peine & ma douleur  
 D'un si bon œil que chetif je desire;  
 S'il ne te chaut de mon aigre martyre,  
 Si tu ne veux esteindre la chaleur  
 Qui me destient jour & nuit en douleur,  
 Par le retard du bonheur où j'aspire;  
 Si la maigreur de mon pâle visage  
 Ne peut flechir ton obstiné courage,  
 Cela predict que j'auray jouissance.  
 Le flus qui dit la capsade fait suivre;  
 La mer qui rit la tourmente nous livre;  
 Doncques tu m'es une bonne esperance.*

## LXXXII.

*Un faux espoir, dont mon esprit se paist  
 Et qui mon cœur tout le jour enforcele,  
 Pour maints appastz où le poison se cele,  
 Et toutefois qui ne prend point d'effait ;  
 Un doux parler qui m'engendre un souhait,  
 Un chant semblable à cil d'une pucelle,  
 Une beauté de jour en jour plus belle,  
 Font que mon mal à toute heure renaiſt.  
 O vains regards ! ô menteuse promesse !  
 O traitres yeux ! ô bouche tromperesse,  
 Qui me guidez au danger où je suis !  
 Amour, est-ce le fruit & recompense  
 Que tu promet & que, pour souvenance,  
 Tu as escrit au sommet de ton huis ?*

## LXXXIII.

*Muse, c'est trop tenté de vouloir entreprendre,  
 Par des vers blandiffans, de me rendre veinqueur,  
 Si ces doux escrivains, qui portoient dans le cœur  
 Mesme flambeau que moy, n'ont peu se faire entendre.  
 C'est par trop hazardé, puisqu'une rigueur tendre  
 Par les vers du Tuscan n'a perdu sa vigueur,  
 Puisque la docte voix du Terpandre sonneur  
 N'a peu flechir l'orgueil d'une fiere Cassandre.  
 Quoy ! penses-tu d'avoir le stile plus disert,  
 Et l'esprit plus accort, plus docte & plus expert  
 A charmer la rigueur d'une dure maistresse ?  
 Cesse donc d'entonner le los de sa beauté,  
 En pensant adoucir son aspre cruauté ;  
 Car enfin je n'aurois que peine & que tristesse.*

## LXXXIV.

*Mais qui eust jamais dit (ô destin malheureux !)*  
*Que je fusse asservi souz les loix d'une dame ?*  
*Je vivois bien joyeux sans crainte de la flamme*  
*Qui me brusle le cœur de son feu chaleureux.*  
*Je ne pensois jamais qu'un nain malicieux*  
*Me vint interesser de sa poignante lame ;*  
*Mais ores que ses traitz sont assis dans mon ame,*  
*Il faut que je me range au rang des amoureux.*  
*Ha ! que l'homme est maudit, que l'homme est miserable,*  
*Qui se rend comme serf d'un Dieu si detestable,*  
*Qui ne poursuit rien plus que nostre detrimant !*  
*Et sot celuy lequel, en sa verte jeunesse,*  
*S'esclave sous le joug d'une fiere maistresse,*  
*Pour esprouver l'aigreur d'un horrible tourment !*

## LXXXV.

*Non ! ce n'est pas un Dieu, qui darde dans mon cœur*  
*Les poignans esguillons d'une vive estincelle !*  
*Un Dieu ne darde pas d'une façon cruelle*  
*Les effortz perilleux d'une telle rigueur.*  
*Ce n'est pas un mortel ; un mortel dans le cœur*  
*Ne couve pas l'horreur d'une telle querelle ;*  
*Un mortel n'esmeut pas une peine immortelle*  
*Dans le corps d'un humain pour se rendre vainqueur.*  
*Ce n'est pas un Demon ; car de telle maniere*  
*Il ne darde en nos cœurs une fleche meurtriere,*  
*Et n'arme contre nous son esprit nebuleux.*  
*Qu'est-ce donc ? Un tyran plein d'une ire felonne,*  
*Issu des flans affreux d'une fiere lionne,*  
*Qui forcene mes sens d'un carquois outrageux.*

## LXXXVI.

*De Lers, conseille-moy (ainsi de ta Claudine  
 Puisses-tu recevoir le plaisir gracieux),  
 Quel remede donrai-je au malheur odieux,  
 Qui m'a fait dans le cœur une playe divine?  
 Helas ! à tous momens je sens en ma poitrine  
 Les assaux blandissans d'un nain malitieux,  
 Lequel, s'estant monstré de moy bien envieux,  
 S'est bandé contre moy pour me mettre en ruine.  
 Dis moy, que dois-je faire ? ou si je dois fleschir,  
 Ou par un humble vœu tascher à l'adoucir,  
 Pensant que la pitié mollisse son courage ?  
 Non ! je t'entens, de Lers, il vaut mieux resister  
 A ces dardz acerez, que se precipiter  
 Dans le fascheux detroit d'une amoureuse rage.*

## LXXXVII.

*Madame, demain c'est la devote journée  
 En laquelle chacun reçoit son createur,  
 Aiant auparavant, & de bouche & de cœur,  
 Purgé de tous delictz sa secreete pensée.  
 Or il faut, comme estant de la troupe sacrée  
 De ceux qui vont chassant du péché le malheur,  
 Que vous vous confessiez de l'extreme rigueur  
 Dont vous avez matté ma pauvre âme insensée.  
 Et après avoir fait vostre devotion,  
 Par le decelement d'une confession,  
 Disant que vous m'avez esté tousjours rebelle,  
 Il faudra protester, d'un parler penitent,  
 De ne me tenir plus en peine & en tourment,  
 Et de ne m'estre plus si dure & si cruelle.*

## LXXXVIII.

*Depuis que vous avez d'une legereté  
 Amoindri la chaleur de ma bruslante flamme,  
 Logeant au plus profond du centre de vostre ame  
 Un jaloux envieux de ma felicité ;  
 Depuis que vous avez mon amour dejetté,  
 Estouffant les rayons de l'ardeur qui m'entame,  
 Pour faire qu'un nouveau jouisse de la palme  
 Que j'avois de longtems à bon droit merité,  
 Je ne veux exciter vostre fiere excellence  
 A juger de soy mesme & de son inconstance,  
 Et à me rallier aux soucis amoureux ;  
 Sans rien plus je demande à ce fils de Ciprine,  
 Qu'il vous fasse sentir un tourment douloureux,  
 Par le jaloux esmoy d'une playe divine.*

## LXXXIX.

*Hé, petit Archerot, qu'à bon droit l'assemblée  
 Des plaisirs amoureux deteste ton pouvoir,  
 Et l'amere poison que tu fais recevoir  
 A leurs cœurs enchantez d'une charmeuse idée !  
 Qui te pourroit louer, veu l'aigreur obstinée  
 Qui sequestre nos sens loin de nostre vouloir,  
 Quand d'un trait amoureux tu nous fais apparoir  
 Le rigoureux essay d'une ire infortunée ?  
 Celuy-là qui s'est veu, d'un mot injurieux,  
 Outrager mille fois par quelque audacieux,  
 S'il n'en a sa raison, n'est-ce pas une beste ?  
 Ainsi serions nous pas des gens effeminés,  
 Si, sentant tant de maux que tu nous as donnés,  
 Nous n'avions en horreur ta meurtriere tempeste ?*



## XC.

*Tant plus je veux courir, plus je vay lentement ;  
 Tant plus je prens repos, tant plus je suis en peine ;  
 Tant plus je m'affranchis, ma prison est certaine ;  
 Et tant plus je me tais, plus je vay lamentant.*  
*Tant plus je suis armé, plus on me va frappant ;  
 Tant plus j'ay de plaisirs, plus la douleur me geine ;  
 Tant plus je prens d'espoir, mon esperance est vaine ;  
 Et tant plus j'ay de mal, moins je vay resistant.*  
*Tant plus la mort me suit, tant plus dure ma vie ;  
 Tant plus j'ay de santé, plus j'ay de maladie ;  
 Et plus je suis blessé, moins ma playe se voit.*  
*Tant plus je vay fuyant, tant plus je m'emprisonne ;  
 Tant plus d'erreur je voy, moins au bien je m'adonne ;  
 Et plus je suis au feu, plus j'esprouve de froid.*

---

## Elegie.

*Madame, vous sçavez que la cause premiere  
 Qui rendit de l'Amour mon ame prisonniere  
 Et qui charma mes sens d'un appast doucereux,  
 Pour rendre à la parfin mon esprit amoureux  
 Et faire que mon cœur, transpercé d'une lame,  
 Recelast tous les jours une bruslante flamme,  
 Laquelle flamboyant monstraft par le dehors  
 Les tesmoins du malheur qui voisine mon corps ;  
 Ce fut vous qui, d'un œil faussement amiable,  
 Me decevant, hélas ! chetif & miserable,*

*Et d'un sucré propos appastant mes esprits,  
Me rendistes bien-toft de voz beautez espris,  
Prinstes en voz liens ma facile jeunesse,  
Vous fistes adorer ainsi qu'une Deesse,  
Saccageastes mes sens & de mon pauvre cœur  
Ternistes tout à coup la force & la vigueur.  
Or me voyant ainsi, pour l'amour d'une belle,  
Esmeu des deslerons d'une flamme nouvelle,  
Je m'estimois heureux & benissois le jour  
Que vous aviez daigné recevoir mon amour ;  
Je faisois mille vœux, si bien qu'une esperance  
Me fit ranger soudain sous vostre obéissance,  
Me fit estre amoureux, & fit qu'autre beauté  
Ne sceut onc attirer ma douce nouveauté ;  
Car seule vous aviez appasté ma jeunesse  
Et seul je vous nommois ma mie & ma maistresse ;  
Seule vous m'aviez eu pour vostre serviteur  
Et seul j'estois aimé & de bouche & de cœur.  
Au moins je le pensois ; mais vostre feinte harangue  
Me promettoit le faux d'une trompeuse langue,  
Et ne taschoit rien plus qu'à me rendre abusé  
Par les enchantemens d'un parler desguisé.  
Depuis, je vous ay fait un assure service,  
Vous faisant tous les jours de mon cœur sacrifice,  
Adorant vos beaux yeux & ceste deité  
Qui loge proprement dessus vostre beauté,  
Admirant vostre teint & vostre belle face  
Et les mignards attraitz de vostre bonne grace,  
Celebrant vostre nom & ne tenant propos  
Que de vous seulement pour me mettre en repos.*

*Car, où plus j'y pensois, je prenois cognoissance  
Que seule vous estiez de mon bien l'assurance,  
Que seule vous estiez la joie & le support  
Dont j'esperois avoir quelque bon reconfort.  
Cependant vous sçavez qu'une melancolie  
Venoit à tous momens desesperer ma vie;  
Car au moindre regard que vous m'aviez donné,  
Je pensois de me voir de vous abandonné,  
Sans espoir de jamais avoir l'heure opportune  
De pouvoir eschapper une telle infortune,  
Sans espoir que jamais d'un bonheur gratieux  
Vous vinssiez serener le courroux de vos yeux.  
Je doutois si j'estois en vostre bonne grace,  
Pensant que le desdain mutinaist vostre face,  
Et pensois fermement que vostre bel esprit  
Se fust chargé soudain d'un coléré despit,  
Si bien que dans mon cœur une timide crainte  
Demeuroit pour le moins une semaine empreinte  
Et sentoit sur mon front un espineux soucy  
Qui faisoit que j'estois à toute heure transy.  
Estant en cest estat par une obéissance,  
Je taschois devant vous à purger mon offense,  
Je verfois mille pleurs &, demy languissant,  
Je pleignoïis le bonheur qui m'alloit delaisant,  
Je regrettois mon mal, &, d'un morne visage,  
Je monstrois la douleur de mon triste servage.  
Et pour faire apparoir que ma simplicité  
Ne vous pouvoit avoir justement irrité,  
Je decelois ma foy & declairois l'envie  
Que j'avois d'obeir tout le temps de ma vie.*

*Et ne desirois rien, pour mes avancemens,  
Si non d'estre honoré de voz commandemens,  
De façon qu'aujustost, esmeue de liesse,  
Vous chassiez loin de vous vostre feinte rudesse;  
Vous vous resjouissiez de mon affection  
Et preniez de mon mal quelque compassion.  
Voilà comme j'estois, tantost hors d'esperance  
Et tantost esjouy de vostre connoissance.  
Toutefois, nonobstant ceste sainte amitié,  
Que vous feigniez avoir, comme estant ma moitié,  
Et comme estant atteinte au profond de vostre ame,  
Des brandons chaleureux d'une puissante flamme,  
Je cognois maintenant que, sous un beau parler,  
Vous ne taschiez rien plus que de dissimuler.  
Je voy que le subject de vostre fantasia,  
N'estoit si non qu'un fard & qu'une hypocrisie,  
Qu'un frauduleux semblant qui s'estoit appresté  
Pour triompher de moy & de ma liberté.  
Car, desdaignant l'amour que j'avois admirable,  
Vous m'avez delaiissé d'une façon muable,  
Vous avez revoqué, pleine de fiction,  
La memoire de moy, de vostre affection,  
Et contre le penser que je ne pouvois croire,  
Vous avez abaissé le bonheur de ma gloire;  
Affin qu'un concurrent, jaloux & envieux,  
Entretinst ses amours sous l'astre de vos yeux,  
Et jouist de l'amour qui m'estoit preparée,  
Quand de vostre beauté j'avois l'ame embrasée.  
Or jacoit que l'effort de ce triste malheur  
D'un tourment outrageux espouvante mon cœur,*

*Je ne veux accuser ceste caute malice,  
Qui vous a fait user envers moy d'injustice;  
Je ne veux descouvrir ceste legereté  
Qui m'a si promptement de mon bien dejetté,  
Declarant qu'à grand tort ma fidele constance  
A receu de voz yeux une meconnoissance;  
Car vostre peché propre est assez suffisant  
De rendre vostre cœur à la fin languissant,  
Et de troubler le miel d'une douce lieffe  
Au poison soucieux d'une amere tristesse.  
Seulement je m'adresse à ce Dieu Ciprien,  
Qui couve dans nos cœurs un flambeau Delien,  
Qui se fait adorer & se fait recognoistre  
Des pensers amoureux le seigneur & le maistre,  
Qui domine chacun & qui fait que les rois  
Obeissent au son de sa puissante voix,  
Qui roidit contre nous sa meurtriere sajette,  
Pour triompher enfin d'une heureuse conquête,  
Et qui prend cause en main pour un pauvre amoureux,  
Lorsqu'il a dans son cœur un tourment douloureux.  
Qu'il luy plaise punir vostre obstiné courage  
Par le jaloux souci d'une espineuse rage,  
Faisant que celui là, lequel est arresté  
Pour servir aujourd'huy vostre fiere beauté,  
Et qui, bruslant du feu d'une amoureuse flamme,  
Porte de voz beaux yeux le pourtrait dans son âme,  
Oublie tout à coup toute son amitié  
Par le prompt mouvement de quelque inimitié,  
Appaste vos esprits d'une çaute finesse,  
Cependant qu'il sera seur d'une autre maistresse.*

*Enforcele vos sens d'un parjure difours  
 Et nonobstant qu'il soit inconstant en amours,  
 Abuse vos esprits & d'une heureuse gloire,  
 Triomphe enfin de vous & de vostre victoire,  
 Afin que vous sentiez la mesme passion  
 Que j'ai eu du despart de vostre affection,  
 Et que vous receviez une peine nouvelle,  
 Pour ne m'avoir aimé d'une amour mutuelle.*

---

## Ode I.

*De Lers, veux-tu sçavoir ma vie,  
 Et comme je vis en repos?  
 Une triste melancolie  
 Me vient troubler à tout propos.  
 Je suis chetif & langoureux  
 Depuis que je suis amoureux.*

*Un petit Archerot sans cesse  
 Me vient troubler de toutes pars  
 Et d'un arc luné de rudesse  
 Il tire un million de dars:  
 J'ay une playe dans le cœur  
 Qui me cause mainte douleur.*

*Auffitost que, moite de l'onde,  
 L'Aurore aux cheveux safranés,  
 Nous a montré sa tresse blonde,  
 Sortant de cheæ les Basanés,*

*Et que desjà le clair soleil  
Monstre son visage vermeil,*

*Je pense avoir perdu ma peine  
Et tout le mal qui me poursuit;  
Mais je sens une horrible geine,  
Qui dresse un assaut qui me nuit.  
De tout le jour je n'ay plaisir,  
S'il ne vient de mon desplaisir.*

*Auffitost aussi que la Lune  
Commence à faire son devoir  
De semer parmi la nuit brune  
Ses feux qu'elle fait apparoir,  
Et qu'on ne voit au ciel vouté  
Que des estoiles la clarté,*

*Je pense au moins qu'une lieffe  
Mes esprits viendra contenter;  
Mais auffitost une tristesse  
Derechef me faut lamenter:  
Bref, de Lers, la nuit & le jour,  
Le dueil fait en moy son sejour.*

---

Ode II.

*Mairesse, si tu ne veux  
Que d'un flambeau chaleureux  
Amour brusle ta poitrine,  
Au moins regarde comment*

*Le temps leger va courant  
Te tramant une ruine.*

*Helas! depuis qu'une erreur  
S'est campée dans ton cœur,  
Te charmant de sa finesse;  
Jamais tu n'as eu vouloir  
De ce doux bien recevoir,  
Que desire ta jeunesse.*

*Ains, pleine de cruauté,  
Laiissant perdre ta beauté  
Comme une fleur fanissante,  
Resistant à nos amours,  
Tu as aimé mieux tousjours  
Vivre comme languissante.*

*Car ayant fillé tes yeux,  
Tu pensois que tout ton mieux  
Gisoit en la continence,  
Et qu'il valoit mieux mourir  
Que de jouir d'un plaisir  
Qui donne après doléance.*

*Mais tu verras à la fin  
Comme ce cruel destin  
T'aura trompé decevable,  
Et comme, par ses appastz,  
Il t'aura mis dans les las  
D'une vie miserable.*



*Alors par maints grands souspirs  
Tu maudiras les desirs  
Qui t'auront mis en souffrance  
Et qui trahissant ton cœur  
Auront deceu le meilleur  
De toute ton esperance.*

*Alors, vieille & sans deduit,  
Veillant jusques à minuit  
La quenouille à la ceinture,  
Tu diras: Que j'avois d'heur,  
Quand j'avois un serviteur  
M'aimant d'une amitié pure!*

*Ha! je devois bien user,  
Sans jeune ainsi m'abuser,  
Des fruits d'une douce attente!  
Maintenant je voudrois bien  
Pouvoir jouir d'un tel bien;  
Mais aucun ne se presente.*

*Mais ce ne sera plus temps,  
Car alors le passetemps  
Ne te sera pas propice;  
Ains plusloft foible de reins  
Un bâton entre tes mains  
De peur que ton pied ne glisse.*

*La beauté semble à la fleur,  
Qui ne demoure en vigueur*

*Que du jour à la serée ;  
Ainsi fresle elle se perd  
Et puis triste a le dessert  
D'une laideur renfrognée.*

*Donc puisq'un lustre vermeil  
Campé près de ton bel œil  
Dessus ta face se jouë,  
Et qu'un taint resplandissant  
En rose s'espanissant  
Colore ta belle jouë,*

*Ne laisse couler les jours,  
Qui sont propres aux amours,  
D'un troublement agitée ;  
Ains contente ton desir  
Afin qu'un dur repentir  
Ne saisisse ta pensée.*

---

## XCI.

*Fleuve ondoiant, je te puis egaler  
 A mes deux yeux vrais tesmoins de ma peine.  
 Ta source on voit se reduire en fontaine,  
 Et de mes yeux la liqueur distiller.  
 Je voy d'un roc ton eau claire couler,  
 Qui sans cesser de peu à peu se traine  
 Dans ton canal; & moy de veine en veine  
 Je sens glisser un tourment doux-amer.  
 Lorsque le ciel ses ecluses ouvrant  
 Va sur la terre une pluie semant  
 Hors ton detroit tu cours par la campagne;  
 Et moy, pour faire apparoir mes douleurs,  
 Mon teint je baigne en un ruisseau de pleurs  
 Esmeu des fleaux du dueil qui m'accompagne.*

## XCII.

*Mon cœur, mon doux souci, mon tout, ma jalousie,  
 Mon espoir, mon soulas mon doux esbatement,  
 Mon desir, mon soutien, & mon allegement,  
 Mon bonheur, ma pitié, ma grâce & mon envie;  
 Ma maistresse, ma foy, mon bien, ma courtoisie,  
 Mon amour, mon secours & mon allechement;  
 Ma maistresse, ma foy, mon vœu, mon truchement,  
 Ma joye, mon plaisir, ma liberté ravie,  
 Vous estes mon tourment, ma peine, ma douleur,  
 Ma geine, ma prison, mon lien, ma rigueur,  
 Mon mal, mon desespoir, ma cruauté certaine;  
 Mon dueil, mon creve-cœur, mon troublement d'esprit,  
 Mon pleur, mon sort fatal, mon fleau, mon antechrist,  
 Et bref tout ce malheur qui me ronge & me geine.*

## XCIII.

*Ha ! je ne pensois pas qu'il fallust tant souffrir  
 Aux fascheux erremens d'un tel apprentissage !  
 Et quoy ? je passerois ma nature & mon age,  
 Sans jamais recevoir un amoureux plaisir ?  
 J'esperois pour le moins qu'après un doux languir,  
 Je parviendrois au but auquel tend mon courage ;  
 Mais je ne sens rien plus qu'une envieuse rage,  
 Qui me geine le cœur d'un triste desplaisir.  
 Ha ! je ne sçaurois plus endurer tant de peine ;  
 Appaslé seulement d'une esperance vaine  
 Et d'un maigre parler qui trompe mes desseins !  
 Quant à moy, j'aime mieux affermer ma pensée,  
 Que pour un passetemps de si peu de durée,  
 Endurer mille maux, qui m'ont desjà surprins.*

## XCIV.

*Depuis que j'aperçois que vostre ire felonne  
 Veut aigrir contre moy sa dure cruauté,  
 Et qu'ayant à desdain ma ferme loyauté,  
 Vous usez des effortz d'une fiere Belonne ;  
 Puisque vostre beauté muable m'abandonne,  
 Pour me priver du tout de ma felicité ;  
 Allez ! je ne veux plus user de fermeté  
 A l'endroit d'un sujet qui cruel me blasonne.  
 C'est à faire à un sot, lourdaut & mal appris,  
 Que de ronger au feu sa chair & ses esprits,  
 Pour une qui ne peut s'adoucir par prière,  
 Laquelle, voyant bien son ferme serviteur  
 De mille passions se déchirer le cœur,  
 Jette tous ses sospirs & ses pleurs en arriere.*

XCV. Par Claude Expilly.

*Tu cherches d'adoucir la rigueur de ta dame,  
 Par ces mignards souspirs tesmoins de ta douleur;  
 Tu veux par tant de pleurs esteindre cette ardeur,  
 Qui jour & nuit travaille & tes os & ton ame.  
 Si la douce pitié la poitrine n'entame  
 De ta fiere Lucrece, elle n'a point de cœur;  
 Si de ton feu cruel ne s'estaint la chaleur,  
 Ce n'est point feu d'amour; c'est infernale flamme.  
 Non, elle aura, Cornu, pitié de ton tourment!  
 Et le feu s'estaindra qui te va poursuivant:  
 Ta maistresse n'est pas une beste cruelle,  
 Et le feu qui te brusle est le flambeau d'amour;  
 Mais garde que tes vers n'apparoissent au jour;  
 Car ils rendroient son ire & ta flamme eternelle.*

XCVI. Responce par l'auteur.

*Expilly, si l'ardeur d'une bruslante flamme  
 Excite dans mon cœur un flambeau chaleureux,  
 Je ne puis faire moins qu'en souspirs amoureux  
 Plaindre la cruauté du malheur qui m'entame.  
 L'acier trop esmoulu d'une poignante lame  
 Elancé de deux yeux traîtrement rigoureux  
 M'a tellement blessé que je suis desfireux  
 Seulement de brusler aux rayons d'une dame.  
 Pourtant si par mes vers tesmoins de mon erreur  
 J'ay tasché d'adoucir sa severe rigueur,  
 Je ne dois assoupir le bonheur de sa gloire.  
 Non! non! mon Expilly, plustost je veux souffrir  
 Le feu continuel auteur de mon martir  
 Et sacrer ses beautez au temple de memoire.*

## XCVII.

*Vieille forcieri, horrible tromperesse,  
 Aux dents d'ebene, aux cheveux argentez,  
 Qui transmuaes en pourceaux enchantez  
 De l'Itaquois la guerriere jeunesse,  
 Si par la mort ta charmeuse promesse  
 N'a delaiissé ses sorts representez,  
 Et si tu as pouvoir sur les beautez,  
 Change les mœurs de ma dure maistresse!  
 Fais que son cœur, par trop malicieux,  
 Dorenavant soit un peu gracieux,  
 Calmant l'effroy de sa forte tempeste.  
 Si tu le fais, je descriray comment  
 Tu pouvois faire, au parler seulement,  
 Qu'un homme prinft une forme de beste.*

## XCVIII.

*Aux sons harmonieux d'une lire sonnante,  
 Je voudrois marier mes piteuses chansons;  
 Je voudrois accorder mes diverses leçons,  
 Au resonnant echo d'une voix bien difante.  
 Je voudrois bien aussy, d'une plume eloquente,  
 Tracer les escriteaux de mes plus tristes sons,  
 Descrivant les appastz & les doux hameçons  
 Qui couvent, sous douceur, une aigreur violente.  
 Mais, las! depuis qu'un feu chaudement esclairci  
 A peint dessus mon front la peine & le souci,  
 J'ay perdu les abbois d'une docte parole;  
 Je trame par mes vers un araigneux filet,  
 Et ne puis, trop couart, grimper sur le sommet  
 D'Helicon, pour me joindre au rond de la carolle.*

## XCIX.

*Aimer sans estre aimé d'où le desir convie,  
 S'affujeter du tout aux rigueurs de deux yeux,  
 Ne recevoir jamais un regard gratieux:  
 Nonobstant dans son cœur rechauffer une envie;  
 A mille passions abandonner sa vie,  
 Cachant mainte douleur se feindre bien heureux,  
 Estre appelé tousjours amant presomptueux  
 D'une qui sans subject veut faire la marrie;  
 Sentir dedans son cœur un combat inegal,  
 Et toutesfois, honteux, ne deceler son mal,  
 Mal que nous apprenons en une griefve escolle;  
 Suivre de plus en plus un bonheur qui s'enfuit,  
 Et bref idolatrer une beauté qui nuit,  
 Helas ! mon cher de Lers, n'est-ce pas chose folle ?*

## C.

*Helas ! que le malheur par trop impitoiable,  
 Horriblant ses effortz d'une extreme rigueur,  
 A mutilé mes sens & macéré mon cœur,  
 Depuis qu'un petit Dieu m'a rendu miserable !  
 Helas ! que l'esguillon d'une plaie incurable  
 A terny de mon corps la force & la vigueur !  
 Que l'essay rigoureux d'un petit trait vainqueur  
 A troublé mes espritz d'une geine incroyable !  
 Languiray-je tousjours en eternal soucy,  
 Sans pouvoir serener le tourment endurci,  
 Qui couve dans mon cœur une ardante tristesse ?*

AINSI PLAIGNOIT SON MAL UN AMANT DAUPHINOIS

APRÈS AVOIR VESCU SOUS LA RIGUEUR DES LOIX

D'UNE FIERE, INHUMAINE ET SUPERBE MAISTRESSE.

## CI.

Depuis que sous le fard d'un parler affronteur  
 Tu feins avoir trouvé mon service agreable,  
 Choississant cependant, inconstante & muable,  
 L'amour non esprouvé d'un autre serviteur;  
 Depuis que, sous l'attrait d'un regard enchanteur,  
 Tu trompes mon dessein tristement decevable,  
 Et que, pour tout guerdon, je ne suis que la fable  
 D'un fol que tu apprens à se rendre moqueur;  
 Et puisque tout pensif & rempli de tristesse,  
 En vain pour t'honorer je passe ma jeunesse,  
 Sans pouvoir adoucir ta dure cruauté;  
 A Dieu, Maistresse, à Dieu! je prendrai patience.  
 Quant à moy, j'ayme mieux vivre en ma liberté,  
 Que t'aimer longuement denué d'esperance.

## CII.

Roy des flambeaux, pere de la journée,  
 Qui fais clarté de l'or de tes cheveux;  
 Astres luisans, clairement radieux,  
 Et toy, Phœbé, mere de la serée!  
 Voute du ciel, justement compassée,  
 Postes de l'air au souffle gratieux,  
 Rochers voisins d'un port non dangereux,  
 Et vous, replis de la mer azurée!  
 Puisque ma nef au gré de l'Aquilon  
 Sent la fureur d'un venteux tourbillon  
 Nageant sans mast, sans cordes & sans voile,  
 Roy des flambeaux, Astres estincelans,  
 Lune, ciel, mers, ondes, roches & vens,  
 Secourez-moy d'un favorable zele!



## CIII.

*Amans, qui, detenus d'une angoisseuse peine,  
Lamentez tous les jours voz aigres passions,  
Et privez du doux fruit de voz affections,  
Faites de voz deux yeux sortir une fontaine;  
Puisque je suis pressé d'une semblable geine,  
Piqué le plus souvent de mesmes esguillons,  
Gravez sur mon tombeau ces tristes actions,  
Lorsque j'auray le choc de la mort inhumaine :*

CELUY QUI GIST ICY, POUR AVOIR TROP ESTÉ  
ESCLAVE SOUS LES LOIX D'UNE FIERE BEAUTÉ,  
ESPROUVANT JOUR ET NUICT UN TOURMENT MISERABLE,  
A SENTI DE LA MORT LES EFFORTS PERILLEUX.  
PASSANS, PRIEZ QUE DIEU LUY SOIT TANT FAVORABLE  
QU'IL LE FASSE JOUYR D'UN REPOS GRATIEUX !

## CIV.

*L'aspect de deux beaux yeux, ornement d'un visage  
Un attrait souffriant, un parler gracieux  
M'ont fait estre un longtemps pensif & soucieux  
M'ayant engarrotté dans l'amoureux cordage.  
Nonobstant j'avois bien quelque assez bon presage  
Après un vent contraire esperant d'avoir mieux;  
Mais ores que je voy qu'un nain malicieux  
S'irrite contre moy, j'ay perdu le courage.  
Las ! il falloit mourir alors que la rigueur  
Se mesloit pour le moins avec une douceur,  
Car une heureuse mort toute la vie honore.  
Non ! que sert de mourir pour une qui se paist  
Et de nostre douleur & de nostre regret,  
Faisant que son appast tout le cœur nous devore ?*

## CV.

*Ni avoir demeuré jà deux ans en servage ,  
 Ni avoir enduré mille traits dans mon cœur ,  
 Ni vaincu m'estre fait au lieu d'estre vainqueur ,  
 Me rendant escolier d'un petit Dieu volage ;  
 Ni palissante avoir la couleur au visage ,  
 Ni maigre jusqu'aux os avoir une douleur ,  
 Avoir les yeux battus & quasi pleins d'horreur ,  
 Ne pourra doncques point esmouvoir ton courage ?  
 Auras-tu donc tousjours d'un rocher la durté ,  
 Cachée sous le clair de ta fiere beauté ,  
 Sans vouloir amoindrir un peu ma maladie ?  
 C'est à faire aux lions que d'avoir dans le cœur  
 Empreinte si longtems une telle rigueur ,  
 Ou aux tigres errans ès deserts d'Hircanie !*

## CVI.

*Conduit par les sentiers d'une vaine esperance ,  
 J'ay souffert un longtems les martirs amoureux ;  
 J'ay porté dans le cœur les tourmens douloureux ,  
 Gravez par les attraitz de la Cipride enfance ;  
 J'ay, despourveu des dons d'une fine science ,  
 Gouste les hameçons traîtrement savoureux ;  
 Mais enfin je ne voy qu'un serpent rigoureux ,  
 Qui siffle contre moy pour toute recompense.  
 Or donc, veu que je suis tellement tourmenté ,  
 Pour l'amour seulement d'une fiere beauté ,  
 Qui au lieu de m'aimer se fasche & se courrouce ,  
 Amour, je te renonce & ton nom enchanteur ,  
 Qui a rendu longtems idolatre mon cœur ;  
 Je renonce à tes dardz, je renonce à ta trouffe !*

## CVII.

*Cependant que l'effroy d'une guerre embrasée  
 Eguisoit le tranchant des fers ensanglantez,  
 Et que le Dauphiné, troublé de tous costez,  
 Mutinoit contre soy son ire infortunée ;  
 Cependant qu'un grand Duc, d'une force assuree,  
 Se couronnoit le chef de mille royautez,  
 Et vengeoit des haineux les aspres cruautez,  
 Voisinant les rempars de la Mure assiegée;  
 Pour tromper les efforts du malheur odieux,  
 Qui se representoit devant mes tristes yeux,  
 Pincetant mes esprits d'outrageuses atteintes,  
 Et pour tracer au vif un mal trop violent,  
 Qui me geinoit le cœur d'un amoureux tourment,  
 Je pleignoïis dans mes vers ces larmeuses complaintes.*

## CVIII. Aux medifans.

*Esprits vraiment moqueurs & bouffis d'arrogance,  
 Qui contre les esprits vos langues esguisez,  
 Qui, de diët & de faiët bien souvent desguisez,  
 Sous un parler moqueur voilez vostre ignorance ;  
 Si appasté du miel d'une douce science,  
 J'ay tasché d'enfanter ces vers Petrarquisez,  
 Je n'entens point qu'ils soient par vous autorisez :  
 Laissez-les tels qu'ils sont, veufs de vostre presence!  
 Quant à moy, je n'escriis ni pour paistre voz cœurs,  
 Ni pour me louer de voz rares honneurs,  
 Ni pour estre taxé d'une censure folle.  
 J'escriis pour m'exercer, & rien, fors le desir  
 Que j'ay de m'esgayer d'un honneste plaisir,  
 Des arrests de ma bouche arrache la parole.*



LE SECOND LIVRE

DES AMOURS

DE PIERRE DE CORNŨ

*Dauphinois*

—

SONNETZ

I.

*Je pensois avoir fait; mais l'esclair de deux yeux  
Vient consumer mon cœur d'une flamme nouvelle;  
Peu à peu je suis fait ainsi que la chandelle  
Exposée aux chaleurs du soleil radieux.  
Un pourtrait enchanteur se feignant gracieux  
M'attire sous le joug d'une peine immortelle;  
La dame que je sers de jour en jour plus belle  
M'enforcele l'esprit d'un appast soucieux.  
De oiseaux peinturés sentans dedans leur ame  
Les scintillans flambeaux d'une amoureuse flamme  
Lamentent par leurs chants le sort de leurs malheurs.  
Ainsi je suis contraint sentant, en ma poitrine  
Les cuifans eguillons d'une playe divine,  
De pleindre par mes vers le sort de mes douleurs.*

## II.

*Avec tout le respect qu'un loyal serviteur  
 Doit avoir à l'endroit d'une honorable Dame,  
 J'ay caché par longtems les chaleurs de ma flamme,  
 Nonobstant les assauts qui m'outragent le cœur.  
 Maintenant que je suis vaincu de la douleur,  
 Qui descharne mes os d'une secrette lame,  
 Je suis contraint d'ouvrir les tuyaux à mon ame,  
 Pour monstrier les effets de sa cuisante ardeur.  
 Je ne puis plus souffrir une playe incogneue,  
 Si promptement, maistresse, elle ne t'est cogneue  
 Et si tu n'as souci du mal qui me poursuit.  
 Je ne puis plus cacher ma tristesse celée,  
 Si, promptement, maistresse, elle n'est decelée,  
 Pour recevoir de toy le bonheur qui me fuit.*

## III.

*Pour ne faire glisser par mille & mille aureilles  
 L'amour que je te porte & ma vive chaleur,  
 Je cache, au plus profond du centre de mon cœur,  
 Un tourment douloureux qui me geine à merveilles.  
 Helas! tu sçais trop mieux qu'il faut que tu m'esveilles  
 L'esprit par mille appasts, pour monstrier mon ardeur;  
 Car je suis si jaloux de garder ton bonheur,  
 Que je n'ose à demi parler de tes merveilles.  
 Plustost que d'esmouvoir, par quelque occasion,  
 Le moindre empeschement de ta perfection,  
 J'aimerois mieux mourir d'une mort languissante.  
 Courage donc, maistresse, en temps si desireux,  
 Contentons nos espritz d'un plaisir amoureux,  
 Qui peut guerir soudain le mal qui me tourmente.*

## IV.

*Madame estoit au liç & la fievre effaçoit  
 Ses levres de corail & sa jouë de rose ;  
 Elle avoit de ses yeux la paupiere declose  
 Et tousjours vers le ciel sa veue elle dresseoit.  
 Cependant qu'en langueur ce mal la detenoit,  
 J'entre dedans sa chambre où triste elle repose ;  
 Quand j'entrevis un homme, où regarder je n'ose,  
 Qui d'un huile ordonné sa poiçtrine engresseoit.  
 Aussitost que j'eus veu qu'une main enhuillée  
 Touchoit de ce beau lieu la voute contournée ,  
 Du profond de mon cœur je jette un chaud sospir :  
 Ha ! destin malheureux ! faut-il qu'un tel jouisse  
 De ces attouchemens, et moy que je ne puisse  
 D'un baiser seulement repaistre mon desir ?*

## V.

*Mary jaloux, en fievre continue,  
 Qui me deffens de voir une beauté,  
 Comme si j'à, forçant ta volonté,  
 Entre mes bras je l'avois toute nue ;  
 Pauvre insensé, qui ne sçais que la veue  
 Ne peult en rien effacer sa beauté ;  
 Comme tu vois le soleil en esté  
 Qui par l'aspect son feu ne diminue !  
 Si la voyant je contente mes yeux,  
 Il ne faut pas te monstrier envieux  
 Pour m'empescher de soulager ma vie ;  
 Car si tu as tant soit peu de rigueur,  
 Tu entendras que, par ton creve-cœur,  
 J'auray conçu peut-estre une autre envie.*

## VI.

*Que j'avois bon moyen, il n'y a que deux jours,  
 De jouir des plaisirs d'une œillade amoureuse  
 Et enfin de chasser ma peine douloureuse,  
 Recevant un doux fruit de mes tristes amours!  
 Elle m'avoit crié que je vinssse au secours  
 De son moineau lequel avoit l'aesle seigneuse.  
 Ha! que je devois bien, d'une main hazardeuse,  
 Forcer sa cruauté qui me poursuit tousjours.  
 Si je veux maintenant au mal qui m'importune  
 Donner quelque secours, l'heure n'est opportune  
 A cause d'un quidam qui va guidant mes pas.  
 O fortune inconstante & legere à merveilles!  
 Je pouvois adoucir mes douleurs nompareilles,  
 Maintenant je ne puis me sauver du trespas.*

## VII.

*Va! poison des humains; va, cruelle traistresse!  
 Esguises-tu l'estoc d'une aspre cruauté,  
 Lorsque je veux servir une jeune beauté,  
 Pour me monstrier combien ta langue fiert & blesse?  
 Si je me veux pourvoir d'une belle maistresse,  
 Auras-tu bien le cœur ouvert & deshonté  
 Pour me venir blasmer contre la verité,  
 Après avoir fané la fleur de ma jeunesse?  
 Au lieu de me louer & me rendre fameux,  
 Me viendras-tu taxer d'un parler venimeux  
 M'ayant desjà monstrier l'esclair de ton tonnerre?  
 O Dieu! si tu as soin de punir le peché,  
 Fais que son passeport soit soudain depeesché,  
 Pour voyager là bas au centre de la terre.*

## VIII.

*Depuis que les effortz d'une ire blemiffante*  
*Ont gagné de mon cœur le fort tant pourchassé,*  
*J'ay flechy sous le joug d'un malheur esclancé,*  
*Sans deceler l'horreur de ma mort languiffante.*  
*Il est vray que souvent, d'une voix souspirante,*  
*Je tafche à despiter le dard qui m'a blessé;*  
*Mais mon mal me plaiſt tant que, du tout infenſé,*  
*Je m'offre pour ſujet à la dure tourmente.*  
*Mes ſouſpirs toutefois, vaincus de la douleur,*  
*Ne demandent ſi non d'eſteindre ma chaleur;*  
*Mais je n'oſe parler pour avoir jouiſſance.*  
*Courage, mes ſouſpirs! je ſens venir le temps*  
*Qu'après avoir eſté veuf de tout paſſetemps,*  
*Madame aura pitié de ma longue ſouffrance.*

## IX.

*Lucrece, quand je voy que pluſieurs amoureux*  
*Feignent de ſe ranger ſouz ton obeiffance,*  
*Je fais mille ſouſpirs, et, plein de doleance,*  
*Je ſens dedans mon cœur un tourment chaleureux.*  
*L'un pour ſe contenter baiſe tes beaux cheveux,*  
*L'autre ſur tes tetins repaiſt ſon eſperance,*  
*Et l'autre plus hardi demande jouiſſance;*  
*Bref, chacun veut jouir d'un plaifir ſavoureux.*  
*Pauvre moy! qui te ſuis en amour ſerviable,*  
*Qui t'ay voué l'ardeur d'une amitié louable,*  
*Sus un liçt loin de toy je demeure appuyé.*  
*Hé! Lucrece, il vaut mieux chaſſer de ta penſée*  
*Ton loyal ſerviteur, qu'eſtant diſſimulée*  
*Le rendre tant de fois de travaux ennuié.*



## X.

*Non ! je suis trop content et trop plus la moitié  
 Des mots qui sont partis de ta bouche sucrée :  
 C'est qu'il faut que tu sois un peu dissimulée,  
 Afin qu'on ne cognoisse où gist ton amitié.  
 Ores je suis certain que tu as eu pitié  
 De me voir languissant et troublé de pensée,  
 Et que, bien que tu sois des autres courtisée,  
 Tu seras à la fin mon cœur et ma moitié.  
 Aussi, pour te monstrier que je n'ay point d'envie  
 Qu'on sçache que tu sois ma maistresse et ma vie,  
 Je ne veux descouvrir le feu de mon amour.  
 Non ! je veux dor'navant faire la chatemite,  
 Disant à un chacun que ta rigueur m'incite  
 A choisir autre lieu pour y faire sejour.*

## XI.

*J'avois déjà longtemps, atteint de desespoir,  
 Navigé sur les flotz d'une mer ondoiante ;  
 Ma nef, à tous momens brusquement tournoiante,  
 Me faisoit dans le cœur un spasme recevoir.  
 En vain je m'efforçois à faire mon devoir  
 D'appaiser par mes cris la tempeste grondante ;  
 Car les ventz impiteux, qui mouvoient la tourmente,  
 Ne promettoient rien plus que l'infernal manoir.  
 Estant par ces moiens, au gré de la fortune,  
 Promené sur le dos du courroucé Neptune,  
 J'aperceus un flambeau qui me conduit à bord.  
 Maistresse, ce fust vous qui, d'un œil favorable,  
 Me jettant un regard doucement amiable,  
 Reduites du danger ma nacelle à bon port.*

## XII.

*Lucrece, puisqu'il faut esteindre la chaleur  
 Qui me brusle le cœur d'une façon diverse,  
 Puisqu'il faut adoucir la geine qui me presse,  
 Et combattre l'effort de ma triste douleur;  
 Il ne faut plus user de force & de rigueur,  
 Ni couver dedans vous une antique rudesse,  
 Mais il se faut monstrier amiable mairesse,  
 A l'endroit de celuy qui vous est serviteur.  
 Il ne faut plus crier & ne faut plus qu'on pense  
 Donner tant de tourmens sans quelque recompense,  
 Et sans quelque bon fruit du travail enduré;  
 Mais il faut tout d'un coup du malheur me demettre,  
 Rire, goffer, jouer & quelquefois promettre  
 Et que ce qu'on promet soit après asseuré.*

## XIII. Palinodies de Lucrèce.

*Je pourrois à bon droit t'appeler deshonté  
 Et le plus importun qui soit en ce bas monde,  
 Si, voiant ma fortune où tout malheur abonde,  
 Tu n'avois en horreur d'user de privauté.  
 Tu sçais comme aujourd'huy, perdant la chasteté,  
 On ne peut acquerir qu'un deshonneur immonde,  
 Qui fait qu'on n'ose pas se baigner dedans l'onde,  
 Quoyqu'on ait bien souvent de ce la volonté.  
 Par ainsi tu ne dois, d'une bruslante envie,  
 Elocher tant soit peu le soustien de ma vie,  
 Qui ne consiste en rien qu'à garder mon bonheur.  
 Au moins, si tu m'aimois d'une amitié non feinte,  
 Tu devrois concevoir la soucieuse crainte  
 Que j'ay eu tant de fois de perdre mon honneur.*

## XIV.

*Non plus que toy je ne suis en repos,  
 Veufve du mal qui durement te presse,  
 Et recevant une douce lieffe  
 Au lieu du fiel qui saccage tes os.  
 Non plus que toy je n'ay sain le propos  
 Cachant l'horreur de ma dure tristesse,  
 Et defiant la rigueur qui te blesse  
 Et qui detient ton esprit en depos.  
 Helas ! je sens une ardeur chaleureuse  
 Qui comme toy me fait estre amoureuse  
 Et souspirer un regret soucieux.  
 Mais je ne puis (ô fortune contraire !)  
 Par mes effortz du malheur me distraire  
 Qui me defend le plaisir gracieux.*

## XV.

*S'il nous estoit permis d'amortir nostre flamme,  
 Par l'effect pourchassé d'un joyeux passetemps,  
 Et que nous n'eussions pas de tant d'empeschemens  
 L'infortuné malheur, qui parfeme le blasme;  
 Aussitost on pourroit, jouissant d'une dame,  
 Serener la rigueur des amoureux tourmens;  
 Et la dame, prenant ces doux esbatemens,  
 De mesme refroidir la chaleur qui l'enflamme.  
 Quant à moy, pour monstrier la sainte affection  
 Que j'ay porté tousjours à ta perfection,  
 J'aquiescerois au vœu de ta douce priere,  
 Et, sans te refuser pour te faire languir,  
 Je fleschirois au joug de ton aspre desir,  
 Mettant toute la crainte aussitost en arriere.*

## XVI.

*Si je t'ay denié la plaisante douceur  
 Qui pouvoit dechasser loin ta melancolie,  
 Helas ! mon cher amy, ce n'est pas pour envie  
 Que j'aye d'acquerir un autre serviteur.  
 Tu sçais que, tout ainsi que j'ay gagné ton cœur  
 Par l'effort amoureux d'une douce saisie,  
 De mesme ta valeur ma raison a ravie,  
 Si bien qu'autre que toy n'en peut estre vainqueur.  
 Le refus que je fais ne part point de rudesse :  
 Pluost le petit Dieu, d'une ire vengereffe,  
 De mon jeune printemps efface la beauté !  
 Mais il part de l'effect d'une amitié non feinte,  
 Que je te monstrerois, si je n'avois emprainte  
 La peur d'un deshonneur, maugré ma volonté.*

## XVII.

*Non ! non ! je ne suis point, comme tu dis souvent,  
 T'irritant contre moy, du tout inexorable  
 Qui ne daigne escouter d'une voix lamentable  
 Les souspirs messagers de l'amoureux tourment.  
 Non ! non ! je ne suis point si dure qu'un aimant,  
 Que je n'aye pitié d'un mal inevitable.  
 Je me fleschis assez, me monstrant amiable  
 A ceux qui sont attaintz d'un poison violent.  
 Toutefois, si je suis esmeue de rudesse,  
 Lorsqu'il faut soulager ta dolente tristesse,  
 Tu n'as occasion de te mescontenter.  
 J'ay bien la volonté, veu ta longue souffrance,  
 De t'octroier le but où tend ton esperance ;  
 Mais contre mon honneur je ne l'ose attenter.*

## XVIII.

*Inhumaine du tout, j'aurois dedans le cœur  
 Le poison venimeux d'une rigueur maligne,  
 J'aurois un diamant au fond de ma poitrine,  
 Si je n'avois pitié de mon cher serviteur.  
 Hélas! lorsque je voy la poignante douleur,  
 Qui d'un cruel tourment sans cesse le voisine,  
 Je sens bien les assauts d'une fureur divine;  
 Mais je n'ose monstrier ma cuisante chaleur.  
 Un honneur, ennemi de nature & de l'age,  
 Qui bride maugré moy le vol de mon courage,  
 M'empesche, sans rien plus, d'apaiser tes ennuis.  
 Courage, mon ami! tousjours un temps ne dure;  
 Ainsi après l'aigreur d'une griefve torture,  
 Sans crainte nous pourrons soulager nos esprits.*

## XIX.

*L'homme est bien defaстрé, voire bien malheureux,  
 Qui s'affervit au joug d'un nain impitoyable;  
 Mais la femme est encor beaucoup plus miserable,  
 Qui s'appaste du miel d'un desir amoureux.  
 L'homme espoint des assautz d'un brandon chaleureux,  
 Peut adoucir l'aigreur de son mal execrable;  
 La femme ne sçauroit d'un plaisir delectable  
 Resjouir tant soit peu son esprit langoureux.  
 Encor seroit-ce point, si d'un feu tourmentée  
 Elle estoit pour le moins de ce bien soulagée,  
 Qu'elle osast descouvrir son malheur recelé.  
 Mais, hélas! la fortune est du tout si contraire,  
 Qu'elle ne peut trouver moyen de se distraire,  
 Pour rendre à son ami son tourment décelé.*

## XX.

*L'archerot Paphien n'a semé dans tes os  
 Le poison recelé qui ronge ta mouelle;  
 Ce n'est point sa rigueur que tu nommes cruelle;  
 Un plus brave sujet te prive de repos.  
 C'est moy, qui, par l'attrait de mes fardez propos,  
 Allume dans ton cœur une vive estincelle;  
 C'est moy qui t'ay dardé la poignante alumelle,  
 Et qui tiens ton esprit à toute heure en depos.  
 Mais tout ainsy que j'ay causé ta maladie,  
 Je pourray soulager ta languissante vie;  
 Nulle autre fors que moy n'en sçait la guerison.  
 Quelqu'une pourra bien allegger ta souffrance;  
 Mais je puis accomplir l'heur de ton esperance,  
 Siringant dans tes sens ta premiere raison.*

## XXI.

*Si la bouillante ardeur d'un feu trop chaleureux  
 Te brusle incessamment d'une flamme divine,  
 De mesme j'entrefens, au fond de ma poitrine,  
 L'inevitable essay d'un flambeau dangereux.  
 Si l'aceré poinçon d'un dard aventureux  
 T'interesse le cœur pour te mettre en ruine,  
 De mesme j'entrefens une fleche divine,  
 Qui me faiçt esprouver un tourment douloureux.  
 Bref, si tu es le but d'une aigreur soucieuse,  
 Comme toy je suis triste & tousjours langoureuse,  
 Exposée à l'effroy d'un horrible malheur.  
 D'un poinçt nous differons; c'est que tu ne peux dire.  
 L'extreme passion de ton cruel martire,  
 Et moy je n'ose pas deceler ma douleur.*

## XXII.

*Indontable guerrier, enfant de Cithérée,  
 Qui souz le joug d'aimer captives nos esprits,  
 Si ta divinité daigne entendre mes cris,  
 Que loin de mon ami ta poison soit chassée!  
 Desjà de mille maux sa poitrine offensée  
 Couve le chaud brasier du feu qui l'a surpris,  
 Tellement qu'un monceau de rigueurs et d'ennuis  
 Bourrelle incessamment sa pauvre ame agitée.  
 Helas! tu le peux faire, & c'est en ton pouvoir  
 De luy faire le bien ou le mal recevoir:  
 Le sort d'un malheureux depend de ta puissance.  
 De moy, je ne puis pas; car une cruauté,  
 Souz ombre d'un honneur, bride ma volonté  
 Et ravit de mon cœur la plus belle esperance.*

## XXIII.

*Plustost du ciel astré le mesuré contour  
 Bridera de son cours la vîstesse nombreuse;  
 Plustost du clair soleil la lampe radieuse,  
 Offusquant ses rayons, nous privera du jour;  
 Plustost l'astre nital ne fera son retour,  
 Après avoir caché sa face lumineuse;  
 Plustost les citoiens de la mer poissonneuse  
 Sortiront à monceaux de leur moite séjour;  
 Plustost aussi les champs, en la chaleur ardante,  
 Ne se tapisseront d'une herbe verdoiante  
 Et les arbres mourront sentans venir l'esté;  
 Avant, mon cher amy, que j'aye en oubliance,  
 Quoy qu'on sçache parler, la sainte confiance  
 Que j'ay tousjours conceu de ta fidelité.*

## XXIV.

*J'ayme bien que ta main contourne mes cheveux,  
 Mignardant les flocons de ma tresse crespée;  
 J'ayme bien que tes yeux, d'une audace assuree,  
 Contemplant la blancheur de mon front spatieux;  
 J'ayme bien que ton bras, de son cercle amoureux  
 Entoure de mon col la neige potelée;  
 J'ayme bien que ta bouche, au dedans alterée,  
 Succede dessus ma levre un baiser savoureux;  
 J'ayme pareillement que ta main yvoirine  
 Se niche sur le blanc de ma tendre poitrine,  
 Voire qu'elle descouvre à nud mes deux tetins.  
 D'aimer ces touchements, desquels tu t'autorise  
 Relevant par dessous le blanc de ma chemise,  
 Non ! non ! je ne scaurois contre tous mes desseins!*

## XXV.

*Quoy ! manier la cuisse & de tant s'azarder  
 Que de toucher au lieu dont je suis honorée,  
 Est-ce pas pour me rendre à plein deshonorée  
 Et pour semer un bruit qui me fait soupirer ?  
 Et quoy ? ne crains-tu pas de me faire esprouver  
 Les aboys mesdisans d'une langue affetée ?  
 Mettant à l'abandon l'heur de ma renommée,  
 Sous ombre d'un bonheur où tu veux aspirer ?  
 Ha ! tu devrois avoir quelque reconnoissance,  
 Sans user envers moy de telle defiance  
 Et sans me pourchasser d'un effrené desir ;  
 Au moins les doux baisers que tu prens à l'emblée,  
 Voire sans contredit lorsque j'en suis pressée,  
 Te devroient desgouter de tout autre plaisir.*



## XXVI.

*J'ayme mieux que ton front soit rendu soucieux,*  
*J'ayme mieux que ton œil soit privé de liesse,*  
*J'ayme mieux que ton cœur esprouve une rudesse*  
*Et mesme que ta teste herisse ses cheveux ;*  
*J'ayme mieux que ta langue accuse tous les dieux,*  
*Que ton oreille soit atteinte de sourdesse,*  
*Que si je soulageois ton ardente tristesse,*  
*Chassant par un plaisir mon honneur precieux....*  
*Non ! j'ayme beaucoup mieux estre deshonorée,*  
*Estre pour quelque temps d'un chacun mesprisée,*  
*Esprouver tous les jours le dire d'un moqueur ;*  
*Et, te monstrant à plein mon amitié parfaite,*  
*Guerir, par les appasts d'une flamme secrette,*  
*Ton chef, ton front, tes yeux, ton ouïe & ton cœur !*

## XXVII.

*Je ne puis, bien que l'œil finement esclairci*  
*D'un regard assure, dissimule ma face,*  
*Couver dans ma poitrine une dure disgrace,*  
*Qui desjà de mon front a le teint obscurci.*  
*L'archer Citherien qui, d'un trait endurci,*  
*Penetre de noz cœurs la debile cuirasse*  
*De mes jeunes efforts la foiblesse surpasse*  
*Et me fait endurer un amoureux souci.*  
*Non, je ne sçaurois plus user de resistance,*  
*Contre le rude essay de sa forte puissance :*  
*On ne peut resister à la divinité !*  
*Sus donc, mon grand amy ! employons la jeunesse !*  
*Aussi bien faudroit-il resjouir la vieillesse,*  
*Et nous n'aurions après telle commodité.*

## Chanfon.

*Lorsqu'un songe m'esjouit  
Au deduit  
De la Deesse Ciprine,  
Qui d'un jus delicieux  
Droit aux cieux  
Tous mes espritz achemine;*

*Lorsqu'un songe doucelet  
Me permet  
De songer à ma folatre,  
M'estant avis qu'elle diât,  
Dans mon liât,  
Qu'il faut doucement s'ebattre;*

*Lorsque nostre desaccord  
Est d'accord,  
Et qu'ayant en oubliance  
Tous les refus qu'elle a fait,  
Il luy plaiſt  
De me donner jouiſſance;*

*Il me ſemble que leger  
S'allonger  
Je ſens mes membres ſus elle,  
Et que j'à, deſſus ſes flancs  
Plus que blancs,  
Naiſt une façon jumelle.*

*Joyeux je pense presser  
 D'un baiser  
 Jà ses coralines levres  
 Et toucher jà ses tetins  
 Yvoirins  
 Ne faisant aucunes treves.*

*Puis, touchant un peu plus bas,  
 Un amas  
 Je manie de fleurettes,  
 Lorsque suis au lieu celé  
 Decelé  
 A nos douces amourettes.*

*Mesme amour & mesme ardeur  
 Nostre cœur  
 Esguillonne de ses flammes,  
 Et mesme feu nos esprits  
 Rend esprits,  
 Se parsemant dans noz âmes.*

*Mais touchant tant de beautez,  
 Déitez,  
 Lors je luy dis: Ma Maistresse,  
 Enlasse moy mille fois  
 De tes dois,  
 Et quitte toute rudesse!*

*Enlace moy doucement  
Maintenant,  
Veu que ton âme est esprise;  
Paie de mon plaidoyer  
Le loyer,  
Sans plus user de feintise.*

*Arrache moy tost du cœur  
La rigueur,  
Et du profond de mes veines;  
Et par le suc d'un baiser  
Apaïser  
Viens mes tourmens & mes peines.*

*Lors, par un ardant aimer,  
Defermer  
Je sens sa bouche sucrée,  
Qui sur la mienne se joint  
Et qui l'oïnt  
D'une très-douce rosée.*

*Las! ceste manne odorant,  
Devorant,  
Il semble que suis à l'heure,  
Et la trop grande douceur  
De mon cœur  
Fait que pamé je demeure.*

*Mais, par ce sucré plaisir,  
Devenir  
Me voyant en masse morte,  
Elle chasse par appas  
Ce trepas  
Et dès lors me reconforte.*

*Comme la vigne l'ormeau  
D'un rameau  
Le long du printemps enlasse,  
Ainsi d'elle m'approchant  
Doucement  
D'une vigueur je l'embrasse.*

*Alors de son paradis  
Ouvrant l'huis,  
Encor plus fort je l'accolle,  
Et, en signe d'amitié,  
Ma moitié  
En la fienne je recolle.*

*Un brasier çà, là s'expand  
Tout ardant  
Dedans nostre bouillante âme,  
Qui, d'un feu cuisant et chaud,  
Nous assaut,  
Par une amoureuse flamme.*

Mais, amans, à quel repas  
 Et appas,  
 A quelle douce ambroisie,  
 A quels plaisirs gratieux,  
 A quels jeux  
 Ce faux songe me convie !

Las ! que je serois heureux  
 Amoureux,  
 Si ce n'estoit feinte joye !  
 Mais las ! ce n'est qu'une erreur  
 Qui mon cœur  
 De la verité fourvoye !

## II

Ni les flots anneles de ta veie  
 Ni les poils retrouffez de ton nez  
 Ni le poly cristal de ton front  
 Ni les bords corallins de ta gorge  
 Ni ces astres beffons de ta poitrine  
 Ni tous ces beaux bijoux de ta ceinture  
 Ni les marbrins lisses de ta poitrine  
 Ni l'arrondi contour de ta gorge  
 Ni ce mignard attrait de ta face  
 Ni l'appas de ta voix  
 Peuvent de mes trances  
 Eclaircir un feu  
 Peut chasser mes  
 Esclaircissant mes

## XXVI.

*J'ayme mieux que ton front soit rendu soucieux,  
 J'ayme mieux que ton œil soit privé de liesse,  
 J'ayme mieux que ton cœur esprouve une rudesse  
 Et mesme que ta teste herisse ses cheveux ;  
 J'ayme mieux que ta langue accuse tous les dieux,  
 Que ton oreille soit atteinte de sourdesse,  
 Que si je soulageois ton ardente tristesse,  
 Chassant par un plaisir mon honneur precieux....  
 Non ! j'ayme beaucoup mieux estre deshonorée,  
 Estre pour quelque temps d'un chacun mesprisée,  
 Esprouver tous les jours le dire d'un moqueur ;  
 Et, te montrant à plein mon amitié parfaite,  
 Guerir, par les appasts d'une flamme secrette,  
 Ton chef, ton front, tes yeux, ton ouïe & ton cœur !*

## XXVII.

*Je ne puis, bien que l'œil finement esclairci  
 D'un regard assuré, diffimule ma face,  
 Couver dans ma poitrine une dure disgrace,  
 Qui desjà de mon front a le teint obscurci.  
 L'archer Citherien qui, d'un trait endurci,  
 Penetre de noz cœurs la debile cuirasse  
 De mes jeunes efforts la foiblesse surpasse  
 Et me fait endurer un amoureux souci.  
 Non, je ne sçaurois plus user de resistance,  
 Contre le rude essay de sa forte puissance :  
 On ne peut resister à la divinité !  
 Sus donc, mon grand amy ! employons la jeunesse !  
 Aussi bien faudroit-il resjouir la vieillesse,  
 Et nous n'aurions après telle commodité.*

## Chanfon.

*Lorsqu'un songe m'esjouit  
Au deduit  
De la Deesse Ciprine,  
Qui d'un jus delicieux  
Droit aux cieux  
Tous mes espritx achemine;*

*Lorsqu'un songe doucelet  
Me permet  
De songer à ma folatre,  
M'estant avis qu'elle di&,  
Dans mon li&,  
Qu'il faut doucement s'ebattre;*

*Lorsque nostre desaccord  
Est d'accord,  
Et qu'ayant en oubliance  
Tous les refus qu'elle a fai&,  
Il luy plai&st  
De me donner jouissance;*

*Il me semble que leger  
S'allonger  
Je sens mes membres sus elle,  
Et que jà, dessus ses flancs  
Plus que blancs,  
Nai&st une façon jumelle.*



*Joyeux je pense presser  
D'un baiser  
Jà ses coralines levres  
Et toucher jà ses tetins  
Yvoirins  
Ne faisant aucunes treves.*

*Puis, touchant un peu plus bas,  
Un amas  
Je manie de fleurettes,  
Lorsque suis au lieu celé  
Decelé  
A nos douces amourettes.*

*Mesme amour & mesme ardeur  
Nostre cœur  
Esguillonne de ses flammes,  
Et mesme feu nos esprits  
Rend esprits,  
Se parsemant dans noz âmes.*

*Mais touchant tant de beautex,  
Déitez,  
Lors je luy dis: Ma Maistresse,  
Enlasse moy mille fois  
De tes dois,  
Et quitte toute rudesse!*

*Enlace moy doucement  
Maintenant,  
Veu que ton âme est esprise;  
Paie de mon plaidoyer  
Le loyer,  
Sans plus user de feintise.*

*Arrache moy tost du cœur  
La rigueur,  
Et du profond de mes veines;  
Et par le suc d'un baiser  
Apaïser  
Viens mes tourmens & mes peines.*

*Lors, par un ardent aimer,  
Defermer  
Je sens sa bouche sucrée,  
Qui sur la mienne se joint  
Et qui l'oïnt  
D'une très-douce rosée.*

*Las! ceste manne odorant,  
Devorant,  
Il semble que suis à l'heure,  
Et la trop grande douceur  
De mon cœur  
Fait que pamé je demeure.*

*Mais, par ce sucré plaisir,  
Devenir  
Me voyant en masse morte,  
Elle chasse par appâts  
Ce trepas  
Et dès lors me reconforte.*

*Comme la vigne l'ormeau  
D'un rameau  
Le long du printemps enlasse,  
Ainsi d'elle m'approchant  
Doucement  
D'une vigueur je l'embrasse.*

*Alors de son paradis  
Ouvrant l'huis,  
Encor plus fort je l'accolle,  
Et, en signe d'amitié,  
Ma moitié  
En la fiemme je recolle.*

*Un brasier çà, là s'expand  
Tout ardent  
Dedans nostre bouillante âme,  
Qui, d'un feu cuisant et chaud,  
Nous assaut,  
Par une amoureuse flamme.*

*Mais, amans, à quel repas  
 Et appas,  
 A quelle douce ambroisie,  
 A quels plaisirs gratieux,  
 A quels jeux  
 Ce faux songe me convie !*

*Las ! que je serois heureux  
 Amoureux,  
 Si ce n'estoit feinte joye !  
 Mais las ! ce n'est qu'une erreur  
 Qui mon cœur  
 De la verité fourvoye.*

## XXVIII.

*Ni les flots annelés de ta belle tressette,  
 Ni les poils retrouffez de ton chef jaunissant,  
 Ni le poly cristal de ton front eminent,  
 Ni les bords coralins de ceste bouchelette ;  
 Ni ces astres beffons, ni ta peau blanchelette,  
 Ni tous ces beaux œillets egallés uniment,  
 Ni les marbrins tetons de ton sein soupirant,  
 Ni l'arrondi contour de ceste cuisselette ;  
 Ni ce mignard attrait qui penetre mes os,  
 Ni l'appast doucereux de ton sucré propos,  
 Peuvent de mes travaux accourcir la carriere.  
 Seulement un fetu, lequel tu tiens secret,  
 Peut chasser mes malheurs d'un plaisir doucelet,  
 Esclaircissant mes yeux d'une vive lumiere.*

## XXIX.

*Non, ce n'est pas assez de parler doucement,  
De promettre beaucoup par parole fardée,  
De deviser longtemps, & toute la journée  
M'enflammer tout le cœur par vostre allechement.*

*Non, ce n'est pas assez de me rendre content  
Des baisers savoureux que je prends à l'embrée,  
De feindre quelquefois & faire l'alterée,  
Venant ceindre mon col d'un doux embrassement:  
Faire de la mignarde & faire l'amoureuse,  
Se pancher dessus moy comme une langoureuse  
Et soupirer souvent d'un soupir doucereux;  
Mais il faut, pour du tout guerir ma maladie,  
Restaurer le degast de ma piteuse vie,  
Par le caché plaisir d'un secret amoureux.*

## XXX.

*Approche toy de moy & tens moy prouement  
Les couraux cinabrin de ta levre jumelle,  
Et d'un moite baiser, comme une colombelle,  
Appaste mes esprits d'un doux allechement.  
Çà! que mille baisers, pour un commencement,  
Je succe sur les bords de ta bouche vermeille;  
Et panche toy sur moy, afin que je sommeille  
Au plaisir amoureux d'un tel ravissement.  
Mon Dieu, quelle rigueur! hé Dieu, quelle rudesse,  
Que de voiler ainsi, de ta floquante tresse,  
Et de tes bras pliés ce bien tant désiré!  
Au moins, si tu ne veux, par cette courtoisie,  
Differer pour un peu le tourment de ma vie,  
Cesse de te boucher, me voicy retiré.*

## XXXI.

*Si d'un baiser moiteux tu me viens secourir,  
 Je t'affeure, m'amour, que tu me feras vivre;  
 Autrement ce malheur, qui or me vient poursuivre,  
 Rigoureux, me fera presentement mourir.*  
*Tu vois desjà comment le surprenant desir  
 De la dure Atropos la bataille me livre;  
 Le tourment importun, le poison qui m'enyvre  
 De l'esprit soucieux vient mon corps deffaisir.*  
*Helas! baise-moy donc, baise-moy donc, m'amie,  
 Puisqu'en ceci depend le secours de ma vie  
 Et la contrepoison du mal qui me poursuit!*  
*Hé? comment? tu t'enfuis? Mon Dieu! le peu de grace!  
 Approche-toy au moins & que, voyant ta face,  
 Plus doucement je cede au malheur qui me suit.*

## XXXII.

*Hé bien? mon doux soucy, nous voici dans ce bois,  
 Couchez dessus le vert de cette herbe mollette;  
 Personne ne nous voit. Helas! mon amourette,  
 Fais moy jouir du bien desiré tant de fois.*  
*Tu n'entens rien ici que la joieuse voix  
 Des oiseaux fredonnans d'une haleine doucette.  
 Helas! mon petit cœur, leur gaië chansonnette  
 Nous rendra plus contens à l'amour que deux rois.*  
*Çà, tens moy les tendrons de ta levre jumelle;  
 Degrafe ce collet, oste cette cordelle  
 Et descouvre bientôt ces tetons albastrins.*  
*Hé, quoy! tu ne veux pas? Mon Dieu, quelle finesse!  
 Si tu me veux ainsi poursuivre de rudesse,  
 Je forceray l'effort de tes bras yvoirins.*

## XXXIII.

*Mon Dieu, le beau teton, mon tout, ma doucelette,  
 Que je voy aparoir par deffous ton collet !  
 Il souspire tousjours; las ! qu'il est rondelet  
 Et garni par deffus d'une peau blanchelette !  
 Laisse-le-moy toucher, ma petite garcette;  
 Laisse-moy luy donner un baiser doucelet.  
 Hé, bon Dieu ! quel plaisir ! il est si joliet  
 Que je ne vis jamais charnure si parfaite.  
 Or sus, baille-le-moy ; je le veux mignotter,  
 Je le veux manier, je le veux suçotter,  
 Pour enfucrer le bout de ma langue ravie....  
 Va-t'en, retire-le ! je suis tant appasté,  
 Je suis tant esblouy pour l'avoir suçotté,  
 Que de trop de douceur je sens couler ma vie.*

## XXXIV.

*Quoy donc ? vous l'avez dit que c'estoit vaine chose  
 Que de vous en prier, & que n'en feriez rien ?  
 Croyez moy, c'est mal fait, & ne scavez combien  
 De sortes de malheurs un seul nenni compose.  
 Il vaudroit mieux souvent avoir la bouche close,  
 Que proferer des motz qui nous privent d'un bien.  
 Vous ne deviez, cruelle, aussi par ce moyen  
 Me refuser ce point que declarer je n'ose.  
 Quoy, assembler en un les outils de nature,  
 Est-ce pas pour former une autre créature ?  
 La former est-ce pas un acte genereux ?  
 Regardez donc que c'est d'avoir fait resistance,  
 Pour priver un humain d'une heureuse naissance ;  
 Et si, vous n'avez pas un cœur malicieux.*

## XXXV.

*M'amie, je me meurs si, par la courtoisie  
 D'un baiser amoureux, tu ne me viens guérir.  
 Jà la fiere Atropos, pour me faire mourir,  
 Veut trancher le filet de ma piteuse vie.  
 Donc avant que l'esprit fasse sa departie,  
 Je te prie, m'amour, viens moy tost secourir !  
 Tu sçais qu'au maladif, pour sa fievre bannir,  
 On donne plusieurs fois ce dont luy prend envie ;  
 Or je suis detenu d'un mal continuel,  
 Qui jusques à la mort sera perpetuel,  
 Si tu ne veux tascher de me mettre à mon aise.  
 Tu vois desjà comment je m'en vay trespasser ;  
 Si tu me refufois seulement un baiser,  
 Tu ferois augmenter ma peine & mon malaise.*

## XXXVI.

*Deesse aux noirs chevaux, vagabonde courriere,  
 Qui conduis par les cieux tes raions empruntés,  
 Penetrant l'espeffeur des brouillards eventés  
 Par l'aspect sereneux de ta froide lumiere ;  
 Je te pry d'arrester ta nuitalle carriere,  
 Ou bien de suffoquer tes flambeaux argentés ;  
 C'est assez si le ciel déjà de tous costés  
 Parseme de brandons sa voute coquiliere.  
 Helas ! on m'aperçoit aux rais de ta lueur,  
 Or qu'esmeu de l'amour qui m'a saisy le cœur  
 Je donne à ma maistresse une secrette aubade.  
 Cesse donc d'esclairer dans le vouté pourpris,  
 Ainsi le pastoureau qui ravit tes esprits,  
 Te contente le cœur d'une amoureuse œillade.*



## XXXVII.

*Ha, petite follette ! & quoy ? vous vous riez  
 De ce qu'en vous baisant j'ay fait la chatemite,  
 Et que, craignant par trop vostre fureur despite,  
 Je n'ay ceint vostre col de mes deux bras pliez ?  
 Vrayement je pensois que vous vous fascheriez ;  
 Car à ce mon oser bien souvent vous incite ;  
 Encores je doutois, veu mon peu de merite,  
 Que ce petit baiser vous me refuseriez.  
 Mais depuis que je voy que vostre bonne grace,  
 Serenant le courroux de vostre belle face,  
 Me permet de gouster un baiser assure,  
 N'usant en vostre endroit d'une triste prière,  
 Je seray plus hardi, ma petite guerriere,  
 A restaurer mon cœur de ce bien destré.*

---

## Gaieté.

*Maintenant que le printemps  
 A chassé l'aigreur du temps,  
 Qui de froidure fascheuse  
 Englaçoit la terre ombreuse,  
 Faisant par trop bruineux  
 Qu'elle herissoit ses cheveux ;  
 Maintenant qu'une humeur gaie  
 D'un vend printannier s'essaie  
 Peinturen le manteau blanc,  
 De la terre au large flanc ;*

*Faisant seicher d'heure en heure  
 Le moit de sa cheveleure,  
 Et la parant des couleurs  
 De l'esmail de mille fleurs;  
 Allons, allons, ma Mignonne,  
 Allons, ma douce Bellone,  
 Dans l'espeffeur de ce bois  
 Entendre la douce voix  
 Et le gazouilleux ramage  
 Du roffignollet sauvage,  
 Et les chants mignardeletz  
 De ces petitx oiseletz,  
 Qui, d'une haleine doucette,  
 Chantant mainte chansonnette,  
 Font d'un soufpir doucereux  
 Mille regretx amoureux.*

*Et quoy, tu fais la restive ?  
 Et quoy, tu fais la tardive,  
 Lorsqu'il te faut approcher  
 Pour nostre plaisir chercher ?  
 Pour chercher toute liesse,  
 Pour chercher toute allegresse,  
 Pour soulager nos espritz  
 Et pour tromper nos ennuis ?  
 Sus ! que promptement on marche,  
 Sans faire ainsi de la lasche  
 Et sans se faire prier  
 Et tant de fois supplier.  
 Mais escoute, mignonnette ;*

*Mais escoute, doucelette,  
 Comme jà ces oiseletz  
 Entonnent leurs verseletz ;  
 Comme d'une voix mignarde,  
 En ses accents fretillarde,  
 Ils decoupent en fredons  
 Leurs naturelles chansons ;  
 Comme d'une haleine douce,  
 D'une langue qui tremouffe  
 Dans un bec regringotteur,  
 Ils decouvrent leur douleur ;  
 Sentans des flammes nouvelles,  
 Pour l'amour de leurs femelles,  
 Sentans le feu delien  
 De l'archerot Paphien.*

*Cherchons, cherchons quelque ombrage  
 Affin que ton beau visage  
 Par le chaud qui tout estaint  
 Ne decolore son teint ;  
 Affin que ta belle face  
 Dont depend ta bonne grace  
 Et l'attrait mignardelet  
 Qui luy est si joliet ;  
 Affin que ce blanc albastre  
 Dont tu me vois idolatre,  
 Cest albastre blanchissant  
 Lequel je vay pourchassant,  
 Ne perde la couleur belle  
 Qui luy est si naturelle,*

*Par les rayons chaleureux  
De ce soleil radieux,  
Par la force penetrante  
De la lumiere poignante  
Du soleil estincelant  
Qui va le tout desseichant.*

*Passons par ceste saulaie,  
Pour entrer dans cette haie  
Où l'aubespain bocageux  
Rend le lieu tant ombrageux,  
Où ces gaules bocagères  
De leurs feuilles printannières  
Ombragent un tapis vert  
De trioletz tout couvert.  
Passe , passe la première  
Sans tant user de prière.  
La maistresse au serviteur  
Ne doit faire tant d'honneur.  
Ce n'est qu'une fantasia  
D'user de ceremonie,  
A l'endroit de ton amy  
Qui s'est du tout asservy.*

*Or sus! voici la retraite;  
Couchons nous sur l'herbe verte,  
A l'ombre de ces ormeaux,  
Qui semblent estre si beaux.  
Cependant, ma Colombelle,  
Cependant, ma toute belle,*

*Prenons nos esbatemens  
 Pour soulager nos tourmens,  
 Pour soulager nostre peine,  
 Qui d'une esperance vaine  
 Nous a nourris jusqu'icy  
 Feignant sur nous le soucy,  
 Feignant de donner liesse  
 A nostre griesve tristesse,  
 Feignant de donner secours  
 A noz piteuses amours.  
 Oubliant toute paresse,  
 Oubliant toute rudesse,  
 Oubliant tous ces propos  
 Qui m'ont de mon bien forclos,  
 Oubliant cette menace  
 Qui mes prières efface,  
 Oubliant tous ces refus  
 Que je ne demande plus;  
 Restaurons nostre pensée  
 De tant de mal agitée  
 Et contentons nos espritz  
 Tourmentez de tant d'ennuis.  
 Laissons la melancolie;  
 Laissons la fascheuse vie;  
 Laissons l'effroy malheureux  
 De nos sospirs amoureux;  
 Laissons les pleurs & les plaintes;  
 Laissons les tristes complaints;  
 Laissons les regrets cuisans  
 Qui nous sont si desplaisans.*

*Mais que veut dire, safrette,  
Mais que veut dire, doucette;  
Lorsque je te veux baiser,  
Tu reprens mon trop oser!  
Faut-il faire la rebelle,  
Faut-il faire la cruelle,  
Pour un bien si desireux,  
Pour un bien si favoureux,  
Quand personne ne regarde  
Ceste façon si mignarde  
Dont j'appasie mes esprits  
De tant de beautés esprits?  
Sus doncques, qu'on me rebaise,  
Pour me remettre à mon aise,  
Et pour me faire jouir  
De ce dont j'ay tant desir!*

*Et quoy, outre la lieffe  
Que ce doux baiser me laisse,  
Tu decouvres de tes mains  
L'yvoire de tes tetins;  
Affin de m'oster la vie  
Qui peu à peu m'est ravie,  
Par les appas amoureux  
Qui me font si favoureux!*

*Helas! hélas! je chancelle;  
Car ce plaisir m'enforcelle,  
Si bien que sans resister  
La vie il me faut quitter.*

*J'ay desjà perdu ma force  
Et rien plus ne me renforce,  
Si non le triste remord  
Que j'ay d'esprouver la mort.  
Voy-tu pas comme je panche  
La teste dessus ta hanche,  
Et comme je n'en puis plus  
De sens & d'esprit perclus?  
Voy-tu pas comme la crainte  
A desjà ma face peinte  
D'une blanchatre couleur,  
Qui demonstre ma douleur,  
Qui demonstre la tristesse  
Qui, parmi ceste alegresse,  
Me faisant desesperer  
Le mort me fait endurer?*

*Mais, hélas ! ma douce amie,  
Puisqu'il faut perdre la vie,  
Laisse-moy bien resjouir.  
Au moins avant que mourir,  
Permits que la main je mette  
Pardessus ta cuisselette,  
Affin que plus doucement  
Je cede à ce dur tourment.*

---

## XXXVIII.

*Venez, venez, follette, approchez-vous de moy,  
 Affin que prontement d'un baiser je jouisse,  
 Et affin que bientôt ce tourment je finisse,  
 Qui depuis si longtemps me detient en esmoy.  
 Vous sçavez, mon soucy, que tout ce que je voy  
 Fors que vous, ne sçauroit amoindrir mon supplice.  
 Et quoy, vous voulez donc que pour vous je languisse,  
 Augmentant tous les jours le mal que je reçois?  
 Or sus, baissez-moy donc &, m'estant favorable,  
 Laissez-moy suçotter la liqueur amiable  
 Qui loge sur le pli de ces bords cinabrins,  
 Et sans me rudoyer & faire la rebelle,  
 Laissez-moy mignotter ce tetin de pucelle  
 Et enlassez mon col de vos bras yvoirins.*

## XXXIX.

*N'avois-je pas bien dict, ma douce mignonnette,  
 Que je vous trouverois à ce matin au lit?  
 Mais regardez que c'est! tout ce que j'ay predict  
 Vient après à l'effect d'une chose parfaite.  
 Or je vous veux fesser de ceste vergelette,  
 Pour punir à ce coup le vice qui vous suit.  
 Et quoy? vous vous plaisez & vous prenez deduit  
 A dormir tout un jour dans vostre couchelette?  
 Non! je ne le veux pas, mais seulement je veux  
 Baiser vos beaux tetins & toucher vos cheveux,  
 Admirer vostre teint & vostre belle face;  
 Laissez-moy faire un peu; mais non, faites ceci!  
 Retirez ce linceul; car je suis si ravy  
 Que mon cœur se fremit & se remplit de glace.*



## XL.

*Tu me promis hier, hélas ! tu le sçais bien,  
 De payer le loyer de ma tant longue attente,  
 Et je te dis alors : Mon cœur, je me contente  
 Pourveu qu'enfin je sois jouissant d'un tel bien !  
 Or maintenant il faut que, par ce doux moyen,  
 J'accoïse les fureurs de ma dure tourmente.  
 Le temps est jà venu ; voici l'heure presente  
 Qui me fut assignée au jeu Citherien.  
 Donc, mon petit soulas, ma joye & ma lieffe,  
 Oubliant aujourd'huy ton antique rudesse,  
 Emmiele le fiel de mon aigre martir.  
 Tu me l'as assure ; mais que te sert de rire ?  
 Dès lors qu'on a promis il ne se faut desdire,  
 Ainsi tu ne sçaurois de ce te repentir.*

## XLI.

*Hélas ! mon cher de Lers, ma gentille maïstresse,  
 Après m'avoir longtemps matté de ses rigueurs,  
 A voulu ce jourd'huy terminer mes malheurs  
 Par le sucré plaisir d'une douce lieffe.  
 Mais, las ! tout aussitost que sa pronte largesse  
 M'a permis d'appaster le fiel de mes aigreurs,  
 Et n'ayant qu'à demy succotté ces douceurs,  
 Ravi je suis tombé d'une brusque rudesse.  
 Doncques, mon doux ami, pource que je prevoy  
 Que ce triste accident qui m'a tiré vers soy  
 Bornera de mes jours la vitale carriere,  
 Je te pry de graver ces vers sur mon tombeau :*  
 CELUY QUI GIST ICY FUT PRIVÉ DE LUMIERE,  
 JOUISSANT UN MOMENT D'UN PLAISIR TOUT NOUVEAU.

## XLII.

*Soleil, alme Soleil, qui campant ta clairté  
Sur les moites feillons de la mer azurée,  
Plonge dedans les eaux ta face perruquée,  
Pour borner du clair jour le cours precipité;  
Si tu as quelque soin de ma félicité,  
Je te pry de cacher ton aurore emperlée  
Et de ne ramener demain l'autre journée,  
Dans l'humide sejour te tenant arresté.  
Celle qui m'a fait estre en amour miserable,  
Me venant consoler d'un parler amiable,  
A promis d'apaiser à ce soir mes ennuis.  
Affin donc que je puisse, en plus longue liesse,  
Gouster l'amoureux fruit d'une telle promesse,  
Retarde ta lueur pour avâncer deux nuits.*

---

## Ode I.

*Mais par quelle fiere audace  
Ceste race  
De mesdisans importuns,  
Vient troubler ma fantaste  
D'une envie,  
Et mes plaisirs opportuns?  
Bons Dieux! que ne lachez-vous  
L'ire de vostre courroux?  
  
Quel desir & quelle rage  
D'un orage  
Or me vient espouvanter;*

*Qu'il faille qu'une assemblée  
 Infensée  
 Tasche de me tourmenter ?  
 L'Enfer ne peut-il s'ouvrir  
 Pour tout à coup l'engloutir ?*

*Faut-il que la voix criarde  
 Et languarde  
 D'un tas de coureurs de nuit,  
 Rende mon heure assignée  
 Destournée  
 Par un propos qui me nuit ?  
 Quelque malheur peut-il pas  
 Leur avancer le trespas ?*

*Eh quoy! faut-il qu'une envie  
 A m'amie  
 Vienne entacher son honneur ?  
 Et qu'une troupe mechante  
 Trop ardante  
 Luy degorge un deshonneur ?  
 Mort, n'as-tu point de vouloir  
 De leur oster ce pouvoir ?*

*Le dueil & la peine dure  
 Qu'on endure  
 Dans les gouffres Stygieux,  
 N'ont assez de suffisance  
 En souffrance  
 De les rendre malheureux.*

*Encor auroient-ils trop d'heur  
De lamenter leur douleur.*

*Comme on voit, parmi la plaine  
Qui est pleine  
De cheveux tous herissez,  
De l'esclat d'un gros tonnerre,  
Qui trop serre  
Les grands arbres terrassés:  
Foudre, ne sçaurois-tu point  
Les abismer en ce point ?*

*Et vous, Demons effroiables,  
Miserables,  
Qui les hommes seduisez,  
Sçauriez-vous point d'une peine  
Inhumaine  
Les rendre martirizez ?  
Employez tout vostre effort  
Pour les priver de confort.*

*Cieux, si vous avez envie  
Que ma vie  
Ses ennuis puisse chasser,  
Delaschez dessus leur teste  
La tempeste,  
Pour les faire tresbucher.  
Punissez ces malheureux  
D'un jugement rigoureux.*

## XLIII.

*En parle qui voudra, je l'aimeray tousjours !  
 La blasme qui voudra, ma flamme est immortelle !  
 La taxe qui voudra, je luy seray fidelle !  
 Le mesdire d'autrui fait luire mes amours.  
 S'en moque qui voudra, je poursuivray mon cours !  
 La chasse qui voudra, je suis en sa cordelle ;  
 La fuie qui voudra, je veux estre auprès d'elle ;  
 Plustost que ne l'aimer je finirois mes jours.  
 Quant à moy, quand je voy qu'on blasme quelque chose,  
 C'est lors que pour louer icelle je m'oppose ;  
 Aux mesdisans je suis contraire en volonté.  
 Or sus donc, effrontés & remplis de folie,  
 Delachez les abois d'une mordante envie :  
 Vous ne sçauriez fanir la fleur d'une beauté !*

---

## Ode II.

*De Lers, j'ay fait une maistresse ;  
 Mais sentant la langue traitresse  
 De plusieurs de mes feints amis,  
 Je suis esmerveillé d'entendre  
 Le mal dont on la veut reprendre  
 Comme mes plus fiers ennemis.*

*Mais encor je m'esbats comme  
 Un sot qui veut faire de l'homme,  
 Ose bien de tant s'azarder,  
 Que de mesdire d'une dame*



*Qui ne receut jamais le blame  
Duquel on le peut brocarder.*

*Aujourd'huy, quoy qu'on sache faire,  
On a tousjours quelque adversaire ;  
Les envieux sont tousjours prestz,  
Qui pour s'essayer de nous nuire,  
Et mesmes la vertu destruire,  
Alleguent mille faux forfaitz.*

*On pourroit estre une Porcie  
Et mener la plus sainte vie  
Que l'on sçauroit excogiter ;  
Depuis qu'une langue affetée  
Une fois est envenimée,  
Impossible est de l'eviter.*

*Qui pis est l'envieuse presse  
A la nature si perverse  
Que, sans aucune occasion,  
Elle degorge à la volée  
Une fausseté controuvée,  
Pour saouler son affection.*

*Depuis qu'une petite rage  
Luy a forcené le courage,  
Elle ne cherche aucun respit ;  
Il faut qu'elle soit venimeuse,  
De peur qu'une ire trop fascheuse  
La fasse crever de despit.*

*Mais encor c'est une folie  
 Que cil dont la meschante vie  
 Est assez cogneue à chacun,  
 Ressente si bien de sa race,  
 Qu'il suive des autres la trace,  
 Laschant un abois importun.*

*Ceux là souvent veulent mesdire  
 Ausquelz y a plus à redire;  
 En leur faict ilz sont aveuglés,  
 Et voulant les autres reprendre,  
 Ilz feignent de ne point entendre  
 Raconter leurs mechancetez.*

*Bien après à se mescongnoistre,  
 Ilz feront un fetu paroistre  
 Dans l'œil d'autrui par leurs propos;  
 Mais ils ne sentent, en cas mesme,  
 Un bois de pesanteur extreme,  
 Souz lequel ilz courbent le dos.*

*Le pescheur parle du rivage;  
 Le laboureur d'un paisage;  
 Le nautonnier d'une grand mer.  
 De mesme un meschant a coustume  
 De ne parler que d'amertume,  
 Et d'avoir son propos amer.*

*Quand on a la perse declose,  
 On ne peut sortir autre chose*

*Du tonneau que ce qu'on y met,  
Ainsi ce mastin trop farouche  
Ne peut rien sortir de sa bouche  
Qu'un blasme dont il se repaist.*

*O ciel ! si tu ne prens vengeance  
De la serpentine mechance,  
Chacun te dira sans pouvoir ;  
Envoye donc dessus la terre  
L'esclat d'un foudroiant tonnerre,  
Et lui fais la mort recevoir !*

---

 XLIV.

*Après avoir longtemps vagué dessus la mer,  
A la merci des flotz, des ventz & de l'orage,  
Et après avoir fait un perilleux naufrage  
Sans force, sans pouvoir, sans vertu de ramer ;  
Maintenant bien-heureux que je m'ose affermer  
N'estre plus sous l'espais d'un obscurci nuage,  
Et que jà le soleil, du clair de son visage,  
Dessus mon horison commence à raisonner ;  
Qu'un doux Zephir, aiant repoussé la furie,  
Halene doucement sur ma poupe engourdie  
Et me fait cotoier le rivage d'un port ;  
Amans, vivez heureux & vostre bien aimée !  
Esperans qu'à la fin vostre nef agitée  
Des ventz impetueux, sera conduite au bord.*



## XLV.

*Maiſtreſſe, c'eſt aſſez, je ne veux plus chanter  
 Le bonheur qui fea ta divine naiſſance,  
 Ni comme tous les Dieux, pour monſtrer leur puiſſance,  
 Firent que ta beauté ne ſe peut augmenter.  
 Tous ces doctes eſprits, que l'on voit lamenter  
 Parmi les avirons de noſtre belle France,  
 Ont aſſez entonné ta parfaite excellence,  
 Taſchans ſous des noms feintz de te repreſenter.  
 Leurs plumes t'ont loué, meſme la Vandomoïſe,  
 Qui ſurpaſſe à bon droit la Latine & Gregeoïſe,  
 Sous le nom de Caſſandre a deſcrit tes honneurs.  
 Hé! que pourrois-je mieux, que pourrois-je mieux faire,  
 Après tant d'eſcrivains, ſi non que de me taire,  
 Apprenant ſeulement à chanter leurs douceurs!*

## XLVI.

*Filles, qui ſur le mont doublement eſlevé  
 Demenez voſtre bal & voſtre gaie dance,  
 Qui par le ſtile doux d'une docte ſcience  
 Rendez l'eſprit ſubtil du poete animé;  
 Si chantant les erreurs de l'enfant emplumé,  
 J'ay deſcouvert mon feu conduit d'une eſperance,  
 Ne dites pas au moins que c'eſt voſtre preſence  
 Qui pour faire ceci m'ait l'eſprit enflammé.  
 Une ſeule beauté, ſeul eſpoir de ma vie,  
 M'a l'ame doucement ſur Parnaffe ravie,  
 M'ayant ſaiſi le cœur d'un regard de ſes yeux.  
 Seule elle m'a guidé deſſus la rive humide,  
 Pour humer à longs traitz de l'onde Caſtalide,  
 Me faiſant eſcolier du plus petit des Dieux.*

## Ode III.

*Esprits medifans & moqueurs,  
Qui depourveus des beaux honneurs  
Que nostre poesie merite,  
Par un tas de moz inventez,  
Les plus doctes representez,  
Esgaux à vostre demerite,*

*Qui vrais Zoïles impudens,  
Medifez mesmes des sçavans,  
Esmeus d'une arrogance fiere,  
Et d'un parler calomnieux  
Blasmez les escripts precieux  
Qu'aujourd'huy l'on met en lumiere;*

*Ce n'est à vous que ces miens vers,  
Qu'ores j'apprens à l'univers  
Souz ombre d'une douce attente,  
J'offre, peut-estre destreux  
De brider l'arrest furieux  
De vostre langue medifante.*

*Mais c'est à vous, chers nourrissons,  
Qui entonnez par vos chansons  
L'accent d'une mignarde grace;  
C'est à vous, freres tres-aimés,  
Qui jour & nuit vous abrevez  
Dedans les ondes du Parnasse;*

*Qui ſçavez par quels grands labeurs  
Nous nous acquerons des honneurs  
Et l'heur d'une immortelle gloire,  
Et, comme veufz de tout repos,  
Nous mettons noz ſens en depos  
Entre les filles de Memoire.*





# LES ECLOGVES

DE PIERRE DE CORNV

*Dauphinois*

---

ECLOGVE PREMIERE

## *LES PASTEVRS*

Phelipot & Charlet.

*Au plus chaud de l'esté, lorsque la Canicule  
Espandoit sur la terre une chaleur qui brusle,  
Phelipot & Charlet, ces deux bons pastoureaux,  
Un jour ayans conduit par les champs leurs troupeaux,  
S'escarterent un peu de la troupe voisine  
De certains bergerots, dont la voix enfantine  
Esmeue de l'ardeur de leurs tendres effortz,  
Entonnoit des chansons en discordans accors,  
Et, sans crainte des loups, laisserent par la plaine  
Pour paistre tant qu'au soir leurs brebis porte-laine.  
Ilz monterent tous deux sur le dos d'un rocher,  
Affin de s'esjouir & affin de chercher  
Quelque lieu verdissant qui, de son excellence,  
Peust donner à leurs yeux quelque jouissance.*

*Or suivant pas à pas des chemins non fraiez,  
 Et dont aucuns pasteurs ne s'estoient essaiez  
 D'affranchir le sommet, ils suivirent leur routte  
 Si longuement qu'enfin ilz virent une grotte,  
 Un antre caverneux par nature entaillé,  
 De mille belles fleurs richement esmaillé  
 Et de mousse couvert; duquel le frontispice  
 Sembloit avoir esté basti par artifice.  
 Audeffus du portail, quatre lauriers dressez  
 Monstroient à qui mieux leurs cheveux herissez,  
 Et bien près, en maint tour, la lambrunche sauvage  
 De ses feuilles faisant un gratieux ombrage,  
 Embrassoit un lierre aux rameaux gravissans,  
 Et chargez de raisins avoit ses bras pendans.  
 Au fond de l'antre estoit une eau claire & coulante,  
 Dans laquelle on voioit l'areine sautelante  
 Exciter un doux bruit, qui d'un son mesuré  
 Engendroit par la grotte un organe enrqué,  
 Les bordz estoient couvers d'une mousse chenue,  
 Qui d'un poil tousjours vert se monstroit crespelue.  
 Les tiges tout autour d'un million de fleurs  
 Eslevoient leurs boutons peintz de mille couleurs,  
 Qui causoient une odeur partout si douceuse  
 Que la senteur du musc n'est pas plus gracieuse.  
 Aussitost que Charlet, d'un & d'autre costé,  
 Eut aperceu dans l'antre une telle beauté,  
 Admirant la largeur d'une si belle grotte,  
 Ses levres il ouvrit parlant de telle sorte:  
 Phelipot, mon ami, arrestons nous ici;  
 Car pour fuyr les rais du soleil esclairci,*

*Et l'ardante chaleur qui sort de son visage,  
 Nous ne sçaurions trouver un plus plaisant ombrage.  
 Reposons nous un peu & portant dans nos cœurs  
 A cause de l'amour un monde de douleurs,  
 Et nous ressouvenant de l'aigreur soucieuse  
 Qui rend de noz esprits la vie langoureuse,  
 Et qui detient noz sens jà privez de raison,  
 Esclavés sous le joug d'une dure prison;  
 D'un souffle soupirant enflons nos chalemies  
 Et chantons les rigueurs de nos fieres amies,  
 Qui sans avoir souci de noz cruels tourmens,  
 Se plaisent à nous voir tristes & languissans,  
 Exposez aux malheurs d'une geine incroyable  
 Qui ravit de noz cœurs la vigueur miserable.  
 Au moins, en ce faisant, nous nous soulagerons  
 Et, parlans aux rochers qui sont aux environs,  
 Echo nous respondra de sa voix resonante,  
 Redisant de noz vers la plainte gemissante,  
 Les bois nous entendront, & les petits Zephirs,  
 Pour chanter davantage, enfleront noz desirs.  
 De moy je vay premier, incité d'une envie,  
 Chanter la cruauté des beautez de m'amie.*

Charlet.

*Ma Blandine, mon cœur, ma joye & mon confort,  
 Qui me fais esprouver une effroyable mort,  
 Qui toutefois ne peut mettre fin à ma vie,  
 Laquelle d'un monceau de malheurs est suivie;  
 Pour toy, mille tourmens me saccagent le cœur  
 Et me font esprouver une amere douleur,*

*Troublant à tous momens ma secrette pensée,  
 Qui d'un mal violent est tousjours agitée.  
 Pour toy les esguillons qui geinent mes esprits,  
 Par leurs divers assauts m'ont tellement surpris  
 Que je suis tout malade, & ma face menue  
 A la couleur flestrie & jà toute abattue.  
 Je suis devenu maigre & privé de repos ;  
 Je n'ay plus que la peau qui me couvre les os,  
 Tant le morne souci d'une dure tristesse  
 A banni de mon cœur la joie & la liesse.  
 Les bergers d'icy près me voyant si froissé,  
 Ayant courbé le dos & le chef abaissé,  
 Les deux yeux enfoncés bien profond dans la teste,  
 La face descharnée & la couleur defaite,  
 Le front tout fillonné, le menton tremblotant,  
 Le corps privé de force & du tout impotent,  
 Estant ne plus ne moins, en ma tendre jeunesse,  
 Comme un homme accablé de la froide vieillesse,  
 S'esmerveillent de moy & , remplis de pitié,  
 Monstrent en mon endroit un signe d'amitié ;  
 Voire me regardant d'un œil bien larmoyable,  
 Souspirent de mon mal la misere incroyable,  
 Et font mille regrets, dont l'effort douloureux  
 Fendrait d'un dur rocher le marbre froidureux.  
 Ils ont le cœur dolent, ne sçachant où procede  
 Ce tourment qui ne peut trouver aucun remede ;  
 Car contre un tel malheur on ne sçauroit avoir  
 Chose laquelle fist guerison recevoir.  
 Les maux que nous avons d'une essence divine,  
 Ne se peuvent guerir par jus ni medecine*

*D'aucun fors que de toy je ne puis esperer  
Allegeance à l'aigreur qui me fait endurer ;  
Car seule tu pourrois, si tu avois l'envie,  
Doucelement apaiser les tourmens de ma vie  
Et soulager à plein ma triste passion,  
Qui vient d'une trop douce & sainte affection.  
Je ne demande pas chose si precieuse  
Que tu doives ainsi te monstrier envieuse  
Du bien auquel j'aspire, & mesmes quand l'honneur  
Dont tu fais tant de cas ne tourne en deshonneur.  
On ne doit refuser à la douce demande  
Lorsqu'elle ne requiert une chose trop grande.  
Mais, hélas ! je me faux : que sçaurois-tu donner  
Qui fust plus precieux que de t'abandonner,  
Me laissant à souhait jouir d'une lieffe  
Et cueillir le doux fruit de ta verte jeunesse ?  
La douleur me transporte &, privé de raison,  
Je suis prest à mourir si je n'ay guerison.  
Non je ne sçaurois plus, je ne sçaurois plus estre  
Maistre ni conducteur de mon troupeau champestre.  
Je m'oublie moy mesme &, d'un dur desespoir,  
Pressé de trop de mal, je force mon vouloir.  
Je suis desesperé & sans aucune guide ;  
A tous mes brebis je vay lascher la bride,  
Si tu ne veux, Blandine, oubliant ta rigueur,  
Esteindre les flambeaux qui me bruslent le cœur  
Et adoucir le fiel de la geine mordante,  
Qui sans aucun secours maintenant me tourmente.  
Hélas ! si tu sçavois, si tu sçavois comment  
La plainte & le regret me vont martirifant,*



*Deseichant peu à peu la vigueur de ma vie  
Par le triste poison d'une melancolie,  
Et ravissant de moy toute l'humidité  
Dont j'estois soustenu plein de felicité;  
La pitié te vaincroit &, changeant de courage,  
Tu ne sçaurois souffrir que j'eusse cet outrage  
Que de tant endurer & de plier le dos  
Dessous un tel fardeau qui chasse le repos.  
Tu me viendrois guerir ou tu serois felonne,  
Autant que sçauroit estre une fiere lionne.  
Dès lors que je te vis dessous ces arbrisseaux,  
Lorsque Thoinet & moy conduisions nos troupeaux,  
Fagoter d'aubespins avec d'autres bergeres,  
Pour faire à vos jardins des hayes buissonnières;  
Je fus bien si espris de ta jeune beauté  
Que je fus tout soudain mis en captivité.  
Mais hélas ! du depuis tousjours ma peine dure  
Et je ne puis sortir de ma prison obscure.  
De plus en plus l'effort de ma triste douleur  
Augmente le brasier qui me brusle le cœur ;  
Jamais, ni jour, ni nuit, je n'ay l'heure opportune  
De pouvoir donner treve à ma dure infortune ;  
Ains il faut que sans cesse un effroy douloureux  
Force de mille assauts mon esprit langoureux.  
Tout le tour de mes yeux distille sur ma face  
Un ruisseau larmoyant qui ma couleur efface  
Et, du fond de mon cœur, se desbonde un soupir  
Pour monstrier les horreurs d'un amoureux martir.  
Mais à mes tristes cris du tout inexorable,  
Tu feins de n'escouter ma plainte lamentable,*

*Que les vens, meffagers du malheur que je sens,  
D'une douce halenée en ta loge soufflans,  
Te donnent à entendre & te font aparoiſtre,  
Par ſignes evidens te la faiſant cognoiſtre.  
Si la nuit j'entreprends, pour mon mal apaiſer,  
De penſer à part moy ou bien de repoſer,  
De me reſſouvenir d'une choſe paſſée,  
Ou d'une autre que toy qui fera courtiſée,  
Ou bien de mon troupeau, ſongeant de quel paſtis  
Mes chevres cy après pourront enfler leur pis;  
Auſſitoſt l'eſguillon d'une poignante rage  
D'un ſubit troublement forcene mon courage;  
Je pers toute raiſon, je ne ſçay qui je ſuis  
Et privé de mon ſens j'accable mes eſprits;  
La cuiſante chaleur d'une brulante flamme,  
M'eſchauffant tout le cœur, penetre dans mon ame,  
Si bien que me tournant d'un & d'autre coſté,  
Je ne puis chaſſer loin ceſte calamité.  
Ains, par divers excès, ſurmonté de furie  
Un million de fois je deſpite ma vie;  
Faiſant mille regrets & nommant au ſecours  
La Mort, qui pour le moins vienne finir mes jours.  
Mais elle eſt du tout fourde & rigoureuſe & fiere  
Elle ne daigne point exaucer ma priere,  
Ains me laiſſe ſouffrir! La mort ne cherche pas  
Celuy qui ne requiert ſi non que le treſpas.  
Un mois eſt jà paſſé que je fus par un ſonge  
Entretenu longtems d'un controuvé menſonge.  
La nuit me ſembloit courte & chetif, je penſois  
Que des labeurs paſſés je me recompenſois,*

---

*Et que sans contredit tu me laissois repaistre  
 Du bien dont je ne puis encor jouissant estre.  
 Je songeois que, chassant bien loin ta cruauté,  
 Tout à coup tu avois prins ceste volonté  
 Que de venir vers moy &, laissant ta couchette,  
 Tascher de me trouver couché dans ma logette.  
 Or m'y ayant trouvé, tu te mis près de moy,  
 Tu m'accolas soudain; mais tressautant d'effroy  
 Ne sçachant qui c'estoit, j'avois l'ame agitée.  
 Lors je te recogneus &, t'ayant embrassée  
 En mes bras amoureux, je commence à baiser  
 Tu coraline bouche &, sans me reposer,  
 Je taste, je manie &, rempli d'allegresse,  
 D'un savoureux plaisir j'estouffe ma tristesse.  
 Alors je m'esveillay; mais hélas! tout baigné,  
 Je trouvay que j'estois de toy bien eslongné;  
 Que ce n'estoit qu'un songe & que la destinée  
 Ne m'avoit bienheuré d'une telle nuitée,  
 Que de jouir de toy & t'avoir en mes bras,  
 Eprouvant à souhait les amoureux combats;  
 Si bien que, dans peu d'heure, assailli d'une geine,  
 Je retournay rentrer en ma premiere peine.  
 Hélas! que j'eusse esté plein de contentement,  
 Si je t'eusse trouvé près de moy m'accolant  
 Et me sucçant le cœur par un tas d'amourettes,  
 Esmeuës de l'ardeur de nos flammes secrettes,  
 Et savourant à plein les baisers doucereux  
 Que je pensois donner d'un effort amoureux;  
 Affin que pour le moins ayant l'ame embrasée,  
 J'eusse recommencé ceste douce meslée.*

*Or sus, Blandine, sus! il me faut secourir,  
 Sans me laisser ainsi cruellement mourir,  
 Et par tant de vertus me priver d'esperance,  
 M'ayant fait le subject d'une dure souffrance.  
 Helas! je t'ayme tant que je ne puis avoir  
 Plus grand contentement si non que de te voir  
 Conduire tes troupeaux avec les pastorelles,  
 Qui foulent par les prés les fleurs toutes nouvelles.  
 Tousjours j'ay ton pourtraict ampraint dedans mon cœur,  
 Et pour l'amour de toy j'y couve une chaleur.  
 Tesmoin m'en est ce pin, duquel gravant l'escorce,  
 J'ay escrit curieux ces vers à toute force:*

PLUSTOST AU CIEL ASTRÉ CROISTRONT LES ARBRISSEAUX,  
 PLUSTOST LES BOUCS BARBUS HABITERONT LES EAUX,  
 ET PLUSTOST LES POISSONS FUIRONT DE LA MARINE,  
 QUE LE PASTEUR CHARLET OUBLIE SA BLANDINE!

*Voilà comme je suis de tes beautez esprits,  
 Ayant deffous tes loix captivé mes esprits,  
 Et comme bien constant j'ay tousjours souvenance  
 De ta grace parfaite & de ton excellence,  
 N'aimant autre que toy, dont la perfection  
 Ait peu tirer vers soy ma douce affection.  
 Or sus! le jour s'en va! à Dieu, ma douce amie,  
 Puisse-je soulager les tourmens de ma vie,  
 Et d'un sucré plaisir donner quelque soulas  
 Au malheur qui me rend de jour en jour plus las,  
 Affin que plus joyeux je puisse mener paistre,  
 Par les champs biguarrés, mon gras troupeau champestre.  
 A tant se teut Charlet &, pour chanter aussi,  
 Phelipot soupirant luy respondit ainsi:*

*Car il chantoit fort bien & sa voix doucereuse  
Sçavoit bien entonner une plainte amoureuse.*

Phelipot.

*Ma belle Francion, de qui la cruauté  
Martirise mon cœur veuf de felicité,  
Luy faisant endurer, au peril de sa vie,  
Le mortel soucieux d'une aspre jalousie;  
Tu sçais que l'autre jour, ainsi que mes troupeaux  
Remaschoient jà repeus sous le frais des ormeaux,  
Fasché, je m'absentay, portant en ma pensée  
Les amoureux soucis d'une amour insensée.  
Je cherchois en tous lieux &, marchant par les prés  
De mille belles fleurs gentement diaprés,  
Sans me donner plaisir à la gaye verdure,  
Pour soulager un peu ma mortelle blessure,  
Ni sans me resjouir du moindre passetemps  
Que l'on peut aujourd'huy prendre parmi les champs;  
Morne, palle & transi, je suivois un passage  
Où les pieds des pasteurs n'avoient foulé l'herbage;  
Je resvois à part moy &, d'un secret discours,  
Triste je despitois & ma vie & mes jours,  
Me voyant le subject d'une peine si dure  
Qui m'expose aux perils d'une grieve torture,  
Et qui me fait mourir, sans avoir merité  
D'estre d'une rigueur ainsi persécuté,  
Et sans avoir donné cause assez suffisante  
D'esmouvoir contre moy ceste dure tourmente.  
Enfin après avoir cheminé longuement,  
Pensant de plus en plus à mon aigre tourment*

*Sans pouvoir serener cette poignante rage  
Et ce facheux soucy qui troubloit mon courage,  
J'entrevis loin de moy, deffouz des arbrisseaux,  
(Au moins je le pensois) deux ou trois pastoureaux  
Qui sembloient à la voix tressauter d'une joye  
Et estre à leur plaisir; alors je me fourvoye  
Du chemin où j'estois; je prins l'autre sentier,  
Qui tiroit droit à eux; pour ne me desvoyer,  
Et pour haster le pas mes guesires je retrouffe  
Et d'un pied plus leger je commence ma course.  
Quand je fus arrivé, & à mon grand regret,  
Voyant que tu estois assise sur Thoinet,  
Qui pliant les genoux recueilloit à l'emblée  
Des baisers savoureux sur ta bouche sucrée,  
Je devins demi-mort; & sentant dans mon cœur  
Les cuisans esguillons d'une brusque douleur,  
Transporté de mon sens, je prins une furie  
Pour d'un coup outrageux mettre fin à ma vie.  
Toutesfois arrestant mon forcené vouloir,  
Pensant que ta beauté me viendroit recevoir,  
Preferant mon amour & mon amitié sainte  
A celle de Thoinet que tu sçais estre feinte,  
Je cachay mon tourment d'un visage joyeux,  
D'un parler desguisé vous saluant tous deux,  
Et ne faisant semblant d'avoir en ma pensée  
Un remords de t'avoir veu si bien caressée  
De celui-là, lequel jaloux de mon bonheur  
Ne tasche qu'à cueillir le fruit de ton honneur.  
Alors je t'accostay; mais sans avoir poinct d'honte,  
De ton fidele amant tu ne tins aucun conte,*

Et feignois n'escouter ce que je te disois,  
 T'escartant loin de moy tant plus je m'approchois.  
 Auffitost, contemplant que tu prenois la fuite,  
 Je ne voulus user de plus longue poursuite,  
 Je prins congé de toy un à Dieu soupirant,  
 Portant dedans mon cœur un tragique tourment  
 Et disant à Thoinet: Thoinet, vis en lieffe  
 Puisque tu es aymé d'une telle maistresse!  
 Hélas! que malheureux sont ceux dont l'amitié  
 N'est du tout rien meslée avec l'inimitié,  
 Et qui, par trop constans, d'une foy cordiale,  
 Monstrent de leurs amours assurance loyale!  
 S'ilz pretendent enfin quelque bien recevoir,  
 Ayant mis en effet leur fidele devoir,  
 Tousjours un medisant & rempli de feintise  
 Emportera le prix d'une telle entreprise.  
 Hélas! tu devois bien pour le moins escouter  
 Ce que je te voulois à l'heure raconter.  
 Un amoureux est bien peu cheri de sa Dame  
 S'il ne luy peut conter la douleur qui l'entame!  
 Je t'eusse fait sçavoir comme journallement  
 Je vay dedans mon cœur ton pourtrait recelant;  
 Comme je suis espris & que jour ne se passe  
 Que je ne sois ravi de ta divine grace,  
 Que tousjours je te voy, quoyque devant mes yeux  
 Je n'aye le subjeçt de ton corps pretieux;  
 Car dedans mon cerveau les occultes idées  
 De tes cheres beautex me sont representées;  
 Et soit jour ou soit nuit, je ne pense qu'en toy,  
 Qui seule peux chasser mon chaleureux esmoy,

*D'un clein d'œil seulement, parsemant dans mon ame  
Un remede à l'horreur de ma bruslante flamme.  
Tefmoin en soit ce chefne où, avec un couteau,  
J'ay gravé ce quatrain, lequel me semble beau :*

AVANT QUE PHELIPOT LAISSE SA FRANCION,  
DIMINUANT L'ARDEUR DE SON AFFECTION,  
LES RUISSEAUX REFUIRONT JUSQUE DANS LEUR FONTAINE,  
LE BOUC SERA SANS BARBE ET LA BREBIS SANS LAINE.

*Mais hélas ! il ne faut, il ne faut t'advertir  
De l'effort rigoureux de mon aigre martir.  
Cela t'est assez seur, ayant pour tesmoignage  
Les signes evidens qui sont en mon visage,  
Pale, defiguré, qui n'a plus que la peau,  
Et lequel te sembloit si joyeux & si beau,  
(Au moins tu le feignois) comme dissimulée  
Decevant mes esprits par parole fardée.*

*Mais je voy bien que c'est : tu te plais à me voir  
Au centre de mon cœur mille maux recevoir,  
Et voudrois que déjà, plein de melancolie,  
Avec mon amitié je finisse ma vie.*

*Mais hélas ! je ne puis ; car la Mort aime mieux  
Que je courbe le dos souz le mal odieux,  
Qui d'un feu violant me geine & me bourrelle  
Me faisant le subject d'une peine cruelle.  
Et qui pis est la Mort ne me sçauroit donner  
Un tourment qui me peut d'avantage estonner  
Que celui que je souffre. Une ardeur amoureuse  
Qui ne cesse jamais, est bien plus rigoureuse  
Que la mort qui prend fin, d'un coup tant seulement  
Un poison venimeux dans nos corps parsemant,*



Qui termine nos jours, chassant nostre tristesse  
 Par le sucré plaisir d'une douce lieffe.  
 Ha ! s'il se pouvoit faire, ha ! que je voudrois bien  
 Mourir de mille morts pour jouir d'un tel bien,  
 Dont jouissent là bas les ames bien heurées  
 Aux champs bien fortunex des terres Elysées !  
 Alors, sans me fascher comme je fais icy,  
 Et chassant loin de moy la peine & le soucy,  
 Je ferois le recit à la troupe amoureuse  
 Comme tu as esté de mon bien envieuse ;  
 Comme m'ayant blessé du regard de tes yeux  
 D'un coup le plus cruel qui soit deffouz les cieux,  
 Tu m'as fait endurer une bouillante rage,  
 Delachant deffus moy la fureur & l'orage,  
 Sans daigner secourir la plaie de mon cœur  
 Qui va de plus en plus rengregeant sa douleur ;  
 Et sans me consoler, ains jettant en arriere  
 Les essays poursuivans de mon humble priere.  
 Or sus, ma Francion, sans plus me rejeter,  
 Usant de ces refus qui me font contrister,  
 Escoute maintenant ma plainte langoureuse,  
 Sans debonder l'arrest d'une ire rigoureuse.  
 Helas ! pauvre abusée, hé ! vaudroit-il pas mieux  
 Venir loger chez moy, dans mon antre ombrageux,  
 Estant de mes troupeaux & bergere & maistresse,  
 Que croire de Thoinet la fardée promesse ?  
 Là si tu veux venir, croyant à mes propos,  
 Sans peine & sans labeur nous vivrons en repos ;  
 Nous nous resjouitrons & veufz de toute envie  
 Nous passerons tous deux le temps de nostre vie

*En plaisirs amoureux, en doux esbatemens,  
 Aians dedans nos cœurs mille contentemens,  
 Qui siringant dans nous une humeur desireuse,  
 Soulageront à plain nostre ardeur amoureuse.  
 J'ay un parc tout remply de brebis & d'agneaux  
 Et de vaches aussi, où trente pastoureaux  
 Vaquent journellement, soit pour le pasturage,  
 Soit pour tirer le lait à faire du fromage.  
 Tout cela tu auras, estant en ton pouvoir  
 Le reste que j'auray dans mon gentil manoir;  
 Car celle tu seras, veu ta belle excellence,  
 Qui pourra dispenser de toute ma puissance.  
 Or à Dieu, Francion, je m'en vay retirer;  
 Aussi bien je ne puis gueres plus respirer.  
 Le soleil s'obscurcit &, bornant sa carriere,  
 Il plonge sa clarté dans l'onde mariniere.*

---

## ECLOGVE DEUXIEME.

### LES PASTEVRS.

Perrot & Lermot.

*Phœbus s'estant parti des estoillez rideaux,  
 Estouffoit sa clarté dans la moiteur des eaux,  
 Quand Perrot & Lermot, de bonne compagnie  
 Et d'un commun accord, prindrent la fantasia*

*D'amasser leurs troupeaux & au parc les ranger.  
De peur que quelque loup ne les vint dommager.  
Pour ce faire, tous deux, avecques leurs houlettes,  
Chassoient les gros belliers qui portoient des clochettes,  
Affin que les brebis, à ce son enroué,  
Suivissent le chemin qui leur estoit fraié,  
Et que les agneletz courans après leurs meres,  
S'approchassent du lieu de leurs tendres repaires,  
Sans s'amuser aux champs à paistre ou à sauter,  
Esmeus du moindre aspect qui se vient presenter.  
Quand ils eurent enclos au mi de la logette,  
Sans se pener beaucoup leur troupe camufette,  
Ilz mirent à l'entour leurs mastins affamez,  
Qui portoient des coliers de clous tout parfemez  
Et sembloient menasser, d'une haleine grondante,  
Le loup qui quelquefois au troupeau se presente.  
Perrot tout harassé du labeur journalier  
S'assit auprès du parc, tirant de son panier  
Un quignon de pain bis & un peu de fromage,  
Que Margot luy donna pour reprendre courage,  
Et pour rassasier le souhaitté desir  
Qu'il avoit en ce jour de souper à plaisir.  
Lermot aussi de mesme ouvrit sa panetiere  
Et avint des oignons, avec une saliere  
Faitte d'un bois creusé, que Robin façonna  
D'un art industrieux, & puis la lui donna.  
Il print aussi du pain & sa bouteille pleine  
De vin trempé de l'eau d'une claire fonteine.  
Ils souperent ensemble &, sans se contrister,  
Chacun à qui mieux mieux taschoit de contenter*

*Son estomac beant, qui n'ayant nourriture  
 Commençoit remonstrer qu'on lui faisoit injure  
 Et qu'on le laissoit trop en ce fascheux tourment,  
 Sans luy fournir au moins un petit aliment.  
 Après qu'ils eurent fait & que cet ordinaire  
 Eut chassé l'appetit d'une viande vulgaire,  
 Perrot, sans se fascher du malheur endurci  
 Qui peint dessus le front la peine & le souci,  
 Commence ce propos: Lermot, dont l'alliance  
 D'un amour non fardé me donne confiance,  
 Je te pry de bon cœur de chanter avec moy  
 Quelque douce chanson pour chasser tout esmoy,  
 Et pour bannir bien loin de nostre fantasie  
 Le noirastre poison d'une melancolie;  
 Aussi bien ne faut-il si tost s'aller coucher.  
 Guillot nous le viendroit puis après reprocher,  
 Disant que nous serions d'une humeur paresseuse  
 Et indignes d'avoir une belle amoureuse.*

Lermot.

*Perrot, mon bon ami, je ne sçauois chanter;  
 A ce matin ma chevre, en voulant chevrotter,  
 A esté tellement de ce mal tourmentée  
 Que je l'ay trouvé morte au fond d'une vallée.  
 J'en suis si bien marry que je n'ay le desir  
 De chercher pour m'esbattre un gracieux plaisir.  
 Car tant plus au cerveau j'en ay la souvenance,  
 Tant plus je sens au cœur une amere souffrance.  
 Tu sçais comme elle estoit, & quel fruit j'en avois  
 Lorsque dans un vaisseau son lait je recevois.*

*En quel temps que ce fust le beurre & le fromage  
 Ne me manquoient jamais, & en tout ce village  
 On ne vit jamais chevre au poil si marqueté,  
 A la barbe si longue, au pied si ergoté,  
 Ni qui fust plus facile à conduire sans peine,  
 Soit par les hautz rochers, soit par la basse pleine.  
 Aussi ce chevrier, qui meine tous les jours  
 Son troupeau porte-barbe en ces bossus contours,  
 Me la sceut fort bien vendre &, en faisant la vente,  
 Dire que j'emmenois la plus belle de trente  
 Qu'il avoit en pouvoir, & qu'il ne l'eust vendu,  
 Si ce ne fust esté qu'il avoit entendu  
 Qu'on luy portoit envie & qu'on la vouloit prendre,  
 Pendant qu'il dormiroit, sans le luy faire entendre.*

Perrot.

*Lermot, tu n'es pas seul entre les pastoureaux  
 A qui tombe le sort. Hier ces deux nouveaux,  
 Qui depuis peu de temps ont hanté ce village,  
 Firent bien tout à coup perte de davantage.  
 Ilz chassoient sur le soir, comme nous avons fait,  
 Leurs brebis dans le parc; mais sur cet entrefait  
 Ils laisserent aux champs une belle genisse,  
 Bien apprinse au travail & au joug fort propice,  
 Belle, bien profitable & qui avoit cousté  
 Plus que ne cousteroit mon taureau taqueté.  
 Or ainsi qu'elle alloit, j'à repeue & contente,  
 Follastrant de ses piedz sur l'herbe verdoiante,  
 Voici venir un loup qui, du tout affamé,  
 Choïssant de bien loin ce lieu accoustumé,*

*La contemple & jettant sur icelle la veue,  
 S'approche peu à peu & la prend par la queue,  
 La fait pirouetter & par maint & maint tour  
 Pour la faire tomber, voltige tout autour  
 D'un rond par luy frayé; si bien que sur la place  
 Estourdie & mi-morte enfin il la terrasse,  
 L'esgorge, la deschire & de son corps sanglant  
 Saoule sans dilaier son gosier devorant;  
 Ne laissant pour refus que la peau descharnée,  
 Qu'il avoit en maints lieux diversément trouée.  
 Et moy, j'ay bien perdu, ces jours, en ma maison,  
 Le cotton delié d'une blanche toison,  
 Que je gardois pour faire une robe à Laurine,  
 Qui m'a de son amour offensé la poitrine.  
 Si est-ce toutefois que je n'en aye esté  
 En aucune façon marry ni despité;  
 Ains j'ay souffert cela d'un aussi bon courage  
 Que si ce fust esté bien à mon avantage.  
 Il ne faut pour ta chevre oublier de chanter,  
 Mon Lermot; car le chant te pourra contenter  
 Et pourra chasser loin ceste amere tristesse,  
 Qui d'un poignant souci secrettement te blesse.  
 Or sus, commençons donc &, en mille façons,  
 Essayons d'entonner le bruit de nos chansons.*

Lermot.

*Pan qui preside aux champs, qui preside aux bocages,  
 Me soit une autre fois un peu plus gracieux:  
 Je luy sacrifiray, en esté, des herbages;  
 En hiver, des presens qui seront precieux!*

Perrot.

*Si Palès favorise à mes brebis brehaignes,  
(Par priere bientôt je la veux esprouver)  
Je luy presenteray l'automne des chastaignes,  
L'hiver du meilleur lait que je pourray trouver.*

Lermot.

*Pan a tousjours esté en ces bois secourable,  
Il a de nous souci qui sommes pastoureaux ;  
S'il me regarde un peu d'un œil plus favorable,  
Je lui feray present de deux petits agneaux.*

Perrot.

*Palès ainsi que Pan preside par ces prées,  
Elle sçait bien que j'ay besoin de sa faveur ;  
Si mes prieres sont de son thrône exaucées  
Tousjours dans mes chansons je diray son honneur.*

Lermot.

*Si je ne recevois un baiser de Claudette,  
Je crois que j'en aurois le cœur tout offensé ;  
Elle m'a reproché que j'ayme Dionnette,  
Mais je te puis jurer que je n'y ay pensé.*

Perrot.

*Je ne sçay que fait tant ma gentille Laurine,  
Jà deux jours sont passés que je ne l'ay point veu ;  
Depuis ce triste temps une flamme divine  
Rengrege le tourment que j'avois jà reçu.*

Perrot.

*Ma Claudette ces jours m'avoit promis de prendre  
Deux anneaux faits de jonc que j'avois achetés;  
Je luy ay dit encor; mais, feignant de n'entendre  
Ce que je lui disois, elle les a quittés.*

Lermot.

*Ma Laurine sçait bien qu'une amitié constante  
Loge dedans mon cœur sans en pouvoir sortir;  
Il faudra que bientôt un don je luy presente,  
Aussi bien je cognois qu'elle en a le desir.*

Perrot.

*Tant plus je vay avant, tant plus j'aime m'amie  
Et tousjours son amour me va poignant le cœur.  
Au moins si j'en avois un peu de courtoisie,  
J'apaiserois l'effort de ma triste douleur.*

Lermot.

*La mienne ne sçauroit ignorer qu'à toute heure  
Je suis de ses beautés esperdument espris;  
Si est-ce toutefois que je suis en demeure  
De pouvoir tant soit peu soulager mes esprits.*

Perrot.

*C'est grand cas aujourd'huy qu'on voit chaque bergere,  
Pourveu qu'elle soit belle, user de cruauté.  
Je pense estre une chose, en tous temps coustumiere  
Que toujours la rigueur va suivant la beauté.*



Perrot.

*Helas ! je le sçais bien ; mais c'est à mon dommage,  
Car la mienne est fort belle & ne se peut flechir.  
J'ay bien tasché souvent d'adoucir son courage ;  
Mais jamais je n'ay peu recevoir ce plaisir.*

Lermot.

*Quoyque j'aye cogneu ma nimphe rigoureuse,  
Ayant à ses beaux yeux consacré mon amour,  
Je ne pers pour cela ceste esperance heureuse  
Que j'ay tousjours conceu d'en jouir quelque jour.*

Perrot.

*Quoyque la mienne soit aussi dure & rebelle  
Que la tienne peut estre, & de bouche & de cœur,  
Si est-ce toutefois que sa rigueur cruelle  
Enfin delaissera sa force & sa vigueur.*

Lermot.

*Tousjours le mauvais temps d'une fureur glacée  
Ne fait de nos beaux champs hériffer les cheveux ;  
Ainsy je ne croy point que ma douce pensée  
Endure plus longtemps un mal si douloureux.*

Perrot.

*Tousjours les pins branchus d'une neige roulante  
Au dessus de leur chef ne sont enfarinez ;  
Ainsi je ne croy point qu'une fiere tourmente  
Ait rendu pour tousjours mes espritz destinez.*

Lermot.

*On a tousjours le bien lorsque moins on y pense ;  
La fortune soustient cil qui s'en va perdu.  
Ainsy n'y pensant pas, j'auray la recompense  
De ce malheur qui m'a tristement eperdu.*

Perrot.

*Lorsque j'auray perdu toute mon esperance  
De jouir de l'amour, je seray contenté.  
Mon cerveau sera jà privé de cognoissance,  
Et peut-estre j'auray le plaisir souhaité.*

Lermot.

*Colin disoit hier que sa belle Janette  
L'avoit par quatre mois rudement abusé ,  
Néanmoins qu'elle vint coucher dans sa logette,  
Un soir qu'il ne pensoit d'estre recompensé.*

Perrot.

*Michel aussi, ces jours, racontant de s'amie  
Le brusque naturel, m'en disoit tout autant ;  
Et toutefois qu'il eust d'elle la courtoisie,  
Lorsqu'il ne pensoit plus d'allegger son tourment.*

Lermot.

*Les femmes aujourd'huy sont si dissimulées  
Qu'on ne peut decouvrir ce qu'elles ont au cœur,  
On les voit en tout temps faire des courrouffées  
Lorsque nous desirons d'elles quelque douceur.*

Perrot.

*Helas ! je le sçais bien ; mais c'est à mon dommage,  
Car la mienne est fort belle & ne se peut flechir.  
J'ay bien tasché souvent d'adoucir son courage ;  
Mais jamais je n'ay peu recevoir ce plaisir.*

Lermot.

*Quoyque j'aye cogneu ma nimphe rigoureuse,  
Ayant à ses beaux yeux consacré mon amour,  
Je ne pers pour cela ceste esperance heureuse  
Que j'ay tousjours conceu d'en jouir quelque jour.*

Perrot.

*Quoyque la mienne soit aussi dure & rebelle  
Que la tienne peut estre, & de bouche & de cœur,  
Si est-ce toutefois que sa rigueur cruelle  
Enfin delaissera sa force & sa vigueur.*

Lermot.

*Tousjours le mauvais temps d'une fureur glacée  
Ne fait de nos beaux champs hériffer les cheveux ;  
Ainsy je ne croy point que ma douce pensée  
Endure plus longtemps un mal si douloureux.*

Perrot.

*Tousjours les pins branchus d'une neige roulante  
Au dessus de leur chef ne sont enfarinez ;  
Ainsi je ne croy point qu'une fiere tourmente  
Ait rendu pour tousjours mes espritx destinez.*

Lermot.

*On a tousjours le bien lorsque moins on y pense ;  
La fortune soustient cil qui s'en va perdu.  
Ainsy n'y pensant pas, j'auray la recompense  
De ce malheur qui m'a tristement eperdu.*

Perrot.

*Lorsque j'auray perdu toute mon esperance  
De jouir de l'amour, je seray contenté.  
Mon cerveau sera jà privé de cognoissance,  
Et peut-estre j'auray le plaisir souhaité.*

Lermot.

*Colin disoit hier que sa belle Janette  
L'avoit par quatre mois rudement abusé,  
Néanmoins qu'elle vint coucher dans sa logette,  
Un soir qu'il ne pensoit d'estre recompensé.*

Perrot.

*Michel aussi, ces jours, racontant de s'amie  
Le brusque naturel, m'en disoit tout autant ;  
Et toutefois qu'il eust d'elle la courtoisie,  
Lorsqu'il ne pensoit plus d'allegger son tourment.*

Lermot.

*Les femmes aujourd'huy sont si dissimulées  
Qu'on ne peut decouvrir ce qu'elles ont au cœur,  
On les voit en tout temps faire des courrouffées  
Lorsque nous desirons d'elles quelque douceur.*

Perrot.

*Elles ont leurs cerveaux si pleins de frenesie  
Que leur esprit ne tend qu'à la legèreté.  
Si de nous resjouir nous prenons une envie,  
C'est alors qu'elles ont une autre volonté.*

Lermot.

*Ce seroit un grand bien d'avoir une bergere  
Qui couvast dans son cœur un flambeau chaleureux.  
Pourveu qu'elle ne fust inconstante & legere,  
Le berger qui l'auroit seroit dit bien heureux.*

Perrot.

*Si l'on pouvoit trouver une nimphe amoureuse  
Et qui voulust aimer d'une sainte amitié,  
La vie de celuy seroit la plus heureuse  
Que l'on ait jamais veu, qui l'auroit pour moitié.*

Lermot.

*Quiconque en prendroit une en sa verte jeunesse,  
Je croy qu'il en auroit le fruit tant désiré;  
Car l'honneur qui les fait user d'une rudesse  
Encor dedans son cœur ne seroit retiré.*

Perrot.

*Auffitost qu'elles ont fréquenté la brigade  
Des bergeres qui sont apprises à l'amour,  
Elles changent après & de cœur & d'œillade,  
Et le miel ne fait plus en elles de sejour.*

Lermot.

*J'ay tafché plusieurs fois, d'une douce priere,  
A flechir ma Claudette & fon cœur endurci;  
Mais jettant mes propos & mes vœux en arriere,  
Elle faisoit semblant de n'en avoir fouci.*

Perrot.

*Par mille & mille fois j'ay prié ma Laurine  
Qu'elle eust pitié de moy fans me martirizer;  
Mais d'un feu chaleureux rechauffant ma poitrine,  
Elle ne defiroit fi non de m'abuser.*

Lermot.

*J'efpere en peu de temps recevoir jouiffance,  
Au moins fi l'on me tient ce que l'on m'a promis;  
Autrement dedans moy jamais une esperance  
Ne fçauroit prendre lieu fi j'en eftois demis.*

Perrot.

*Je penfe bien auffi qu'une dure tourmente  
Ne troublera tousjours mon esprit langoureux,  
Et que dans peu de jours mon ennuyeufe attente  
Recevra les effets d'un plaisir favoureux.*

Lermot.

*Je prie cet Archer qui commande à Cithere  
Qu'il nous vueille donner un repos gracieux  
Et que nous n'ayons plus la fortune contraire  
Comme nous avons eu, fans espoir d'avoir mieux.*

Perrot.

*Cet enfant d'or'navant nous soit plus favorable,  
Qui penetre nos cœurs d'un effort assure,  
Et puissions nous avoir le plaisir agreable  
Que tous deux nous avons tant de fois desire.*

Lermot.

*Rochers, qui par ces monts entendez le ramage  
Des petits oiseletz, escoutez nostre son,  
Vous pourrez puis après faire l'apprentissage  
Aux forestz d'ici prèz d'une belle chanson.*

Perrot.

*Echo, qui par ces bois entens nos chansonnettes,  
Remarque bien les airs jà redits plusieurs fois,  
Et dans le vague creux des cavernes ouvertes  
Fais retentir le son de nostre douce voix.*

Lermot.

*Je ne sçais pas que c'est, mais tant plus la nuit dure  
Tant plus je sens au cœur un martyr odieux;  
C'est grand cas qu'il convient que tant de maux j'endure,  
A cause seulement que je suis amoureux.*

Perrot.

*Je m'esbaïs aussi que ma douleur ne cesse,  
Maintenant qu'à chacun la nuit donne repos,  
Et que de plus en plus je sens une tristesse  
Causée d'un malheur qui penetre mes os.*

Lermot.

*Le mal qu'amour nous donne est d'une telle sorte  
Qu'il ne peut prendre fin que par l'esbatement ;  
Mais, hélas ! nous n'avons la puissance si forte  
Que de pouvoir chasser un si facheux tourment.*

Perrot.

*Celui qui est bruslé d'une flammé divine  
N'a point de guérison que par le doux plaisir ;  
Mais ce malheur gisant au fond de sa poitrine,  
Il ne peut recevoir le fruit de son desir.*

Lermot.

*Tout mal se peut guerir & toute maladie,  
Fors que celle qui vient d'un amour indonté ;  
Elle nourrist tousjours dans nostre fantaste  
Les tristes accidens d'une calamité.*

Perrot.

*Rien n'est ici si seur, qui resiste à la force  
De l'homme quand il veut employer sa vertu ;  
Mais un petit Guerrier tousjours plus se renforce  
Tant plus il est de nous roidement combattu.*

Lermot.

*Je plains d'un amoureux le fort & la fortune,  
Il ne peut tant soit peu soulager ses espritz,  
Un remords sans cesser le ronge & l'importune,  
Augmentant la chaleur du feu qui l'a surpris.*



Perrot.

*J'ay pitié d'un pasteur lorsqu'il a sa pensée  
Attainte des assautz d'un amour insensé  
Et qu'il a sa raison durement agitée  
Sans pouvoir de ses maux estre recompensé.*

Lermot.

*Mon Perrot, puisses-tu jouir de ta Laurine;  
Puisses-tu recevoir le bien tant désiré;  
Jamais Phœbus deux fois n'entre dans la marine  
Que tu n'aies le miel d'un plaisir savouré!*

Perrot.

*Mon Lermot, puisses-tu jouir de ta Claudette;  
Puisses-tu restaurer ton esprit languissant;  
Jamais Phœbé deux fois pour luire ne soit presté  
Que du bien souhaitté tu ne sois jouissant!*

Lermot.

*Perrot, la nuit se passe & la lune estoillée  
A jà bien galoppé par la voute azurée.  
Dejà de toutes pars les cieux sont parfemez  
Et garnis tout autour de brandons allumez.  
L'heure se fait fort tarde &, en tous ces bocages,  
On n'entend que le vent qui secout les fueillages.  
Laiſsons là nos devis; allons nous reposer,  
Sans ainsi plus longtems au chant nous abuser.*

## ECLOGVE TROISIEME

## LES PASTEVRS

Jaquemin, Durand, Pernet.

*Un jour que le Soleil, par les champs vigoureux,  
Dardoit l'esclair brillant de ses rais chaleureux,  
Faisant en mille pars d'une ardeur radieuse  
Entamer les feillons de la terre areneuse,  
Par cas fortuit Durand & Jaquemin aussi,  
Sans porter sur le front un renfrogné souci,  
Se trouverent assis deffous le vert fueillage  
D'un vieil chefne touffu pour jouir de l'ombrage,  
Et pour se recreer, non loin des arbrisseaux  
Sous lesquels ilz voyoient remascher leurs troupeaux.  
Tous deux avoient le dos appuié sur l'escorce  
De l'arbre verdissant, & Durand à grand force,  
Desireux de chanter, sa cornemuse enfloit  
Et par divers pertuis le vent il luy donnoit.  
Jaquemin d'autre part, de sa jambe pliée  
Sa houlette croisant, sur sa bouche sacrée  
Mettoit un chalumeau, pour entonner des vers  
Non encor entendus en lieu de l'univers,  
Et pour plaindre le mal qui couvoit dans son ame  
A cause de l'aigreur d'une revefche dame,*

Ainçois d'une bergere, à qui de jour en jour  
 Il sacroit les effets d'un trop fidele amour ;  
 N'en pouvant toutefois, pour soulager sa vie,  
 Retirer le doux fruit de quelque courtoisie.  
 Cependant qu'ilz estoient sur le point de chanter,  
 Tachans par ce moyen de leurs cœurs contenter,  
 Voici venir Pernet, Pernet, dont l'assemblée  
 Des bergers d'alentour tenoit en renommée  
 Les mœurs & la façon, lequel parmi les bois  
 Avoit couru le cerf pressé par les abois  
 De son chien grommelant, qui, d'une course ardante,  
 Avoit suivy les pas de la beste fuyante.  
 Or, n'ayant peu venir au bout de ses desseins,  
 Par trop lassé, baissant & le dos & les reins,  
 Il venoit pas à pas, de sa main chaleureuse  
 Touchant à tous moments sa poitrine sueuse.  
 En sa senestre main sa houlette il avoit,  
 Et son mastin hargneux de bien près le suivoit,  
 Qui grondoit, regrettant la perte de sa proie,  
 Et cherchoit un ruisseau qui clairement ondoie  
 Pour amortir sa soif, & pour se rafraichir  
 Contentant à souhait son envieux desir ;  
 Car la langue il avoit sur la levre panchée,  
 D'une extrefme chaleur ardente & deseichée.  
 De tant loin que Durand aperçeut ce berger,  
 Et le cognoissant bien il s'appreste à crier :  
 Pernet ! avance toy ; haste un peu ta demarche  
 Et ne suis ton chemin d'une course si lasche.  
 Hé, quoy ! viens-tu de loin ? as-tu fait quelque effort  
 Qui t'ait mis au cerveau ce triste deconfort ?

*Qu'il faille ainsi marcher plein de melancolie,  
 Sans faire aucun semblant de voir la compagnie  
 De Jaquemin & moy, qui fuians la chaleur  
 Cherchons deffous ce chefne une douce fraischeur.  
 Viens ici près de nous, pour reprendre courage  
 Et pour jouir du bien d'un gracieux ombrage.  
 Mais cependant dis nous, quï t'avoit incité  
 A t'estre de ce lieu si longtems absenté ?  
 Seroit-ce point Catin, de toy la plus aimée,  
 Dans ces taillis prochains qui t'eust l'heure assignée ?*

Pernet.

*Enfans, je viens des bois, où jè pensois trouver  
 Guillot ce bon chanteur, le voulant esprouver  
 Si en l'art de bien dire une chanson sacrée  
 Il pourroit surmonter ma musette enrouée.  
 De moy, combien qu'il soit en ce fait résolu,  
 Je luy eusse gagé tout ce qu'il eust voulu.  
 J'avois jà appresté le veau que je veux vendre;  
 Mais devant que l'avoir peut-estre on l'eust veu rendre.  
 Or courant ça & là, mon chien a descouvert  
 Un cerf au front rameux, qui, sur le tapis vert  
 D'un bocage arresté, bondissoit sur l'herbage,  
 Broutant des arbrisseaux le verdoyant fueillage;  
 Si bien que tout à coup il s'est mis à courir,  
 Tousjours de plus en plus augmentant son desir,  
 Et traversant les lieux, d'une course elancée,  
 Qui l'empeschoient de voir la proie desirée.  
 Or ne pouvant sçavoir qui l'avoit excité,  
 Je l'ay suivi de l'œil, bien qu'il fust escarté.*

Enfin, bien loin de luy j'ay aperceu la beste.  
 Joyeux dedans mon cœur d'une telle conquēste  
 J'ay faict tous mes efforts & pour l'espouvanter,  
 Mon chien avec la voix j'ay tafché d'inciter.  
 Je l'ay suivy de près & à grands coups de fronde  
 J'ay poursuivy du cerf la course vagabonde.  
 Mais je n'ay rien gagné; car il s'est eslançé  
 Dans un petit taillis où, sautant un fossé,  
 Soufflant & haletant, il a prins une voye  
 D'où le meilleur chasseur bien souvent se fourvoie.  
 Quand j'ay veu mes desseins trompés par ce moyen,  
 Je me suis arresté pour appeler mon chien,  
 Me reposant un peu & reprenant haleine;  
 A bon droit contristé d'avoir perdu ma peine,  
 Et suivant mon chemin je m'en suis revenu  
 Ainsi que vous voyez tout lassé devenu.  
 Helas! si la fortune eust esté si propice  
 Que ma belle Catin, par maint & maint blandice  
 Eust voulu donner treve à la griefve douleur  
 Qui penetre le fond du centre de mon cœur,  
 J'eusse esté tres-heureux; mais ne m'estant affable,  
 Elle n'eust point usé d'un point si favorable  
 Jaçoit que par les bois je l'eusse bien trouvé;  
 Car je l'ay plusieurs fois par priere esprouvé.  
 Nonobstant toutefois elle m'estoit plus fiere  
 Et cruelle jettoit mes souspirs en arriere.  
 Helas! vous sçavez bien, vous sçavez bien comment  
 Elle me fait souffrir un tragique tourment,  
 Accompagné du pleur & de la crainte amere  
 Que me fait debonder sa cruauté severe;

*Sans ainsi vous moquer, disant que j'ay esté  
 Jouissant des attraitz de sa chaste beauté,  
 Et que dans les taillis m'ayant l'heure assignée,  
 Joyeux je l'ay tenu tout le jour embrassée.  
 Il ne se faut gossier ainsi d'un amoureux.  
 Vous avez mesme mal, & le dard rigoureux  
 D'un petit Archerot entame voz poitrines,  
 Touchées de l'ardeur de ses flammes divines.  
 Vous versez mille pleurs &, par plusieurs souspirs,  
 Vous taschez parvenir au but de vos desirs.  
 Si est-ce que ceux là qui vous donnent souffrance  
 N'ont point eu de pitié de vostre doléance.*

Durand.

*Pernet, nous sçavons bien que nous sommes esprits  
 De deux jeunes beautés, & que, dans nos espritz,  
 Nous sentons d'un amour la flamme chaleureuse  
 Qui chasse de noz cœurs la santé vigoureuse.  
 Nous n'avons entrepris de nous gossier de toy  
 Pour rengreger le mal qui te tient en esmoy;  
 Ains plustost nous voudrions donner quelque remede  
 (Si faire se pouvoit) au feu qui te possede.  
 Seulement nous avons accordé de chanter  
 Pour chasser le soucy qui nous vient enchanter.  
 Sus donc, ayant prié que Pan nous favorise,  
 Finissons le projet d'une telle entreprise.  
 Pernet, tu seras juge & donneras l'honneur  
 A cil qui bien chantant se monstrera vainqueur;  
 Mais affin d'honorer les chansons davantage,  
 Ce sera le meilleur que nous mettions un gage.*

De moy, je metz mon bouc ou mon jeune taureau,  
 Qui de son poil frizé feroit honte au plus beau  
 Que l'on puisse trouver errant parmy les prés  
 De mille belles fleurs gentement diaprées.  
 Je le prise beaucoup. Nisot, ce grand chevrier  
 Qui habite ces montz me l'a voulu changer  
 A vingt de ses chevreaux, & mesme une bergere  
 Desire de l'avoir le mettant à l'enchere.  
 Mais plustost je donnois douze de mes brebis,  
 Qui par les champs herbus vont chercher leur pastis,  
 Que de deshonorer d'une perte si grande  
 Mon formillant troupeau, quoyqu'on me le demande.

Jaquemin.

•  
 Au lieu de ton taureau, je veux mettre un belier  
 Qui a trois ou quatre ans, lequel je tiens plus chier  
 Que mon beuf taqueté, tant pour sa blanche laine  
 Que pour ce qu'il s'en va, comme un grand capitaine,  
 Conduisant mes brebis. J'en ay jà plusieurs fois  
 Refusé dix agneaux, qu'on me donnoit au chois  
 Entre toute une troupe, & néanmoins l'envie  
 De le garder tousjours ne s'est point assouvie.  
 Je le gage pourtant, & si d'un plaisant son  
 Tu peux surmonter l'air de ma douce chanson,  
 Tu seras honoré d'un don si delectable,  
 Aux pasteurs necessaire, aux brebis agreable.  
 Or sus commençons donc, & d'un souffle venteux  
 Enflons de nos gosiers l'organe harmonieux.  
 Les bois nous entendront, & ces basses collines  
 Que nous voyons de nous si prochement voisines.

Durand.

*Ma Janotte, m'amour, qui du feu de tes yeux  
As esmeu dans mon cœur un feu contagieux,  
Me jettant un regard dont la clarté luisante  
Excite dans mes os une douleur poignante;  
Helas ! je suis pour toy si bien martirizé,  
Par un tas de refus me voyant abusé,  
Qu'un triste desespoir peu à peu me consume,  
Me faisant tous les jours gouster de l'amertume  
Dont les desesperés & privés de raison  
Goustent journellement sans avoir guerison.  
Jamais, ni quand Phœbus d'une claire lumiere  
Redore curieux la voute coquiliere,  
Ni quand d'un manteau noir faisant venir la nuit  
Il voile la beauté de sa face qui luit,  
Mon mal ne me delaisse; ains du tout adversaire  
Il ne tasche rien plus si non qu'à me desplaire,  
Qu'à semer dedans moy mille assauts furieux,  
Qui trompent mon esprit d'un effort odieux;  
Me devorant le cœur & rendant de ma vie  
La force & la vigueur à toute heure amoindrie.  
Jamais dans mon cerveau je ne puis acquerir  
Un subject qui plaisant tasche à me resjouir;  
Tousjours je suis en peine, en douleur, en souffrance,  
Perdant de mes desirs la meilleure esperance,  
Et versant sus ma face un grand ruisseau de pleurs,  
Pour monstrier par dehors l'effort de mes malheurs.  
O fiere & rigoureuse, inconstante et legere,  
Qui me poursuis ainsi d'une façon meurtriere,*



*Te plaisant à me voir bien voisin du trespas  
 M'ayant enforcé de tes sucrés appas!  
 Hé quoy? tu as le cœur d'une fiere lionne  
 Pour te monstrier ainsi si dure & si felonne  
 A l'endroit de celuy qui, plein de loyauté,  
 Revere les attraits de ta jeune beauté,  
 Et qui journellement append à ton service  
 Sa promesse pour foy, son cœur pour sacrifice?  
 N'as-tu point de pitié de le voir en soucy  
 Supporter les horreurs d'un tourment endurci,  
 Au peril de ses ans qui par ceste rudesse  
 Fanissent la verdeur de leur tendre jeunesse?  
 Depuis que tu as fait souffrir ton serviteur,  
 A tout le moins, Janotte, adoucis ta rigueur  
 Et d'un pront mouvement modere ta colere,  
 Qui sans occasion m'a esté si contraire.  
 La femme est inconstante; aussi tu dois changer  
 De mœurs & de façon sans plus me dommager.  
 Si tu avois esté de Durand offensé,  
 Encor t'en serois-tu satisfaite & vengée;  
 Puis donc qu'il est meurtri sans t'avoir offensé,  
 Chasse loin le malheur qui l'a tant pourchassé;  
 Sois un peu plus doucette, & d'un œil pitoyable  
 Acourage son cœur d'un regard amiable.  
 Helas! il est tant mal! ses yeux sont tous ternis,  
 Et à peine peut-il reveiller ses espritz.  
 Il a pale le front, & d'une couleur blesme  
 Sa face est colorée, & sa maigreur extreme  
 Donne horreur aux bergers, qui le voyant ainsi,  
 De mille creve-cœurs ont l'esprit tout transi.*

*Encor si en ses maux quelque douce esperance  
Luy pouvoit donner treve, ou bien quelque assurance,  
Il seroit bien heureux; mais on ne le peut voir  
Consoler d'autre bien que d'un dur desespoir,  
Que d'un triste regret & d'une facherie,  
Qui s'ape tous les jours le soustien de sa vie.  
Il n'est point en repos, soit que parmi les champs  
Il cherche degouté quelque doux passetemps,  
Soit qu'il voye de loin ses brebis porte-laine  
De leurs belles toisons faire blanchir la plaine,  
Ou soit que par les bois, escoutant les oiseaux,  
Il contemple le cours des argentins ruisseaux.  
Toute chose luy nuit & par trop privé d'aise  
Il ne peut voir subject lequel ne luy desplaise.  
Or sus donc, ma Janotte, affranchis de prison  
Ton esclave Durand, luy donnant guerison;  
Viens dedans sa casette &, sans plus contredire,  
Amollis la durté de son aigre martire;  
Mets fin à ses travaux & prens de luy pitié,  
Luy monstrant pour le moins un signe d'amitié.  
Il fera du tout tien, tu feras du tout sienne,  
Tu l'appelleras mien, il t'appellera mienne.  
Rien ne te defaudra; car en toute saison  
Le laiç & le fromage abonde en sa maison.  
Tu seras en repos & vivras en liesse;  
Car de tous ses troupeaux il te fera maistresse,  
Voire de sa logette &, de nuit & de jour,  
Tu jouiras du fruit qui viendra de l'amour.  
Ne le refuse point. Tu vois comme Pernette  
Cache dedans son cœur une flamme secrette,*

*Tu sçais que plusieurs fois, devisant avec toy,  
Je t'ay conté l'horreur de mon fascheux esmoy,  
Et la triste langueur qui tousjours persevere  
A semer dans mes os une douleur amere,  
Te montrant sur mon front les douloureux effaits  
Qui viennent de mon cœur, lequel blessé des traiçs  
D'un archer sans pitié, debonde la tristesse  
Qu'il a longtemps couvé pressé d'une rudesse.  
Si est-ce toutefois qu'en rejetant les pleurs  
Qu'en parlant je verfois enivré de malheurs,  
Tu m'as eu à desdain, prenant resjouissance  
De me voir tourmenté d'une telle souffrance;  
Sans me donner confort & d'un mot seulement  
Mettre treve aux assauts de mon aigre tourment  
Et d'un contraire feu qui part de ton visage  
Moderer la fureur du feu qui me saccage.  
Mais au moins maintenant, maintenant que je suis  
Empestré dans les retz d'un million d'ennuis,  
Que j'ay la couleur pasle & la face ternie,  
Approchant peu à peu de la fin de ma vie,  
Que je suis languissant & que j'à tout transi  
Je porte sur le front un tenebreux souci,  
Escoute les souspirs de ma voix gemissante  
Et soulage bientôt ma peine languissante.  
Esleve tes esprits &, sans plus retarder,  
Fais moy jouir du bien qui me fait esperer,  
Estouffant tout à coup la flamme chaleureuse  
Qui me brusle le cœur d'une ardeur rigoureuse.  
Helas! avant que j'eusse encor esté blessé  
De l'esclair de tes yeux que j'ay tant caressé,*

*Me faisant le subject d'une peine cruelle  
Comme le papillon qui brusle à la chandelle ;  
Les Bergeres voyant que j'estois un peu beau,  
Que j'avois le poil blond & le teint damoiseau,  
Que j'estois bien dispos & qu'une facherie  
N'avoit de son poison ma poitrine saisie,  
Que j'estois en jeunesse & que sur mon menton  
A peine paroissoit un jaunissant cotton,  
Elles me faisoient feste & du profond de l'ame  
Souspiroient la chaleur de leur secrette flamme,  
Faisant par mille attraits remplis de passion  
Paroistre les desirs de leur affection,  
Et ne desirant rien, par leur douce entreprise,  
Que de gagner le fort de ma libre franchise  
Et me rendre amoureux, seulement pour avoir  
Le bien que tu pourrois heureuse recevoir,  
Et pour se contenter d'une telle allegresse  
Que tu pourrois avoir delaisant ta rudesse.  
Mais ores que je suis durement tourmenté,  
Que je fers d'une proye à la calamité,  
Qui de jour & de nuict martirize mon ame  
Eslancée du choc d'une poignante lame,  
Que je n'ay que les os & que j'à la maigreur  
A terni la beauté de ma vive couleur,  
Ressemblant un vieillard qui privé de nature  
Attend à tous momens la mortelle blessure ;  
Elles ne font semblant de m'avoir jamais veu,  
Et se moquent de moy, pour n'avoir aperceu  
Leur amitié fervente, & d'une voix commune  
Admirent l'accident de ma triste infortune.*

Disant que je pouvois eviter ce malheur,  
 Qui me fait endurer une griefve douleur  
 Et que j'ay merité tout le mal qu'on me donne,  
 M'estant fait le meurtrier de ma propre personne.  
 Helas ! tu vois comment je suis or mesprisé  
 Des autres d'ici près, pour t'avoir courtisé,  
 Pour t'avoir dedié mon fidelle service  
 T'en faisant tous les jours un humble sacrifice.  
 Pour le moins ayde moy & veuf de tout secours,  
 Ne permets que si tost je finisse mes jours.  
 Puisque tu as causé toute ma maladie,  
 Use à l'endroit de moy de quelque courtoisie,  
 Mets fin à mes travaux & d'un contentement  
 Fais que tost je reçoive un doux allegement,  
 Sans me laisser ainsi languir en deplaisance  
 Esprouvant la rigueur de ta dure puissance.  
 Mais non ; je pers mon temps & je vois assez bien  
 Que tout ce que je dis est estimé pour rien.  
 Une fille qui a la beauté pour hostesse  
 Est tousjours rigoureuse & pleine de rudesse.  
 Tu ne veux point aimer & voyant mes martirs  
 Selon ma volonté compasser tes desirs,  
 Tu n'as aucun souci de m'estre pitoyable.  
 Ton plaisir vient du mal qui me rend miserable ;  
 Tu n'as d'autre dessein si non que de me voir  
 Lassé de tant d'ennuis une mort recevoir,  
 Affin de triompher de mon amitié sainte  
 Et la rendre en un coup cruellement enfreinte.  
 Mais avant qu'ainsi soit, vous, Bergers d'ici près,  
 Qui couronnez les morts d'un funebre ciprès,

*Qui faites les tombeaux & qui, d'une main pale,  
Mettez dormir le corps du pasteur qui devale  
Aux rives d'Acheron, escoutez de ces bois  
Les larmoiables sons de ma plaintive voix.  
Et quand j'aurai le choc d'une mort trop cruelle,  
Gravez ces tristes vers sur ma tombe mortelle:  
BERGERS, si vous avez deormais volonté  
De vous rendre amoureux d'une jeune beauté,  
Sondez son naturel avant qu'en la poitrine  
Vous aiez la chaleur d'une flamme divine.  
Depuis qu'une bergere a rangé souz sa loi  
Un amant, aussitost il est rempli d'esmoy  
Et ne peut tant soit peu soulager sa pensée  
D'une fiere rigueur durement agitée;  
Car tousjours il esprouve, accablé de malheurs,  
Le poison recelé d'un monde de douleurs.  
Jaquemin le sçait bien qui, pour aimer Laurence,  
Declarant maintefois sa fidele constance,  
Ne reçeut pour guerdon qu'un refus odieux,  
Qui sema dans son cœur un regret soucieux,  
Et enfin les sanglotz d'une voix trop meurtriere  
Qui l'a faicst habitant de cette froide biere.  
Gardez-vous & priez qu'après avoir esté  
D'une ingrante pucelle asprement tourmenté,  
Que ses os enfermés dans ce lieu pitoiable  
Reçoivent la douceur d'un repos agreable!  
Mais hélas! que dis-je? peut-estre qu'un regret  
A jà faisi ton cœur; mais tu le tiens secret.  
Peut-estre que tu es bien dolente & fâchée;  
Mais ta douce amitié veut estre recelée,*

*Sans se monſtrer ſi toſt & ſans faire apparoir  
L'ardente affection d'un ſincere vouloir.  
Une femme n'eſt point ſi fiere & ſi ſauvage  
Qu'on ne puiſſe par pleurs adoucir ſon courage.  
Ainſi voyant le dueil qui matte mes eſprits,  
Peut-eſtre que tu as pitié de mes ennuis  
Et que dans ton cerveau tu as conçu l'envie  
De ſoulager le mal qui conſomme ma vie.  
Sus donc, viens avec moy ; je te feray preſent  
D'un bel anneau de jonc que j'ay pour le preſent,  
D'une bourse de peau que j'ay tousjours gardée  
Pour celle qui ſeroit de moy la plus aimée.  
Encor cela n'eſt rien ; car je te veux donner  
Tout ce qu'à ton vouloir plaira de m'ordonner,  
Voire tout ce que j'ay & meſmes la logette  
Dans laquelle je fais jour & nuit ma retraite.  
Tout bien t'abondera ; car jamais on ne voit  
Defaillir rien chez nous ; tout le lait qu'on reçoit  
De mon troupeau camus a bien la ſuffiſance  
De nourrir Jaquemin avecques ſa Laurence.  
Tu vivras bien heureuſe &, quand il te plaira,  
L'argent frais dans le poing tousjours te ſonnera ;  
Tu auras du fromage & du beurre pour vendre,  
Outre ce que pour vivre eſt beſoin d'en deſpendre.  
Qui plus eſt nous aurons mille contentemens,  
Cherchant parmi les prez nos doux eſbatemens.  
Nous nous reſjouirons &, confit en lieſſe,  
Je cueilleray le fruit de ta tendre jeuneſſe.  
Or à Dieu, ma Laurence, à Dieu, mon petit cœur !  
Le ſoleil de ſes rais eſtouffe la chaleur ;*

*Desjà son char doré se plonge dedans l'onde,  
Et Phœbé fait lumière à la machine ronde.*

Pernet.

*Bergers, voz chantz sont beaux, & mes sens sont ravis  
Lorsque pour mieux chanter vous mettez quelque prix;  
Car vos mignardz accordz passent en excellence  
Du plaisant rossignol la rustique science.  
Mais en vain voz espritz se monstrent envieux  
De combattre l'honneur d'un fait si precieux;  
Car l'un des deux n'a peu, amateur de la gloire,  
Braver son compagnon d'une telle victoire.  
Et pour ce, que chacun daigne se contenter,  
Sans plus vous defier en l'art de bien chanter.  
Retirez voz presents, & tous de compagnie,  
Ramassons nos troupeaux parmi ceste prairie.*

---

## ECLOGVE QVATRIEME

### LES PASTEVRS

Denifot, Thoinet, Thomas.

Denifot.

*Thoinet, il fait fort chaud & la lampe esclairante  
Du ciel darde les feux d'une lumiere ardante.  
Desjà les eguillons du midi chaleureux  
Piquent bien asprement nos membres langoureux,*



*Partons nous de ce lieu ; entrons dans ce bocage  
Que tu vois icy près, pour chercher quelque ombrage ;  
Et laissons cependant, sous le frais des ormeaux  
Et des chefnes branchus, remascher nos troupeaux ;  
Je sçais un fort beau lieu où la terre abondante  
Se tapisse des fleurs d'une herbe verdoiante,  
Où le frais est fort sain, & où de tous costez  
On voit le contenu de mille voluptez.  
Premierement deux pins de grandeur mesurée,  
Ombragent tout à plein cette place sacrée,  
Desquelz les longs rameaux se vont tousjours mouvans  
Pour servir de jouet à l'haleine des vens.  
Après on voit sortir une claire fontaine,  
Qui glisse lentement tout du long de la plaine,  
Et fait si doucement gazouiller ses ruisseaux  
Qu'ils s'accordent au son des plaintes des oiseaux,  
Et semble proprement ravir de ses merveilles  
Des pasteurs escoutans l'âme par les oreilles.  
Tout autour les beaux lis, en boutons fleurissans,  
Et les œilletz aussi se vont espanissans ;  
Le poliot, le thin, l'isot, la marjoleine,  
Le romarin, la mente & la lavande, pleine  
Et chargée de grains excellens en odeur,  
Y monstrent les effets de leur douce valeur.  
Bref, le lieu est si beau, qu'il semble que nature  
L'ait fait pour contempler & mirer sa facture,  
Et pour représenter dans un rond gracieux  
Les riches ornemens de ses dons précieux.  
Ces jours passez j'y fus ; car Michaud print envie  
Que nous y allissions tous deux de compagnie*



*Pour paître noz esprits d'une belle façon  
 Et pour chanter auffi quelque douce chanson,  
 Qui nous peust recreer & d'un air delectable  
 Restaurer de nos cœurs la langueur miserable,  
 Et pour chercher le frais; car à la verité  
 Le soleil nous avoit tellement tourmenté  
 Que nous n'en pouvions plus, & la moindre partie  
 De nostre corps estoit d'une sueur remplie.  
 Si tu y veux aller, je t'accompagneray,  
 Et si tu veux chanter auffi je chanteray.  
 Tu ne sçaurois trouver, en toute la contrée,  
 Une place qui doive estre plus désirée.*

Thoinet.

*Denifot, puisqu'il faut resjouir nos esprits  
 Et chanter les beautez dont nous sommes esprits,  
 Il faut chercher un lieu d'agreable apparence,  
 Qui soit plein de verdure & de jouissance.  
 Celuy là que tu dis est commun aux pasteurs,  
 Estant jà despourveu de tous ces beaux honneurs  
 Dont tu fais mention. Hier ma Dionnette  
 Y passa tout le jour avec la Jacquemette;  
 Mais j'en sçay bien un beau auprès de ces forests,  
 Où le vent est fort doux & l'ombrage bien frais,  
 Où tout plaisir abonde, & où la pastourelle  
 N'a mené ses brebis paître l'herbe nouvelle,  
 Et au sommet duquel on voit un antre ouvert  
 De petits arbrisseaux & de mousse couvert.  
 Tu le verras d'icy si tu veux prendre garde*

*A ce que de la main te montrant je regarde.  
 Vois-tu ces quatre pins auprès de ce rocher,  
 Qui semble proprement de vouloir trebuscher,  
 Menassant la rondeur de sa plaine esmaillée,  
 Qui depuis peu de temps de vert s'est tapissée?  
 Après, vois-tu ce chefne en veines tortillé,  
 Qui de ses longs rameaux fait ombre à la moitié  
 D'un vallon montueux? Là derriere est la place  
 Qui la tienne en beauté dix mille fois surpasse.  
 L'antré est tout verdoiant & si gentil à voir  
 Qu'il fait aux assistans un plaisir recevoir.  
 Premièrement on voit, au dessus de la porte,  
 Un laurier tousjours vert qui en ses fueilles porte  
 Une odeur triomphante, & qui, des ses rameaux,  
 Fait ombre à l'espeffeur des petits arbrisseaux  
 Qui sont auprès de luy, & qui, dans leur fueillage,  
 Cachent les oiselets qui chantent leur ramage,  
 Et entonnent le son d'une si claire voix  
 Que tu serois ravi si tu les entendois.  
 Au devant est un cep enlassé de lierre,  
 Qui montrant à demy sa racine sur terre,  
 Rampe jusques en sus et laisse ses raisins  
 Pendre sur le sommet des arbres plus voisins.  
 Après on voit au fond une vive fontaine,  
 Qui prend son origine & peu à peu se treine  
 Par le lieu si sacré, separant, en ruisseaux  
 Doucement gazouillans, la course de ses eaux.  
 Les bords d'icelle sont d'une mousse crespée,  
 Laquelle bien souvent de l'onde est arrousée;  
 Le fond est plein d'arene & d'un petit gravier*

*Qui glisse quant & l'eau par l'humide sentier.  
 De toutes parts on voit les roses fleurissantes  
 Eslever de leurs fleurs les testes rougissantes;  
 Le lys y prend naissance, & les musqués œilletz  
 Epanissent à plein leurs boutons vermeilletz.  
 Bref tout genre de fleurs y fait sa demourance  
 Et par divers effets monstre son excellence.  
 Et si tu veux encor, l'air est si gracieux  
 Qu'il semble proprement que la bonté des cieux  
 Ait caché, dans le creux de la grotte esmaillée,  
 Le vent le plus souef de toute la contrée.  
 Si tu y veux aller, mon Denisot, croi-moy,  
 Nous pourrons resister au langoureux esmoy  
 Qui depuis si longtemps martirize nos ames,  
 Attaintes de l'ardeur des plus cuisantes flammes;  
 Nous faisant esprouver au plus profond du cœur  
 Les dardz trop acerez d'un petit Dieu vainqueur.  
 Qui plus est, nous serons tous deux bien à nostre aise  
 Et nous ne verrons là chose qui ne nous plaise.  
 Nous prendrons noz esbatz & d'un chant doucereux,  
 Nous pourrons resjouir noz espritz amoureux,  
 Toy, chantant les beautez qui sont en Dionette,  
 Moy, chantant les rigueurs de ma belle Pernette.*

Denisot.

*Mon Thoinet, il vaut mieux nous arrester icy,  
 Sans pour courir bien loin nous tourmenter ainsi;  
 Ou bien, si tu ne veux, pour trouver quelque ombrage  
 Entrons dans l'espeffeur de ce prochain bocage.*

*Là nous prendrons plaisir auffi bien qu'en ces lieux  
 Dont nous avons parlé, l'un de l'autre envieux.  
 Le vent y est fort doux, & la senteur fort bonne  
 Qui fort à tous momens de l'herbe qui fleuronne;  
 On voit de tous costez voleter par les fleurs  
 Les petits papillons peints de mille couleurs;  
 Et par mesme moyen les songneuses avettes  
 Succotter la douceur pour bastir leurs logettes,  
 Et pour faire le miel dont la visqueuse humeur  
 Engendre par les bois une soefve odeur.  
 Qui plus est, on entend la plainte lamentable  
 Que Philomele fait du forfait execrable  
 Que Terée commit, & le douloureux chant.  
 De Progné qui se deult de son filz innocent;  
 Si bien que nous aurons bien près, ceste lieffe  
 Que nous allions chercher inconstans en adresse.*

Thoinet.

*Denisot, mon ami, puisqu'il faut s'arrester  
 Dans ce proche taillis, afin de bien chanter,  
 Pour voir lequel des deux d'une haleine accordante  
 Emportera le prix d'une voix excellente,  
 Et lequel haletant de plus profond du cœur  
 Dessus son compagnon se montrera vainqueur,  
 Gageons quelque present. De moy, je mets pour gage,  
 Afin de t'inciter, une fort belle cage  
 Que je fis l'autre jour, ainsi que mon troupeau  
 Fouloit l'herbe des pieds tout le long d'un ruisseau.  
 Les barreaux sont d'osier & la blanche perchette*

*Qui gist au beau milieu de mesme bois est faite ;  
Les piliers sont d'un buis en quatre parts fendu,  
Lesquelz j'ay tout du long de la cage estendu,  
Et l'auge est d'un fuseau si proprement creusée  
Qu'il semble qu'elle soit d'un maistre elabourée.  
Jay dedans un moineau, que je tiens prisonnier  
Depuis bien peu de temps ; car je le pris hier,  
Si est-ce toutefois qu'il chante son ramage  
Aussi bien qu'il faisoit quand il n'estoit en cage.  
Ma Pernelle, ayant veu qu'il estoit si plaisant,  
M'en a jà présenté plus de dix fois autant  
Qu'il vaut ; mais sçachant bien qu'elle estoit envieuse,  
J'attendois d'en avoir chose plus precieuse.  
Je le gage pourtant, & si tu chantes mieux,  
Tu seras honoré d'un don si gratieux.*

Denifot.

*Pour un gage si beau, je mets à l'aventure  
De mon chef cotonné la verte couverture.  
C'est un chapeau tissu de joncs entrelassés,  
Qui sont si proprement l'un sur l'autre entassés,  
Qu'il semble qu'un ouvrier, d'une main façonnée,  
Ait rendu par compas chaque verge agencée.  
Tous les pasteurs d'icy me l'ayant veu porter,  
M'en ont jà bien voulu plusieurs fois presenter,  
Pour se rendre parés parmi nostre village,  
Des autres petits dons qui valaient davantage.  
Mais l'ayant patronné, je n'ay jamais voulu  
D'un si rare present me rendre depourveu.*

*Tu l'auras toutefois si ta chanson surpasse  
Celle que je diray d'une mignarde grace ;  
Car je sçay bien chanter ; Colin le doit sçavoir,  
Sur lequel on m'a veu cet honneur recevoir,  
Nonobstant qu'en ces lieux il ait la renommée  
De n'avoir son semblable en chose si sacrée.*

Thoinet.

*Ne te prise point tant ; la louange de soy  
N'est pas bien estimée ; & n'est besoin que toy,  
Qui n'as encor du tout fait ton apprentissage,  
Taches de surmonter mon chant ni mon langage.  
Commençons seulement, la fin te montrera  
Qu'un autre mieux que moy jamais ne chantera,  
Et que, par tous ces bois, on ne sçauroit cognoistre  
Un berger qui se vante avoir esté mon maistre.  
Mais qui sera le juge, affin qu'ayant chanté  
On reçoive l'honneur qu'on aura mérité?  
Il me semble de voir, loin d'un trait d'arbaleste,  
Un berger qui fait choir des noix de sa houlette.  
Je le vais appeler ; car je suis assuré  
Qu'il sera fort content d'estre si bien heuré,  
Que de nous assister. A sa façon de faire,  
C'est Thomas le vieillard, lequel fait son repaire  
Non guere loin d'ici. C'est lui ! je le congnois  
Au signe qu'il a faiët maintenant de ses dois.*

Thomas.

*Hé bien, mes bons amis, quelle est vostre entreprise?  
Demandez-vous un tiers, lequel ne favorise*

*Non plus à l'un qu'à l'autre & qui selon qu'on doit  
En l'art de bien chanter preserve vostre droit?  
Puisque vous m'acceptez pour chose si louable,  
Je seray (croyez-moy) juge tres-equitable.  
Or sus, commencez donc, &, sans vous estonner,  
Vos rustiques chansons essayez d'entonner.*

Denifot.

*Je vay donc commancer d'enfler ma chalemie  
Au nom de celuy là qui garde nos troupeaux;  
C'est luy seul qui nous peut user de courtoisie:  
Il est Dieu des forestz, nous sommes pastoureaux.*

Thoinet.

*Palès a du pouvoir; elle entend ma priere,  
Auffitost que ma bouche invoque sa grandeur.  
Je veux rendre ma voix à chanter coustumiere,  
Pour vivre bien heureux, son los & son honneur.*

Denifot.

*Je tombay l'autre jour d'une cheute secrette;  
Personne ne me vit, mais je fus bien blessé.  
Toutefois au dieu Pan ma priere estant faite,  
Il sembloit qu'un tel mal ne m'eust interessé.*

Thoinet.

*J'avois ces jours passez la voix toute enrouée  
Et ne pouvois chanter une seule chanson;  
Mais ayant fait un veu à Palès la sacrée,  
Auffitost je reçeus de ce mal guerison.*



Denifot.

*Bouc qui d'un pied leger foulant l'herbe nouvelle,  
Coffes contre le front de mon troupeau camus,  
Je te pry de n'user de façon si cruelle,  
Il n'a pas comme toy les cornichons aiguç.*

Thoinet.

*Sus, paiſſez, mes brebis, paiſſez parmi ces prées;  
Leurs herbes à la fin voſtre pis enfleront.  
Ce ſoir quand vous ſerez dans le parc retirées,  
Si vous n'avez du laiç vos agneaux beleront.*

Denifot.

*Nous ſommes bien heureux de voir noç brebis paiſtre  
Et de jouir icy d'un ſi beau paſſe-temps;  
Au lieu que tu diſois je ne voudrois pas eſtre,  
Car nous ne ſerions pas la moitié ſi contents.*

Thoinet.

*Je n'euffe jamais creu que deſſous ces fueillages  
Le frais y fuſt eſté ſi rempli de douceur;  
C'eſt un plaifir de voir en ſi plaiſans ombrages  
Remaſcher noç troupeaux couchés ſur la verdure.*

Denifot.

*Je ne ſçay qu'a trouvé ma gentile genice  
Qui tous les jours ici ne faiſoit que ſauter;  
Si ce n'eſt pour avoir par trop fait d'exercice,  
Je ne ſçay quel malheur la pourroit tourmenter.*

Thoinet.

*Je m'esbaïs auffi qu'à ma chevre sans corne,  
Qui ne faisoit non plus que sauter & courir,  
Et qu'elle est maintenant de nature si morne,  
Qu'il semble proprement qu'elle s'en va mourir.*

Denifot.

*Je croy que par ces bois il ya des forcieres,  
Qui leur donnent ce mal par regards enchantés.  
J'en ai veu plusieurs fois par dedans ces fougeres  
Qui faisoient à tous coups mille meschancetez.*

Thoinet.

*Margot me dit hier qu'elle en cognoissoit une  
Laquelle enforceloit les troupeaux d'ici près,  
Et qu'elle se print garde, en parlant, de fortune,  
Qu'elle portoit aux mains un baston de ciprès.*

Denifot.

*Quiconques soient ceux là qui nous font cet outrage,  
Puisse-elles sentir un horrible malheur!  
Le remords despitieux d'une incurable rage  
Sans espoir d'avoir mieux leur devore le cœur!*

Thoinet.

*S'il est vray que quelqu'une ait tafché d'entreprendre  
De me faire ce tort sans l'avoir offensé,  
En ce chefne prochain la puisse-je voir pendre,  
Après l'avoir souvent rudement menassé!*

Denifot.

*Mon mastin est fort bon ; mais voy comme il regarde  
Du costé du sentier d'où le loup vient souvent.  
Hier, j'aurois perdu, s'il ne se fust prins garde,  
Mon belier qui chassé s'en alloit jà fuiant.*

Thoinet.

*J'ay refusé du mien quatre toisons de laine ;  
Devant que le donner, je me donrois plusloft.  
Il conduit mon troupeau comme un grand capitaine,  
Et si le loup s'approche il le chasse aussitost.*

Denifot.

*Le meilleur d'un pasteur c'est d'avoir sentinelle,  
Laquelle ne provient que d'un chien assure ;  
Autrement on le voit sujet à la cautelle  
De cil qui des brebis est l'ennemi juré.*

Thoinet.

*Je ne fais point de cas de voir un troupeau paistre,  
De le voir bien porter ; s'il n'a quelque guetteur,  
Un loup viendra le soir qui, pour se bien repaistre,  
D'un bien si precieux ravira tout l'honneur.*

Denifot.

*Je veux chanter deux vers dessus ma chalemie.  
Escoute les, Thoinet ; ils seront bien chantés :*  
J'AIME DE TOUT MON CŒUR LES BEAUX YEUX DE M'AMIE,  
ON VOIT LUIRE EN ICEUX MILLE DIVINITÉS.

Thoinet.

*J'en veux dire aussi deux dessus ma cornemuse ;  
Efcoute-les de mesme, ils ne sont pas mal faits :  
QUOY QU'AVEC PHELIPOT MA MAISTRESSE S'AMUSE,  
SI EST-CE QU'ELLE M'AIME ET TOUT CE QUE JE FAIS.*

Denifot.

*J'ay fait un beau present ces jours à Dionette,  
Elle l'a bien reçu ; ha ! que je suis content.  
Elle n'est pas semblable à Margot, qui rejette  
Tout ce de plus exquis qu'on luy va presentant.*

Thoinet.

*J'ay fait un beau panier de vergettes liffées,  
Qui vaut plus d'un veau gras, s'il le falloit priser :  
Il me sert à porter du beurre & des jonchées.  
Ma Pernette l'aura s'elle me veut baiser.*

Denifot.

*Je ne puis vouloir bien à toutes ces bergeres,  
Qui refusent à plein ce que nous presentons.  
Elles sont à les voir si rudes & si fieres  
Qu'elles sont cause après que nous nous repentons.*

Thoinet.

*Je ne sçaurois avoir plus grande fascherie,  
Voire eusse-je perdu quatre de mes agneaux,  
Que quand on fait refus alors que je convie ;  
Car je suis malheureux entre les pastoureaux.*

Denifot.

*Lorsque j'ayme quelqu'une, elle est fort bien aimée;  
Je ne suis point subject au divers changement.  
Mais quand mon amitié n'est point recompensée,  
Je ne sçaurois sentir un plus facheux tourment.*

Thoinet.

*Lorsque je suis espris de quelque pastourelle,  
Tousjours dedans mon cœur j'ay gravé son portrait;  
Mais dès que j'aperçois qu'elle fait la rebelle,  
Je ne sçaurois sentir un plus triste regret.*

Denifot.

*Un berger devrait estre armé de la finesse  
Avant que se plonger dans les retz amoureux,  
Autrement le malheur qui le pique sans cesse  
Luy semblera tousjours estre plus rigoureux.*

Thoinet.

*Cil qui ne sçait les tours qu'Amour met en usage,  
Ne luy doit faire place au profond de son cœur:  
Car tousjours l'esguillon d'une poignante rage  
Luy fera recevoir une amere douleur.*

Denifot.

*Depuis qu'une amitié s'est campée en nostre ame,  
Il est bien difficile à l'en faire sortir;  
Car ainsi nous devons eviter cette flamme,  
Qui cause puis après un trop tard repentir.*

Thoinet.

*Cependant qu'en noz cœurs nous avons jouissance  
De la douce franchise & de la liberté,  
De peur que l'on ne fraude enfin nostre esperance,  
Il ne faut s'amuser après une beauté.*

Denifot.

*Pour te dire le vray, ma Nymphette est jolie,  
Un cœur demi glacé s'en pourroit enflammer  
Si bien que je ne puis, quoyqu'elle soit marrie  
Bien souvent contre moy, desister de l'aimer.*

Thoinet.

*Tu sçais que pour le moins la mienne est aussi belle.  
Je pense qu'un rocher s'en pourroit esmouvoir,  
De façon que jaçoit qu'elle me soit cruelle,  
Si est-ce que je l'aime & me mets en devoir.*

Denifot.

*La mienne a sa beauté diverse en excellence;  
Ne fais point de la tienne ainsi comparaison.  
Si cela que tu dis avoit perseverance,  
Chacun te nommeroit depourveu de raison.*

Thoinet.

*La tienne est bien mignarde & a la couleur blanche;  
Mais au moindre accident elle se peut changer.  
La mienne qui est brune a la couleur si franche  
Que l'aspect du soleil ne la peut dommager.*

Denifot.

*Si j'osois declarer un mot à Dionette,  
Helas ! que j'aurois d'heur & de contentement ;  
Mais il me faut tenir ma flamme si secrette  
Que je ne luy puis dire un propos seulement.*

Thoinet.

*Si j'avois ce bonheur que d'oser entreprendre  
De dire mon tourment, que je serois heureux !  
Mais de grand peur que j'ay qu'on me vienne reprendre,  
Helas ! je suis contraint de vivre langoureux.*

Denifot.

*Si faut-il qu'à la fin je face une priere  
Affin de quelque peu soulager mes ennuis,  
Autrement la rigueur d'une poison meurtriere  
Augmentera tousjours le feu qui m'a surpris.*

Thoinet.

*Il est bien necessaire aussi que je demande  
Quelque soulagement à ma triste douleur,  
Autrement je voy bien qu'une peine plus grande  
Affoiblira tousjours la force de mon cœur.*

Denifot.

*Je ne sçay quel malheur guide mon esperance ;  
Mais j'espere tousjours & si je ne puis rien.  
A toute heure l'effort d'une dure souffrance  
Renouvelle l'aigreur de mon mal ancien.*

Thoinet.

*J'espere bien aussi; mais tousjours la tristesse  
Augmente le tourment qui geine mon esprit,  
Si bien que je ne puis d'une douce allegresse  
Dechasser tant soit peu la chaleur qui m'eprit.*

Denifot.

*Que n'ay-je cette nuit ma gentile bergere  
Couchée entre mes bras pour me reconforter.  
Par ce joyeux plaisir mon ame prisonniere,  
Oubliant le passé, se pourroit contenter.*

Thoinet.

*Que ne suis-je assuré que ma belle Pernette  
Voulust ce soir coucher toute nue avec moy?  
Ma vie ne seroit puis après si sujette  
A plaindre la langueur du mal que je reçooy.*

Denifot.

*Si j'avois ce bonheur, je n'aurois plus envie  
Ni d'un riche tresor ni d'un bien plantureux;  
Car touchant seulement les tetons de m'amie,  
Ce seroit bien assez pour estre bien heureux.*

Thoinet.

*Si j'avois la faveur d'une telle fortune,  
Mon cœur n'aspireroit à plus haute grandeur;  
Car jouissant à plein d'une joye opportune,  
Je ne sçaurois avoir un plus puissant honneur.*



Thomas.

*J'ay bien ouy souvent, estant dans un bocage,  
Le rossignol chanter son naturel ramage  
Et un tas d'oiselets d'un chant harmonieux  
Entonner doucement leurs motetz amoureux;  
Mais encor la douceur de voz chansons sacrées  
Surpasse le fredon de leurs voix acerées.  
J'ay bien ouy souvent aussi, souz ces ormeaux  
Et souz ces pins branchus, chanter des pastoureux,  
Qui enfloient à l'envy l'ardeur de leur courage  
Pour monstrier de leur chant assurez tesmoignage;  
Mais encor les accordz de voz vers doucereux  
Font honte à leurs effortz plaintifz & langoureux.  
Encor sans rien farder, l'air de vos chansonnettes  
Surpasse la douceur du son de leurs musettes.  
Puissez vous à jamais chanter parmi ces bois,  
Ayant tousjours l'accent d'une mignarde voix!  
En tout temps le doux miel coule de vostre bouche,  
Et jamais contre vous la mort ne s'escarmouche;  
Puisque voz deux chansons ont si bien resonné  
Lorsque voz chalumeaux vous avez entonné,  
Que chacun de vous deux retire à soy son gage;  
Car l'un n'a peu avoir sur l'autre l'avantage,  
Ou bien si vous voulez faites vous en present  
En signe d'une joye & d'un contentement.  
Adieu, gentilz Bergers; aussi bien l'heure est tarde  
Et plus le clair soleil ses rayons ne nous darde.*



## DIVERSES POESIES

DE PIERRE DE CORNV

*Dauphinois*

---

### SONNET.

*Garnier, je ne sçaurois d'une langue fardée,  
Me rendant serviteur d'une jeune beauté,  
Desbonder la fureur & l'aspre cruauté  
D'un feu qui trop ardent tient mon âme embrasée.  
Je ne sçaurois user, démentant ma pensée,  
A l'endroit de ses yeux d'un los non mérité,  
Les faisant approcher d'une divinité:  
Bref ma voix ne sçauroit estre Petrarquisée.  
Ce monstre despitieux couve dedans son cœur  
Une telle poison, une telle rigueur,  
Que je démentirois à bon droit ma parole.  
Doncques si tu m'en croy, n'imprime en tes espritz  
Un pourtrait si charmeur; car tu feras demis,  
Souz ombre d'un honneur qui est plus que frivole.*

---

A Gabriel de Lers,  
l'un de ses plus grands amis.

*Avant que du Chaos l'embrouillée semence  
Fust souz un ordre egal justement compassée,  
Et que nature estoit pesle mesle entassée  
Sans nous pouvoir monstrier une pure substance,  
La vigueur du clair feu n'avoit encor puissance,  
Dans un air estouffé gisant enveloppée,  
D'estre comme elle est or par mesure animée  
Jusques que du grand Dieu s'apparust la presence.  
Ainsi, mon cher de Lers, nostre amitié gisoit  
Dans un embourbé lac & point n'apparoissoit,  
Avant que saintement nous nous fussions congneuz.  
Mais ensemble suivans une docte Minerve,  
Ainsi que du soleil qui le matin se leve,  
Ses rayons sont sortis & se sont apparuz.*

Sur l'entrée que fit Monseigneur  
le Duc de Maienne à Grenoble,  
après avoir réduit le Dauphiné en paix.

*Prince, c'est aujourd'huy que tu as en la France  
Emporté genereux un signal excellent,  
Et de seule douceur tes haineux menaçant  
Pitoiable nous as remis en esperance.  
C'est aujourd'hui que ceux qui faisoient violence,  
Veincus, t'ont reconnu te voiant si clement.  
Ainsi cet Empereur que Rome alloit prisant,  
Preferoit aux effortz une douce clemence.*

*Sus donc, Peuple, sus donc ! que ce jour tant heureux  
 Soit en tous ornemens fecond & plantureux ;  
 Que tout soit enrichi pour luy faire careffe.  
 Sus, qu'on luy face accueil & qu'en solemnité  
 On sacre ses bienfaictz à l'immortalité  
 Puisque d'un clair soleil la lumiere il nous laisse.*

A Claude Expilly  
 sur son livre d'amours.

*Jamais le Thracien, d'une voix respirante,  
 Plaignant de ses amours le cours precipité,  
 Ne sçeut mieux accorder son infélicité  
 Aux murmurans accordz de sa harpe sonnante.  
 Jamais de ses fredons la douceur blandiffante  
 Ne sçeut mieux lamenter une aspre cruauté,  
 Que toy lorsque tu veux d'une fiere beauté  
 Souffrir les rigueurs sur ta lire accordante.  
 Quand j'entens, Expilly, le son harmonieux  
 Excité des accents de ton chant gracieux,  
 Quand j'entens de tes vers la nombreuse cadence,  
 Docte je te compare aux Latins & Gregeois,  
 Je te range à costé du sonneur Vandomois,  
 Qui de ses chants divins illustre nostre France.*

Les signes de Pluie, à son grand Amy  
 Gabriel de Lers.

*Lorsque l'on voit manger à troupe & à monceaux  
 D'un glouton appetit la voirie aux courbeaux,*

*Et que Progné, faisant mainte & mainte bricole,  
 D'un vol continuel bien près de terre vole;  
 Lors aussi que l'on voit un escadron d'oiseaux  
 Voler à qui mieux mieux de rameaux en rameaux,  
 Ou dans le clair surgeon d'une belle fontaine  
 D'un ailé mouvement employer une peine,  
 Et l'oiseau de Venus s'accroupir non lavé  
 Sur les tuiles creuses d'un toit haut eslevé,  
 Ou bien que maintefois on oit crier la gruë  
 S'eslevant haut en l'air sous l'espais d'une nuë,  
 Lors, dis-je, que l'on voit quasi comme à troupeaux  
 Les peuples escaillez nager entre deux eaux,  
 C'est alors, mon de Lers, que nous avons augure  
 Et le signe certain d'une pluie future.*

Maséarade de six Archers  
 entrans dans un bal.

*Nous sommes six archers venus d'estrange terre,  
 Armés d'arcz & de traits & de dards amoureux,  
 Qui par le brave effect d'un combat valeureux  
 Resistons à tous ceux qui nous offrent la guerre.  
 Tout ce que nous voions que ce bas monde enferre  
 Ne nous peut esmouvoir tant soit-il rigoureux;  
 Car nous monstons l'effort de noz bras vigoureux  
 Mesmes devant ce Dieu qui cruel nous enferre.  
 Pource estans avertis par le destin des cieux  
 Que ces Dames ici cachent dedans leurs yeux  
 Mille petits Archers pour trophée & pour gloire,*

*Nous sommes cy venus pour donter leurs efforts  
Aquerant ce renom que d'estre les plus forts  
Et pour avoir l'honneur d'une heureuse victoire.*

Autre mascarade de Fols.

*Nous sommes fols, plaisans, amateurs de folie,  
Nés pour donner plaisir & pour le recevoir.  
Quand pour plaire à quelqu'un nous mettons un devoir,  
D'un reciproque bien nostre peine est suivie.  
Tout ce que nous faisons c'est tout par courtoisie,  
Qui vient du bon du cœur & de nostre vouloir;  
Ce qui nous fait ainsi si joyeux apparoir,  
C'est que nous n'aimons rien que la plaisante vie.  
Or pourceque ces jours on nous a fait rapport  
Que ces Dames icy se delectent bien fort  
Au joyeux passetemps, alors qu'il se presente,  
Nous sommes cy venus pour leur donner plaisir  
Et pour mettre repos à leur ardent desir,  
Pourveu que noz outilz puissent servir de tente.*

*Amour, tu n'es plus rien! Aujourd'hui la jeunesse,  
Sans se precipiter aux gouffres d'une mer,  
Contente ses desirs d'un plaisir doux amer  
Et chacun peut jouir enfin de sa maistresse.  
Ces obstinez cerueaux ont quitté la rudesse  
Qui souloit bien souvent noz desseins esbranler,  
De façon que l'on peut seulement au parler  
Serener les ennuis d'une antique tristesse.*

*Un amant qui aura l'espace d'un long temps  
Enduré les horreurs d'un monde de tourmens,  
Sans crainte d'un refus peut adoucir sa peine,  
Et presque en un moment bienheureux, peut avoir  
Le désiré bonheur qu'on pretend recevoir,  
Après avoir souffert une amoureuse geine.*

Enigme.

*Je suis un trou cerné de toutes parts  
Et cotonné d'une laine crespée,  
Laquelle estant le plus souvent cardée  
Ne pert le crin de ses cheveux espars.  
Quand on me touche, il me semble que j'ars  
Et que je sens une chaleur cachée,  
Ou quand quelqu'un d'une targue asseurée  
Pour m'assaillir vient forcer mes rempars,  
Souventes fois une claire riviere  
Laquelle avoit demeuré prisonniere  
Par mon canal serpente ses ruisseaux.  
Je ne me fers d'une riche parure,  
Mais bien de ce qui clost mon ouverture  
En penetrant le fond de mes tuyaux.*

*Chasseurs, ne croyez plus que Diane preside  
Dans forests, ni taillis, ni bocage ombrageux,  
Ni qu'à tous nos desirs brusquement envieux  
Elle puisse lacher ou retenir la bride.  
Non, non, n'invoquez plus la vierge Latonide,  
Cuidant avoir le fruit d'un plaisir gracieux.*

*En vain vous vous monstrez d'elle devotieux;  
 Rien fors que la fortune en ce fait ne vous guide.  
 Helas ! je le cognois au fort de mon malheur  
 Perdant en vain le temps, la peine & le labeur  
 A chercher seulement les trous d'une garenne.  
 Que si ceste Deesse aux dorés brodequins  
 Pouvoit favoriser au vœu de mes desseins,  
 Au moins enfin j'aurois un connin pour estrenne.*

D'un certain procureur.

*Du Pin, ce procureur, usant d'une cautelle,  
 Et voulant de ses faits par nous estre admiré,  
 Dit qu'il est procureur & qu'ainsi on l'appelle  
 Et qu'il a pour plusieurs maintefois procuré.  
 Mais, Dieu ! qui le croira ? — Non pas moy ; car je voy  
 Qu'il parle pour un autre & procure pour soy.*

A un certain nommé de Pillas.

*De Pillas, tu te ris & dis qu'en ton mesnage  
 Tu as la mesme joye empreinte sur le front,  
 Bref, que tu ne crains point le nom de coquage,  
 Car, dis-tu, les coqus sont ceux là qui les font.  
 Et bien tu le feras, mais d'un nom remué :  
 Non coqu coquant : mais coqu coqué !*



A Anthoinet qui se moquoit  
de deux cocus.

*Anthoinet, ces deux que tu sçais  
Se plaignent de ta fignerie,  
Allignant ce que tu leur fais  
Plein de risée & moquerie :  
Ne te moque de ceux qui ont  
Deux belles cornes sur le front.*

A un certain poetastre.

*Un grand discord s'esmeut alors qu'un chaud desir  
Pressa pour t'engendrer & ton pere & ta mere.  
L'un te vouloit faire asne, & l'autre plus contraire  
Te vouloit en porceau de son ventre sortir.  
Nature, pour monstrier qu'elle estoit la maistrresse,  
Apaisant de leurs cris la folle controverse,  
De leurs divers vouloir fit un monstre nouveau ;  
Car au lieu que tous deux, d'une ardeur envieuse,  
Taschoient de te former, elle plus desireuse  
Te fist la teste d'asne & le corps de porceau.*

A sa Maistrresse nommée  
de Laurini.

*Le laurier ne craint jamais  
Sur sa teste chevelue,  
Ni les esclats d'une nue  
Ni les tempesteux bouletz :*

*Ainsi, maistresse, il te faut,  
Prenant d'iceluy ton lige,  
T'armer contre le prodige  
De l'envie qui t'affaut.*

Épitaphe de l'Autheur.

*Passans, si vous usez d'une façon courtoise  
A l'endroit d'un amant, sçachez ce cas nouveau;  
Qu'un Dauphinois mourut pour une Avignonnoise  
Et qu'encor son esprit erre par ce tombeau.*

Épitaphe de Jean Truchon, premier président  
en la Cour de Parlement  
de Dauphiné.

L'ESPRIT AV PASSANT.

*J'estois né pour mourir; je suis mort pour revivre.  
J'estois issu du ciel, pour le ciel aquerir;  
Je vivois en tourment; mais pour estre delivre  
Du malheur de ça bas, il me falloit mourir.*

Dialogue du passant, de la Mort  
& de l'Esprit.

*Mort, tu ne devois pas, d'un aigrissant courroux,  
Eguiser ton estoec du bien d'autruy jaloux,  
Ni t'armant des efforts d'une ardante furie  
Saouler les appetits de ta gloutonne envie,*



*Contre cil qui n'ayant rien fait injustement,  
 Ne meritoit sentir ton aigre chastiment;  
 Qui n'ayant irrité ta fleche vangeresse,  
 Defiant ton pouvoir d'une voix pechereffe,  
 Habitoit ce manoir, redoutant toutefois  
 Tes efforts indontés & de cœur & de voix.  
 Non; tu ne devois pas d'une rigueur si fiere  
 Enfoncer contre luy ta sagette meurtriere,  
 Que par l'occasion de quelque acte moqueur  
 Le juste jugement n'eust esmeu ta rigueur,  
 Et que par le subject d'une faute commise  
 Du croc, pour le punir, ta faux ne fust demise.  
 Ce n'est pas observer une severité,  
 Qui, cherissant les bons, garde la cruauté  
 Seulement aux mauvais d'un meritè supplice;  
 Mais c'est aneantir les loix de la justice,  
 Qui detenant l'arrest de son fleau punisseur,  
 N'exerce envers les bons sa severe rigueur;  
 Ains punit les méchans, & leur livre l'entrée  
 De la peine qu'ils ont justement meritée.*

#### La Mort.

*Passant, je n'ay rien fait que l'alme Providence  
 De Dieu ne m'ait enjoint d'un sainte ordonnance,  
 Et que le Createur du doré firmament  
 Ne m'ait bien enchargé par son commandement.  
 Helas! je ne suis pas si dure & si cruelle,  
 Que d'armer contre ceux ma meurtriere quadrelle,  
 Qui ne m'ont offensée, & que, sans creve-cœur,*

*Je delache le fiel de ma triste rigueur.  
 Mais ce Dieu qui conduit des cieux astrés la course,  
 De tout cet univers l'origine & la source,  
 M'ayant expressement enjoint de me pourvoir  
 Des dards qui sont cachés dans mon obscur manoir,  
 Pour mettre à mort ce corps qui pourrist à ceste heure  
 Et pour pourvoir l'esprit d'une heureuse demeure,  
 Contrainte j'ay esté, maugré ma volonté,  
 D'obtemperer aux vœux de sa divinité.  
 Ainsi je ne dois pas, veu ma simple innocence,  
 De tout ce faict icy porter la penitence.*

## L'Esprit.

*Passant, & vous, la Mort, cessez vos controverses  
 Et n'aigrissez vos cœurs par paroles adverses.  
 Il n'appartient à vous d'espuiser les secrets  
 Du tout puissant seigneur par plaintes & regrets;  
 Il faut tant seulement, par vostre Providence,  
 Acquiescer au vouloir de la divine essence,  
 Sans ainsi vainement, d'un parler curieux,  
 Crocheter les arrests qui sont escrits aux cieux.  
 Si après avoir faict un long voyage en terre,  
 Laquelle pour mon corps maintenant se desserre,  
 Elongné des manoirs où sont les malheureux,  
 Je suis admis au rang des esprits bien heureux,  
 Et, transmis au plancher des brillantes estoilles,  
 Je gouste le nectar des douceurs eternelles,  
 Admirant le pouvoir, la force & la grandeur,  
 Et la sceptrée main du tout puissant seigneur,*

*Il ne faut pas ainsi, d'une jalouse envie,  
 Rechercher le couteau qui m'a tranché la vie,  
 M'ayant fait un phœnix, qui par la triste mort  
 Me suis rendu plus vif, plus constant & plus fort.  
 Ains, Passant, il te faut avoir ceste esperance  
 Que tu verras un jour des cieux astrés la dance,  
 Comme moy, si bientôt d'un œuvre bien duisant  
 Heureux tu peux gagner le cœur du Tout-puissant,  
 Et si tu recognois de cœur & de pensée  
 L'unique commandeur de la troupe etherée.  
 Cessez donc voz débats, & sans plus contester  
 Sur ce sujet qui fait qu'on vous voit lamenter,  
 Accoisez vostre cri, & sur ma froide biere,  
 Flechissez voz genoux, pour vous mettre en priere.*

*Epitaphe de Damoiselle Catherine Jabbé,  
 mere de l'auteur.*

*Passant, ne cherche point l'occasion pourquoy  
 Ci dessous gist un corps dans le creux de la terre;  
 L'esprit ne pouvoit plus, habitant ce repaire,  
 D'une telle prison s'esclaver sous la loy.  
 L'ame qui est du ciel, d'un celeste convoy  
 Est tousjours incitée à laisser son contraire;  
 Si bien qu'estant au corps son humain adversaire,  
 Elle ne peut longtemps demeurer avec foy.  
 Esprit vrayment heureux, ton essence est divine.  
 Des planchers azurés tu as prins origine;  
 Tu n'as aucun soucy des choses d'icy bas.*

*Bon cœur, bon cœur, Passant! tu cours mesme fortune.  
Ta vie, qui ne t'est en ce monde opportune  
Pour trouver le repos, s'approche du trespas.*

## EJVSDEM EPITAPHIVM.

Triflibus heu, vixi mundi vexata procellis;  
Nunc datur etherei visere sacra poli.





## PRIERES

### STANCE CHRESTIENNE

*Adieu, Muse, adieu, fureur ;  
Adieu, Lire chanteresse,  
Qui avez par vostre erreur  
Enforcelé ma jeunesse,*

*Lorsque pipé des attraits  
D'une beauté trop cruelle,  
Je gravois mille pourtraits  
Dedans ma folle cervelle.*

*C'est assez jetté de cris,  
C'est assez versé de larmes,  
C'est assez par des escritz  
Tracé de dures alarmes.*

*C'est assez languir du dueil,  
A la merci d'une geine,  
Semant comme on voit à l'œil  
Dessus l'infertile arene.*

*C'est assez chanté d'amour,  
De son arc & de sa fleche,  
Emploiant mon plus clair jour  
A l'amoureuse recherche.*

*Il faut sonder plus avant,  
D'une esperance certaine,  
Sans se rendre triomphant  
D'une gloire par trop vaine.*

*Il faut, il faut entonner  
Du tout Puissant la louange,  
Et faire à mon lut sonner  
Le Dieu au quel je me range.*

*C'est à toy, pere très-sainct,  
Que donc devot je m'adresse,  
Pour desormais estre astraint  
A chanter de ta sagesse,*

*Et pour semer dans mes vers  
Tes honneurs & tes merveilles,  
Qui redorent l'univers  
De leurs graces non pareilles.*

*C'est donc maintenant, ô Dieu!  
Que mes vœux je te presente,  
Pour te chercher en tout lieu  
Et ton amitié fervente;*





*M'asseurant en ce desir  
De n'estre plus si frivole,  
Que de lascher à plaisir  
Une amoureuse parolle.*

*Ains que, chassant tous abus  
Bien loin de ma fantasia,  
Je diray tes faits cogneus,  
D'une sainte poésie.*

*Mais avant, ô bon Seigneur !  
Que ma langue je defile,  
Siringue dedans mon cœur  
Le miel qui de toy distille.*

*Espure de mon esprit  
L'organe rempli d'ordure,  
Par ton soufflé qui ravit  
Nostre terrestre nature;*

*Affin qu'estant reformé,  
Je prenne la connoissance  
De ton nom tant renommé  
Et de ta divine essence.*

*Helas ! hélas ! que de fois  
J'ay peché devant ta face,  
Au lieu de suivre tes loix  
Pour estre orné de ta grace.*

*Que j'ay commis de pechez !  
Que j'ay tafché de mal faire,  
Que mes sens font trebuschez  
Dans le gouffre de misere !*

*Dieu, que j'ay commis d'erreur,  
Sans crainte de ta justice,  
Ni du rigoureux malheur  
Dont tu peux punir le vice.*

*Que je me fuis adonné  
A la volupté mondaine,  
Aiant mesme abandonné  
Ta majesté souveraine.*

*Que j'ay fuy le chemin  
De ton vouloir salutaire,  
Aiant d'un effort malin  
Esmeu ta rigueur severe.*

*Mais quoy ; que de vanitez  
Ont logé dedans mon ame  
Et dans mes sens appastez  
De la douceur d'une flamme !*

*Que de feux estincelans  
Ont prins lieu dans ma poitrine ;  
Que de flambeaux tout ardans  
Ont machiné ma ruine ;*

*Siringuant dedans mes os  
Je ne sçay quelle amertume,  
Qui me privant du repos  
Faisoit chanceler ma plume,*

*Pour descouvrir les travaux  
Que j'avois dans ma pensée,  
Qui procedoient des assautz  
D'une fureur indontée.*

*Que de parolles en vain  
J'ay faict sortir de ma bouche,  
Pour desbonder le venin  
D'une douleur trop farouche.*

*Bref, que de meschancetez  
J'ay commis à la volée  
M'amusant aux deitez  
D'une essence controuvée.*

*Mais, Seigneur, si j'ay mesfait,  
Ne prends esgard à ma faute;  
Ne mesure mon forfait  
Devant ta majesté haute.*

*Car, Seigneur, si tu voulois  
Punir nostre demerite,  
Nos bienfaitz tu benirois  
D'une grace bien petite;*

*Veux que nous sommes remplis  
De tant & tant d'immundice,  
Que mesme tous noz esprits  
Sont infectez de ce vice.*

*Si bien que montrant noz cœurs  
Et leur faisant descouverte,  
Nous nous verrions tous pécheurs  
Aiant tramé nostre perte,*

*Et ne sçaurions meriter  
Que la chaleur eternelle,  
Pour n'avoir sçeu resister  
A l'infemale cautelle,*

*Et pour n'avoir reveré  
Ton nom dedans noz pensées,  
Qui nous est asseveré  
Par tes paroles sacrées.*

*Esveille donc, ô Seigneur !  
Mes sens sombres de paresse  
Et chasse loin de mon cœur  
Mon iniquité perverse.*

*Esleve mes yeux en haut  
Et me monstre ta clemence,  
Me purgeant de tout defaut  
Et de toute mon offense.*

*Purifie mes esprits  
Par ta bonté non pareille,  
A ces pitoyables cris  
Prestant ta benigne oreille.*

*C'est toy qui es le facteur  
De cette machine ronde,  
Et qui de ton bras vainqueur  
Peux abattre tout le monde.*

*C'est toy qui peux seulement  
D'un clin d'œil donner puissance  
A ton tonnerre grondant  
D'accabler nostre assurance,*

*De faire que mille morts  
Saccageront nostre vie,  
Rendant à tes seuls effortz  
Nostre nature asservie.*

*C'est toy qui as le pouvoir  
De nous priver de ta grace,  
Ou de la faire pleuvoir  
Sur toute l'humaine race.*

*Bref, tout ainsi qu'il te plait,  
Tu peux compasser tes forces;  
Tu destruis ce qui est fait  
Et ce qui nait tu renforces.*

*Tout ce qui gist icy-bas  
Par ta volonté je guide,  
Mesme l'homme ne peut pas,  
Sans toy, gouverner sa bride.*

*Tu peux punir le pécheur  
Condamné par ta sentence,  
Luy siringuant la douleur  
D'une immortelle souffrance.*

*Tu peux aussi d'iceluy  
Les perversitez absoudre,  
Sans delacher dessus luy  
Les orages de ta foudre.*

*Vueille donc prendre pitié  
De moy, pauvre miserable,  
Et me monstrier l'amitié  
Qui peut estre secourable.*

*Use de toute douceur,  
Selon ta toute puissance,  
Puisque j'ay dedans mon cœur  
Une triste repentance.*

*Renouvelle mes esprits  
Et façonne un peu mon ame,  
Et de tes rais esclaircis  
Ses plus noirs brouillards entame.*

*De mes defirs vitieux  
 Les mondanités efface  
 Et fais que je monte aux cieux,  
 Par le moyen de ta grace.*

*Monte, monte de tes dois  
 Les humbles tons de ma lire,  
 Affin que sa douce voix  
 Tes louanges puisse dire,*

*Et que rien, fors que de toy  
 Defireuse, elle n'entonne,  
 Et que rien fors que ta loy  
 Ma gaye main ne fredonne.*

## COMPLAINTE CHESTIENE

faite ainsi que j'estois blessé

### STANCE

*Seigneur, qui as regret d'un pauvre miserable,  
 Jettant sur luy l'esclair d'un regard amiable,  
 Le voyant tourmenté de misere & d'ennuis;  
 C'est à toy que je veux adresser ma priere,  
 Pour abattre l'effort de la rigueur meurtriere,  
 Qui d'un mal douloureux tourmente mes esprits.*

*C'est en vain deormais qu'un medecin s'essaie  
A deschasser le fiel de l'aigreur de ma plaie;  
D'autres fors que de toy je n'attens guerison.  
L'homme est bien peu de cas & toute sa science;  
S'il peut faire du bien, c'est par ta providence,  
Qui benit de son art la debile raison.*

*Helas, je suis blessé d'une aspreté cruelle,  
Et de jour & de nuit ma peine est immortelle;  
Je n'ay plus de soulas qu'à penser à la mort.  
Je ne puis remuer que la langue & la bouche;  
Du reste de mon corps je ressemble une souche  
Assailli de tourment & privé de confort.*

*Je suis tout descharné & j'à ma face blesme  
A renfrogné son front d'une maigreur extreme;  
Si ce n'est pour crier, je n'ay plus de vertu.  
Mon cœur est si touché de ceste maladie  
Qu'il semble proprement que j'ay fini ma vie,  
Tant de trop de langueur on me voit abattu.*

*Poursuivi des assauts d'une telle souffrance,  
Je me consume tout en pleurs & doléance;  
A toute heure je jette un monceau de sospirs;  
Toute chose me nuit & rien ne me console;  
Je ne fais que douloir le malheur qui m'affolle,  
Et le seul desespoir compasse mes desirs.*

*Je ressemble à celui qu'on met à la torture,  
Qui jette mille cris tant que sa peine dure,*



*Espouvantant d'horreur les juges assistans ;  
 Il despitte soy mesme &, tout rempli de rage,  
 Forcenant tout à coup l'effort de son courage,  
 Desespere, accablé d'un monde de tourmens.*

*Ainsi sentant l'aigreur d'une peine incroyable,  
 Je fais dessus mon liçt une plainte effroiable,  
 Dressant aux cieux astrés & la teste & les yeux.  
 Pressé de trop de mal je pers mon esperance,  
 Despitant des humains la fragile puissance,  
 Qui ne peut moderer mes travaux envieux.*

*C'est donc à toy, Seigneur, que devot je m'adresse,  
 Pour amortir le feu du tourment qui me blesse  
 Et pour me soulager par ta sainte bonté ;  
 Ta main seule me peut delivrer de martire  
 Et donner le repos que ton esprit desire,  
 Chassant loin ma misere & ma calamité.*

*Helas ! je sçay trop mieux que mon erreur est grande  
 Et qu'indigne je suis de ce que je demande,  
 T'ayant par mes péchez tant de fois offensé,  
 Que j'ay fait en mon temps & mainte & mainte faute  
 Et dressé mes esprits d'une gloire trop haute,  
 Te rendant contre moy durement courroucé.*

*Mais, bon Dieu, tu n'es point si rude & si severe  
 Que tu n'ayes pitié de ma douleur amere,  
 Au moins en me voyant te prier de bon cœur :  
 Si grand est mon péché, tant plus grande est ta grace,*

*Qui tous les noirs brouillards de ses rayons efface,  
Lorsqu'il te plaiſt verſer le miel de ta douceur.*

*Si j'ay fait mille maux, ma nature eſt perverse;  
Maintenant devant toy d'iceux je me confeſſe.  
L'homme ne peut fuir le malheur qui le ſuit :  
Nous ſommes tous pecheurs & jamais ne ſe treuve  
Que, chetifs, nous ayons peu faire une ſeule œuvre,  
Qui ſe puiſſe apparoir veufve de tout delict.*

*Nous ſommes malheureux & tout remplis de vice;  
Tout ce qui part de nous ne peut eſtre propice  
Si non qu'à nous ſervir d'un mortel jugement ;  
Mais quoy? Tu ne veux pas que la mort nous accable,  
Ains que chacun ſe change & d'un cœur larmoiable  
Appelle à ſon ſecours ton nom devotement.*

*Viens donc, ô doux Seigneur! par ta miſericorde  
Abattre la fureur qui me metz en diſcorde  
Et qui ſeme dans moy la noiſe & le ſouci ;  
Darde deſſus mon chef les rais de ta lumiere,  
Et me fais jouiſſant de ma ſanté premiere,  
Serenant de ton œil mon tourment endure.*

---

## PRIERE A DIEU,

ainsi que j'avois la fièvre

## ODE CHRESTIENNE

*Seigneur de la troupe etherée,  
Qui dessus l'escharpe estoillée  
En ton throne assis te fais voir,  
Monstrant ta puissance divine,  
Gouverneur de ceste machine  
Qui sans toy ne se peut mouvoir;*

*Fais, o bon Dieu ! que la priere  
Ne soit point jettée en arriere,  
Que je te veux or presenter.  
Je suis frappé de maladie;  
Mais chasse la melancolie  
Qui mon mal tasche d'augmenter.*

*Helas ! une douleur fievreuse,  
De mon bien par trop envieuse,  
M'espoint, me brusle & me poursuit,  
Me rompt, me presse & me saccage  
Et par sa pestifere rage  
M'a jà privé de tout deduit.*

*Jamais ni quand Phœbus se guide  
Par le ciel, ni quand il debride  
Ses chevaux remplis de sueur,  
Je ne puis avoir ceste grace*

*Que de sentir dessus ma face  
Du sommeil la douce liqueur.*

*Tousjours une fiere tourmente  
De plus en plus ma fièvre augmente,  
Geinant mon cœur à tous propos,  
Si bien qu'en ces horribles peines,  
Je ne puis sentir dans mes veines  
Glisser le bienheureé repos.*

*Qui pis est, la poison amere  
Qui vomit sa dure colere  
Contre mon esclave santé,  
Envenime si bien ma bouche,  
Que sans parler, comme une souche,  
Je demeure en calamité.*

*Mais encor ce qui plus me presse,  
C'est que je sens une tristesse  
Dedans mon fantasque cerveau,  
Lorsqu'on dit que je suis si pasle  
Que je semble au mort qu'on devalle  
Dedans le funebre tombeau.*

*Ma face est jà si descharnée  
Que de sa maigreur renfrognée  
Aux assistans elle fait peur ;  
Si bien qu'un dur regret m'accable,  
De me voir ainsi, miserable,  
A la merci d'une douleur.*

*A tous momens, de mon haleine,  
 Je ne fais que plaindre ma peine  
 Et jeter un tas de souspirs,  
 Baignant ma veillante paupiere  
 Des pleurs d'une moite riviere,  
 Qui prend source de mes martirs.*

*O Dieu ! si, voyant mon malaise,  
 Tu as pitié, fais qu'il te plaise  
 De ce malheur me fourvoyer ;  
 Au moins donne moy la puissance  
 Que je puisse avoir patience,  
 En ce qu'il te plait m'envoyer.*

## PRIERE EN FORME

de Confession

### STANCE

*Seigneur, qui as souci de nous pauvres humains,  
 Qui regis l'univers du sceptre de tes mains,  
 Qui fais mouvoir les cieux du son de ta parole,  
 Entens ma triste voix & de ton œil vainqueur  
 Fais pleuvoir dessus moy ta grace & ta douceur,  
 Et viens donner secours au malheur qui m'affole.*

*Helas ! je voy desjà courir de toutes pars  
 Le damnable escadron d'un monde de soldars,*

Qui s'approche de moy pour me faire la guerre.  
 Le vice & le peché se vont entresuivant  
 Pour me livrer l'assaut d'un rude esclancement  
 Et me faire à la fin tresbucher sur la terre.

A toute heure jè fens un remords odieux,  
 Qui me blesse le cœur d'un regret soucieux,  
 Me faisant le subject d'une melancolie;  
 Je suis triste & pensif & sans aucun plaisir,  
 J'esprouve l'eguillon d'un douloureux martir  
 Qui s'ape à tous momens le soustien de ma vie.

Tout ainsi qu'une nef qui, courant sur la mer,  
 Va flottant çà & là en danger d'abismer  
 Au moindre vent qui vient aueur de la tempeste;  
 Ainsi moy combattu de divers mouvemens,  
 Je redoute sans fin les horribles tourmens,  
 Punisseurs du forfait qui m'accable la teste.

Pressé de mille maux, je ne fais que gemir  
 Et jetter de mon cœur un langoureux soupir,  
 Versant un clair ruisseau tout du long de ma face;  
 Je fremis tout de peur & sans aucun confort  
 Je n'attens que le coup d'une effroiable mort  
 Et me semble tousjours que ta main me menacé.

Pensif & soucieux je remarque à part moy  
 Les frauduleux essais qui m'ont mis en esmoy;  
 Mais je fens dans mon cœur un monde de traverses,  
 Je me voy si plongé dans l'abisme des maux

*Que je vay redoutant le comble des travaux  
Que tu fais endurer aux ames pechereffes.*

*Demi defesperé, je ne fais que songer  
Comme je me suis fait la proie d'un danger;  
Mais je sens à l'instant ma pensée agitée;  
Mes yeux sont offusquez de l'ombre qui me suit;  
Je ne voy près de moy que ce qui plus me nuit,  
Et mon esprit confus sent ma force troublée.*

*Helas! j'ay tant peché, j'ay tant peché, Seigneur,  
Que je ne puis sçavoir le quart de mon erreur,  
Par ma meschanceté toute faute est commise.  
Je n'ay jamais rien fait qui ne soit vitieux,  
Tout mon bien a esté d'estre malicieux  
Et de tramer souvent une folle entreprise.*

*Oubliant ton saint nom, j'ay par mes vers chanté  
Un Dieu veuf de puissance & de divinité,  
Un fabuleux Amour qui trompe la jeunesse,  
Un mol Cupidonneau qui n'a point de pouvoir,  
Un enfant controuvé qui ne se peut mouvoir  
Et qui ne fist jamais monstre de sa prouesse.*

*J'ay, pipé par le fard de mille & mille appasts,  
Lamenté les horreurs d'un amoureux trespas  
Qu'une jeune fureur logeoit en ma pensée,  
Et, louant un subject mortel comme je suis,  
J'ay dressé vainement le vol de mes esprits,  
Pour rendre une beauté de chacun honorée.*

*A soupirer un feu j'ay consumé le temps,  
Cherchant par ce moyen mes joyeux passetemps  
Et laissant de tes faits la memoire en arriere ;  
D'un cœur ardant & chaud, j'ay présenté des vœux,  
Pour monstrier que j'estois de mon mal desfireux,  
Au lieu de te vouer quelque sainte priere.*

*Au lieu que je pouvois tes louanges chanter  
Et faire à l'Univers tes forces redouter,  
Montant un peu plus haut l'humble ton de ma lire,  
D'un fantasque dessein m'estant garni le cœur,  
J'ay descrit les appastz d'une impure chaleur  
Et mille autres abus que je ne t'ose dire.*

*Ainsi que celuy là, qui, privé de son sens,  
Mesprise le soulas pour les allechemens,  
Qui trompent à monceaux sa brusque fantasie,  
Ne sçachant discerner le bien d'avec le mal,  
De son propre vouloir il cherche le travail,  
Qui rend à tous propos sa memoire asservie.*

*De mesme despourveu d'une sainte raison,  
Laisant la liberté, j'ay cherché la prison  
Qui decevoit à plein le louche œil de mon âme ;  
Rejettant de ton los l'honneur tant merité,  
Pour perdre le bonheur de ma félicité,  
J'ay couvé les ardeurs d'une impudique flamme.*

*Mon esprit, qui devoit s'employer à sçavoir  
Le bien que tu nous as ici fait recevoir,*



*Faisant de ton cher filz un heureux sacrifice,  
 Appasé d'une erreur s'est eslongné de toy  
 Et sans te recognoistre a mesprisé ta loy.  
 Pour s'amuser au fiel de l'humaine malice.*

*Mon cœur qui n'estoit fait que pour te desirer,  
 Que pour te faire honneur, que pour te reverer,  
 Que pour garder le feu d'une amitié fervente,  
 Sans t'avoir departy ce qui t'appartenoit,  
 A gravé dedans soy celle qui detenoit  
 Sa force & sa vigueur esmeue de tourmente.*

*Mon cerveau trop leger en pensers abundant,  
 Qui te devoit poursuivre en son entendement,  
 Aiant ton nom enclos au fond de sa pensée  
 S'est fourvoié de toy de peur de s'avertir,  
 Comprenant en idée un effrené desir.  
 Et des choses qui sont de bien peu de durée.*

*Mes yeux qui n'estoient faits que pour te contempler  
 Et pour sur tes hautz faitz leurs regardz assembler,  
 Pleurant de mes desirs la mondaine cohorte,  
 Ont œilladé la terre & se sont revoltez,  
 Prenant seulement garde aux humaines beautez,  
 Pour pleurer la rigueur d'une passion forte.*

*Ma bouche que j'avois pour enseigner autruy,  
 Pour consoler le pauvre & le remplir d'ennuy,  
 Pour semer les precepts de ta loy venenable,  
 S'est aimé mieux souiller d'un propos odieux.*

*Et de la vanité d'un discours ocieux  
Disant pour verité quelque menteuse fable.*

*Ma main, qui se devoit du tout assujétir  
A laisser de ça bas le terrestre plaisir,  
Et à tracer de toy la sainte souvenance  
N'ayant aucun souci de tes commandemens,  
A fait par volupté des lascifs touchemens,  
Et sans te respecter usé d'intemperance.*

*Bref, m'esgarant bien loin du sentier de vertu,  
J'ay suivi le chemin par le vice battu,  
Guidé des seulz attraitz de l'aveugle nature;  
Fragile j'ay lasché la bride à mes souhaitz  
Commettant à tous coups des iniques forfaitz  
Et de perversité j'ay prins ma nourriture.*

*A tous genres de maux je me suis addonné,  
M'estant de mon vouloir moi-mesme abandonné  
Et mis dans les destours d'un facheux labirinthe,  
Pour plaire à mes desirs j'ay mon esprit forcé,  
Et t'ay, trop malheureux, jour & nuict offensé,  
N'ayant devant mes yeux ta majesté pour crainte.*

*S'il me falloit monstrier que j'eusse fait du bien,  
Furetant mes bienfaitz je ne trouverois rien;  
Mes sens sont tous remplis & de crasse & d'ordure,  
Tout ce qui part de moy ne se sçauroit louer;  
Aussi n'ay-je entrepris de me justifier,  
Puisque mon naturel a changé de figure.*

*C'est, c'est donc maintenant, ô mon Dieu, que je veux  
Rompre de mes pechez l'orgueil audacieux,  
Purgeant par ce moyen l'aigreur de mon offense.  
Seigneur Dieu, j'ay peché, j'ay peché contre toy;  
J'ay par maints accidens faiçt chanceler ma foy,  
Sans avoir honoré ta divine puissance.*

*Je me suis engouffré dans l'abisme d'erreur,  
Par mille voluptez j'ay cherché mon malheur,  
Offusquant ma clarté des tenebres de vice;  
Je me suis pleu du tout au divers changement  
Et à la vanité; mais n'entre en jugement  
Avec ton serviteur qui fuit toute justice.*

*Ne prens garde au forfait de ma meschanceté,  
Pardonne-moy, Seigneur, si je t'ay irrité;  
J'en ay dedans mon cœur une aigre repentance.  
Je suis en ce vouloir de ne t'offenser plus.  
Si mes actes meschans te sont assez cogneus,  
Ne les vueilles peser au poids de ta balance.*

*Fais lumiere à mon âme, esclaire à mon esprit;  
Serene mes brouillards & donne moy respit,  
Pour te faire present de mon humble priere.  
Je ne demande point ton rude chastiment;  
Sans rien plus je requiers que tu me sois clement  
Et que mes vœux ne soient rejettez en arriere.*

*Usant en mon endroit d'une sainte pitié,  
Fais moy sentir le feu de ta sainte amitié,*

*Penetrant de mon cœur la masse renaissante,  
Affin que d'or'navant je te puisse exalter,  
Et d'un vers tout divin chanter & rechanter,  
Au nom de ton cher filz, lequel seul me contente.*

Fin des œuvres de Pierre de Cornu  
Dauphinois.

---

## L'AVTHEVR

### AV LECTEUR

Lecteur, mon amy, je te prie de n'avoir esgard aux fautes commises en ceste premiere impression, c'est à sçavoir à l'ortographe ou à la superfluité & abondance ou defaut, & changements de plusieurs mots, que tu trouveras, & de ne me charger point le dos de ce dont je ne dois estre le portefaix, en esgard que cela n'est point advenu par mon ignorance, ains par accident en l'imprimerie, laquelle bien souvent demeure manquée ou est trop avantageuse en plusieurs endroitz, & plus qu'il ne feroit de besoin. — Je te baise les mains.

*A LYON*  
DE L'IMPREMERIE  
DE THIBAUD  
ANCELIN  
—  
1583.

# TABLE DES POÉSIES

CONTENUES ES ŒUVRES

DE PIERRE DE CORNV

*Dauphinois*

## SONNETS

A qui defirez vous que je voue mon cœur . . .	page 11
A mon départ ma maistresse a pitié . . . . .	» 18
Avant qu'un petit Dieu . . . . .	» 24
Amour pour esprouver . . . . .	» 47
Après avoir longtemps . . . . .	» 53
Antres mouffuz . . . . .	» 59
Aux sons harmonieux . . . . .	» 79
Aimer fans estre aimé . . . . .	» 80
Amans qui detenus . . . . .	» 82
Avec tout le respect . . . . .	» 86
Approche toy de moy . . . . .	» 104
Après avoir longtemps . . . . .	» 123
Beauté exquise empreinte dans ma dame . . .	» 14
Celle qui dans ses yeux . . . . .	» 4
Combien que ta beauté . . . . .	la mesme
Comme quand le soleil . . . . .	» 10
Chere Venus, escumiere Deesse . . . . .	» 49
Conduit par les sentiers . . . . .	» 83
Cependant que l'effroy . . . . .	» 84
De Lers, si les appafts . . . . .	» 7

D'un pied leger . . . . .	<i>page</i> 12
D'un mal continuel . . . . .	» 24
De mesme que l'esprouvé . . . . .	» 26
Dans les bois plus touffus . . . . .	» 34
Depuis que j'ay ma gentile maistresse . . . . .	» 40
Depuis le temps qu'amoureux j'ay esté . . . . .	» 48
Du brandon de tes yeux . . . . .	» 52
Deux ans font jà passez . . . . .	» 59
De Lers, conseille moy . . . . .	» 64
Depuis que vous avez . . . . .	» 65
Depuis que j'aperçois . . . . .	» 77
Depuis que souz le fard . . . . .	» 81
Depuis que les effortz . . . . .	» 89
Deesse aux noirs chevaux . . . . .	» 107
Espoir vray foulageur . . . . .	» 3
Espie qui voudra . . . . .	» 48
Expilli, si l'ardeur . . . . .	» 78
Esprits vraiment moqueurs . . . . .	» 84
En parle qui voudra . . . . .	» 120
Fils de Cipris, l'amoureuse Deesse . . . . .	» 33
Fleuve ondoyant . . . . .	» 76
Filles qui sur le mont . . . . .	» 124
Helas! mon cher de Lers . . . . .	» 21
Ha, j'ay eu grand tort . . . . .	» 31
Ha, petit archerot . . . . .	» 65
Ha, je ne pensois pas . . . . .	» 77
Helas! que le malheur . . . . .	» 80
Hé bien! mon doux souci . . . . .	» 105
Ha, petite follette . . . . .	» 108
Helas! mon cher de Lers, ma gentille maistresse . . . . .	» 116

Je n'ose plus loger en ma triste pensée . . .	<i>page</i> 9
Jupiter, arme toi . . . . .	» 22
Je ne sçay si je voy . . . . .	» 29
Je suis aimant . . . . .	» 30
Je me veux efforcer . . . . .	» 40
Je me meurs quand je voy . . . . .	» 41
Je ne suis jamais las . . . . .	» 50
J'accompare au bois sec . . . . .	» 51
Je pensois avoir faict . . . . .	» 85
J'avois déjà longtems . . . . .	» 90
Je pourrois à bon droict . . . . .	» 91
Inhumaine du tout . . . . .	» 94
Indontable guerrier . . . . .	» 96
J'aime mieux que ta main . . . . .	» 97
J'aime mieux que ton front . . . . .	» 98
Je ne puis, bien que l'œil . . . . .	la mesme
Jamais le Tracien . . . . .	» 191
Lucrece, je ne suis . . . . .	» 2
Les cheveux ondelez . . . . .	» 3
L'amour & la fortune . . . . .	» 9
Les yeux mignards . . . . .	» 19
Le poison venimeux . . . . .	» 26
La prison de mon corps . . . . .	» 27
Languissant et perclus . . . . .	» 49
Le tonnerre pressé . . . . .	» 52
Lucrece, je ne puis . . . . .	» 53
Lorsqu'un vent orageux . . . . .	» 60
Lucrece, quand je voy . . . . .	» 89
Lucrece, puisqu'il faut . . . . .	» 91
L'homme est bien defaistré . . . . .	» 94



L'Archerot Paphien n'a semé . . . . .	<i>page</i> 95
Muses, sacré troupeau . . . . .	» 1
Mon cœur, mes yeux . . . . .	» 2
Madame en descouvrant . . . . .	» 5
Ma langue, tu as tort. . . . .	» 6
Mon esprit, te voilà . . . . .	» 7
Ma maistresse en beauté . . . . .	» 12
Mon Dieu, quelle fureur . . . . .	» 19
Mon cœur voilà que c'est . . . . .	» 20
Mes amys, voyez . . . . .	la mesme
Mais dy moy, mon de Lers . . . . .	» 25
Madame, il ne faut plus . . . . .	» 27
Ma Lucrece, depuis . . . . .	» 28
Maistresse, vous sçavez . . . . .	» 29
Mon de Lers, je suis mort . . . . .	» 30
Maistresse, voulez vous . . . . .	» 31
Maistresse, vous voyez . . . . .	» 32
Mes yeux, vous vous plaignez . . . . .	» 33
Maistresse, quand la main . . . . .	» 35
Mon esprit, c'est assez . . . . .	» 60
Madame, ce seroit . . . . .	» 61
Muse, c'est trop tenté . . . . .	» 62
Mais qui eust jamais dit . . . . .	» 63
Madame, demain c'est . . . . .	» 67
Mon cœur, mon doux soucy . . . . .	» 76
Madame estoit au liêt . . . . .	» 87
Mary jaloux en fièvre continue . . . . .	la mesme
Mon Dieu, le beau teton . . . . .	» 106
M'amie, je me meurs . . . . .	» 107
Maistresse, c'est assez . . . . .	» 124

Non, ce n'est pas un Dieu . . . . .	page 63
Ni avoir demeuré . . . . .	» 83
Non, je suis trop content . . . . .	» 90
Non plus que toy . . . . .	» 92
Non, non, je ne suis point . . . . .	» 93
Ni les flotz annez de ta belle treflette . . . . .	» 103
Non, ce n'est pas assez . . . . .	» 104
N'avoy-je pas bien dit . . . . .	» 115
Nous sommes six archers . . . . .	» 192
Phœbus ayant guidé son char . . . . .	» 5
Phœbus ce grand courrier . . . . .	» 8
Pleurez, mes yeux, accompagnez le cœur . . . . .	» 23
Par le fieleux regard . . . . .	la même
Poils herissez de l'ardeur . . . . .	» 35
Puisque le charme doux . . . . .	» 50
Par le piteux envoy . . . . .	» 51
Pour ne faire glisser . . . . .	» 86
Plustost du ciel astré . . . . .	» 96
Quand je voy de ton front . . . . .	» 8
Que le ciel obscurci . . . . .	» 10
Quoy, m'appeler jaloux . . . . .	» 22
Quand le soleil a plongé . . . . .	» 34
Que j'avois bon moyen . . . . .	» 88
Quoy, manier la cuisse . . . . .	» 97
Quoy donc, vous l'avez dict . . . . .	» 106
Roy des flambeaux, pere de la journée . . . . .	» 81
Si j'avois en mes mains . . . . .	» 11
Si porter dans le cœur . . . . .	» 28
Solitaire & pensif . . . . .	» 32
S'il ne te chaut de mon mal . . . . .	» 61

S'il nous estoit permis . . . . .	<i>page</i> 92
Si je t'ay denié la plaifante douceur . . . . .	» 93
Si la bouillante ardeur . . . . .	» 95
Si d'un baifer moiteux . . . . .	» 105
Soleil, alme foleil . . . . .	» 117
Tout ainfi qu'aux raions . . . . .	» 6
Tant plus je veux courir . . . . .	» 66
Tu cherches d'adoucir . . . . .	» 78
Tu me promis hier . . . . .	» 116
Vous devriez bien fçavoir . . . . .	» 21
Un faux espoir dont mon esprit se paift . . . . .	» 62
Vieille forcière, horrible trompereffe . . . . .	» 79
Va, poison des humains . . . . .	» 88
Venez, venez, follette . . . . .	» 115

### CHANSONS

Quand le foleil part de notre hemisfere . . . . .	» 86
Lorfqu'un fonge m'esjouit . . . . .	» 99

### ODES

De Lers, veux-tu fçavoir . . . . .	» 71
Maiftresse, fi tu ne veux . . . . .	» 72
Mais par quelle fiere audace . . . . .	» 117
De Lers, j'ay fait une maiftresse . . . . .	» 120
Esprits mefdifans & moqueurs . . . . .	» 125
Seigneur de la troupe etherée . . . . .	» 214

### DISCOURS

Si quelqu'un s'esbahit . . . . .	» 41
De Lers, mon grand amy . . . . .	» 54

*ELEGIE*

Madame , vous sçavez . . . . . page 66

*GAIETÉ*

Maintenant que le Printemps . . . . . » 108

*ECLOGUES*

Au plus chaud de l'Esté . . . . . » 127

Phœbus s'estant party . . . . . » 141

Un jour que le soleil . . . . . » 155

Thoinet, il fait fort chaud . . . . . » 171

*STANCES*

Adieu, Muse, adieu, fureur . . . . . » 202

Seigneur, qui as regret . . . . . » 210

Seigneur, qui as fouci . . . . . » 216

*DIVERSES POÉSIES*

A Gabriel de Lers . . . . . » 190

Sur l'entrée qui fit M. le Duc de Maienne à Gre-  
noble . . . . . la mesme

A Claude Expilli, sur son livre d'Amours . . . . . 191

Les signes de pluye. A son amy G. de Lers . la mesme

Mascarade de six archers . . . . . » 192

Autre mascarade de fols . . . . . » 193

Enigme . . . . . » 194

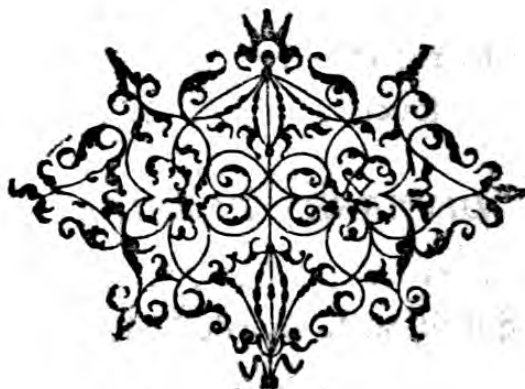
D'un certain procureur . . . . . » 195

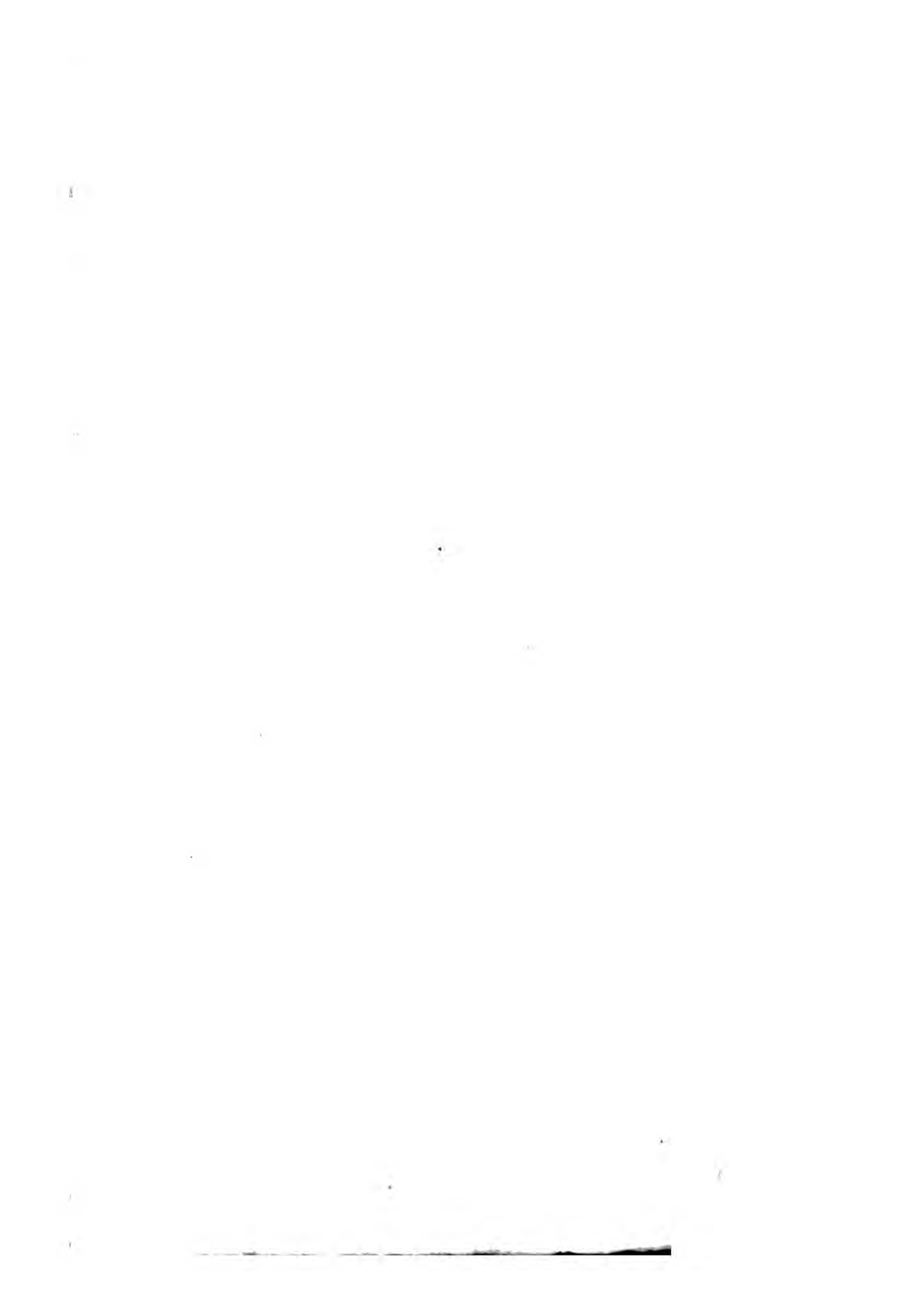
A un certain nommé de Pillas . . . . . la mesme

Anthoinet qui se moquoit de deux cocus . . .	<i>page</i> 196
A un certain poetastre . . . . .	la mesme
A sa maistresse, nommée de Laurini . . .	la mesme

### EPITAPHES

De l'auteur . . . . .	» 197
De Jean Truchon . . . . .	la mesme
Dialogue du Passant, de la Mort & de l'Esprit	la mesme
De Catherine Jabbé, mère de l'Autheur . . .	» 200





500000



51

AF. 665

DO NOT TRIM  
EDGES

PIERRE DE CORNE

\*

CEUVRES RUBRIQUES

NE 27/38



1.500

tonnage à 100 EX.

74

